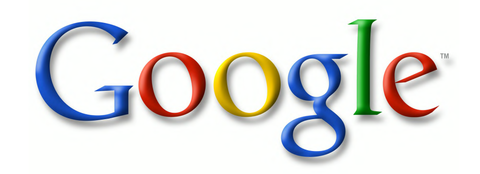





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
FAIT AUX
INDES
ORIENTALES,

Par une Escadre de six Vaisseaux commandez par Mr. Du Quesne, depuis le 24 Février 1690, jusqu'au 20 Août 1691, par ordre de la Compagnie des Indes Orientales.

Ouvrage rempli de Remarques curieuses sur quantité de Sujets, & particuliérement sur la Navigation & sur la Politique de divers Peuples & de différentes Societez.

TOME II.



A ROUEN,
Chez JEAN BATISTE MACHUEL le Jeune,
Rue Damiete, vis-à-vis Saint Maclou.

M. DCC. XXI.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE

AUX

INDES ORIENTALES.

A MONSIEUR ***.

Du Jeudi 1 Juin 1690.

L'Eté est à présent en France, ou peu s'en faut ; & nous sommes dans l'Hiver. Nous avons vû toute la journée les Terres d'Afrique. Le vent est bon & bien froid. Nous courons le Nord-Est, pour attraper l'Isle de Madagascar, ou de Bourbon, par la pointe du Sud. Si ce vent-ci continuë, nous y serons dans huit jours. Juin 1690.

Il semble que Bouchetiere veut en effet changer : il a fait aujourd'hui civilité à tout le monde. Il a même fait plus:

Juin 1690. il a été voir le Soldat qu'il a blessé, & lui a fait présent d'un pot de noix confites. Cette action, qui a d'abord été sçue, lui a attiré les applaudissemens de tout le monde; dont il ne se sent pas de joie. Cela lui a attiré, en soupant, un discours fort patétique, de la part de Monsieur Charmot, lequel, sans faire semblant de parler à lui, a fait fort bien la difference de l'union, & de la discorde, & de ce que devoit penser de sa propre conduite un homme qui se faisoit universellement haïr, lorsqu'il voioit la douceur dans laquelle vivoit un homme qui se faisoit aimer. Il a fort bien pris la chose: &, connoissant que la Morale n'avoit que lui pour objet, il a naïvement avoüé qu'il avoit tort.

Du Vendredi 2 Juin 1690.

Les honnêtetez de Bouchetiere continuent. Il a apporté ce matin, avant la Priere, un flaccon de fenoüillete de Ré, & nous est venu querir Monsieur de la Chassée & moi pour en boire. Nous avons accepté le parti, & en avons bu deux coups chacun: Monsieur le Vasseur nous tenoit compagnie. Le Commandeur

mandeur, qui ne boit point de liqueur forte, en a pris un simple travers de doigt. Il en a fait boire aux Pilotes & aux Passagers, & vouloit achever son flacon; mais, il étoit de trop gros volume, & la Messe qu'on a sonnée a mis fin à cette séance. Lorsqu'elle a été dite, Messieurs Charmot & Guisain, notre Aumônier, & le Chirurgien, en ont bu: nous autres premiers conviez en avons bu sur nouveaux frais. Conclusion, son flacon de cinq chopines a sauté, & il l'a remporté vuide. Il nous a à tous fort amiablement demandé notre amitié, & nous l'en avons tous assuré, & l'avons tous embrassé de bon cœur. Dieu veuille que cela continuë. Le Commandeur est ravi de le voir revenu de ses égaremens; mais, comme il dit, il faudroit qu'un homme fût pire qu'un Diable, pour ne pas se convertir, après tant de pénitences, de chagrins, de mortifications, & de peur.

Juin 1690.

Nous ne prîmes point hier hauteur, parce que nous sçavions où nous étions; & aujourd'hui, nous n'avons pas pu la prendre, parce que le Soleil a toûjours été couvert. Nous présentons à l'Est-Nord-Est assez bon train. Le froid me paroit fort diminué.

Juin 1690.

Du Samedi 3 Juin 1690.

Il ſemble que le vent veut calmer. Ce n'eſt cependant pas l'ordinaire dans ces Mers-ci, où les vents ſont toûjours extrémement violents; à ce que diſent tous les Navigateurs. On a pris hauteur. Nous étions à Midi à trente deux degrez huit minutes de latitude Sud, & quarante huit degrez quatre minutes de longitude.

Du Dimanche 4 Juin 1690.

Il a fait calme preſque tout plat toute la journée: nous n'avons que très peu avancé. Les Gentils-hommes du Vaiſſeau, qui ſont nos cochons de lait, ſont excellents, & ſi forts, qu'un ſeul a ſuffi pour donner à ſouper à toute la table: & quatorze perſonnes à la Mer ne ſont pas faciles à raſſaſier, ſur tout lorſqu'elles ont notre appetit.

Du Lundi 5 Juin 1690.

Ne voulant plus faire couvrir nos truyes, on avoit fait couper leur verrat: nos

Matelots l'ont mangé aujourd'hui à leurs deux repas. La hauteur d'aujourd'hui qui est de trente un degré cinquante-cinq minutes de latitude Sud, & de quarante neuf degrez de longitude, nous a fait prendre la route à l'Est-quart de Nord-Est. La chaleur revient. Juin 1690.

Du Mardi 6 Juin 1690.

Nos Pilotes se font à trois degrez Sud de Madagascar, ou de l'Isle Bourbon. Nous n'avons point pris de hauteur, parce que le Soleil a toûjours été couvert; mais, comme le vent est bon, & assez foible, nous porterons toute la nuit au Nord-Nord-Est.

Du Mercredi 7 Juin 1690.

Il a plu toute la nuit comme je croi qu'il pleuvoit au Déluge: le tems est encore couvert; & point de vent.

Du Jeudi 8 Juin 1690.

Le vent est revenu bon, & bon frais; c'est du Sud-Ouest: nous irons toute cette nuit à petites voilles. La hauteur

nous mettoit à midi par vingt-huit de-
Juin grez, seize minutes de latitude Sud, &
1690. cinquante trois degrez, douze minutes,
de longitude.

Du Vendredi 9 Juin 1690.

La chaleur commence à être forte, & peu de vent. Je ne parle point du peu de Poissons que nous pêchons. Il est bon; mais, il ne vaut pas nôtre Bonite, toute matinée qu'elle est. On entamera demain le dernier baril.

Du Samedi 10 Juin 1690.

Bien petit vent, mais bon: le Ciel embrumé; ce qui nous empêche de voir Madagascar. Nous avons pris sur nos verges des oiseaux de terre; signe certain, que nous sommes proches. Ils étoient si las, & si fatiguez, qu'ils se sont laissé prendre à la main. Il y en a un emplumé comme un pivois avec sa coëffe noire, & un autre comme un bréhan, & de la même grosseur. Les deux autres qui ne sont pas plus gros sont d'un gris blanc, comme le ventre d'une tourterelle, ou si on l'aime mieux gris de perle

perle. Je ne les connois point, n'en ayant jamais vû de pareils. On leur a fait une cage; je leur donnerai, peut-être, quelques grains de millet, pourvû que mes chardonerets ne courent pas risque d'en manquer. Juin 1690.

Du Dimanche 11 *Juin* 1690.

Nous avons vû ce soir la pointe de l'Isle de Madagascar, du côté de Sud, & comme nous la côtoyerons demain, je remets aussi à demain à en parler. Elle me paroit couverte de Montagnes. *Vûë de Madagascar.*

Du Lundi 12 *Juin* 1690.

L'Isle de Madagascar est une des plus grandes que l'Ocean renferme dans son sein. Elle est plus grande que l'Angleterre seule, & détachée de l'Ecosse, & de l'Irlande. Elle est surnommée de Bourbon, parce que sous les auspices du Cardinal de Richelieu, & du Maréchal de la Meilleraye, auquel Louïs XIII en donna la proprieté, les François s'y établirent en 1635, sous le Gouvernement de Mr. de Flavacourt, sous le nom du quel a été donné au public une Relation

Juin 1690. tion très circonſtanciée des mœurs, des coûtumes, & du genie des Habitans de de cette *Iſle*. Ainſi, je n'en ferai aucune deſcription; d'autant moins, que n'y ayant point été, je ne peux la connoitre que par ce qu'on m'en a dit, ou par la lecture: & je n'en parlerois point du tout, n'étoit que je croi pouvoir hazarder mes Conjectures, comme Monſieur l'Abbé de Choiſi, qui n'y a point été non plus, a hazardé les ſiennes.

Cette Iſle peut avoir trois cens vingt lieuës de long, ſur ſoixante-dix de large. Sa pointe dans le Sud, eſt par vingt-ſix degrez, trente minutes, de latitude Sud: & ſon extrémité dans le Nord-Eſt, eſt à onze degrez; ce qui, à raiſon de vingt lieuës par degrez, lui donne cette longueur de trois cens vingt lieuës. Sa largeur du côté de l'Oueſt commence, ſuivant ma Carte, à ſoixante-onze degrez, trente minutes, de longitude du Méridien, & finit dans l'Eſt au quatre vingtiéme degré de la même longitude; ce qui lui donneroit une largeur de cent quatre vingt dix lieuës: mais, comme elle eſt ſituée Nord-Eſt, & Sud-Oueſt, quatre fois plus longue que large, je ne lui donne que la largeur de ſon terrain,

&

& non pas celle des degrez, ou ces deux extremitez sont situées ; & les trois degrez & demi, que je lui donne de large dans toute sa longueur, reviennent à cette largeur de soixante dix lieuës, à la même raison de vingt lieuës par degré. Si on multiplie sa longueur par sa largeur, on trouvera qu'elle contient vingt-deux mil quatre cens lieuës quarrées, de quoi l'Angleterre n'approche pas. Je ne donne pas cette dimension pour juste : il faudroit pour cela, que je l'eusse mesurée par les régles de Geometrie. Juin 1650.

Il y a dans cette Isle plusieurs Havres, bons & sûrs, tant dans l'Est, que dans l'Ouest. Le meilleur n'est pas celui où les François s'étoient établis : ils étoient dans le Sud-Est de l'Isle ; & le bon est dans le Sud-Ouest. Toute la Mer, qui borde cette Isle, est pleine de Poissons de toutes sortes. Les rivieres qui s'y déchargent en sont remplies : le saumon, la truitte, le brochet, la carpe, la tanche, la perche, l'anguille d'eau douce & de mer, l'aloze, & d'autres que les Européens ne connoissent pas, y sont communs & bons. Les eaux des rivieres y sont salubres, & quantité de sources y forment des étangs naturels

Juin 1690. remplis de poiſſon, & des prairies toûjours vertes fourniſſent largement le pacage à une infinité de beufs ou taureaux, vaches, chevaux, ânes, & autres animaux ſauvages, mais non malfaiſans.

Les bois y ſont tels que ceux d'Europe, mais plus durs : ils ſont lians, & fléxibles. Il y en a quantité, qui rendent de la poix, & de la rouzine: ainſi, on y peut facilement conſtruire des Vaiſſeaux, & même les armer, puiſqu'il y a des mines de fer, & d'autres métaux. Les fruits de toutes ſortes qui y viennent en abondance, & ſans culture, y croiſſent meilleurs qu'en Europe. Ces bois ſont remplis de toutes ſortes de gibier, & de beſtes fauves, toutes bonnes à manger. Il n'y croit aucun animal, mal-faiſant, ni lions, ni tigres, ni loups, ni ours, pas même des ſerpens, ni des lezards. Un Printems, un Eté, & un Automne perpetuels, régnent ici: l'Hiver ſeul y eſt inconnu. Ils ne ſont ſujets pendant toute l'année, qu'à un vent impetueux, qui dure trois ou quatre jours, & qu'on nomme Ouragan *. Ce vent à ſon tems fixé; c'eſt toûjours à la fin de Février, ou au commencement de Mars:

La tempête, qui nous a pris le Jeudi premier Mars 1691, & que je raporte ci-deſſus, étoit aparemment un Ouragan.

Mars : le reſte de l'année eſt tranquile, & il n'y ſoufle de vent qu'autant qu'il en faut pour temperer l'ardeur & la chaleur du Soleil. Juin 1690.

Ils ne cultivent que du mahïs, qui eſt ce que nous appellons en France bled de Turquie : le reſte ne leur coute que la peine de le ramaſſer à terre, ou de le ceuillir aux arbres, où ils montent comme les chats. C'eſt de cette Iſle d'où vient la tubereuſe, inconnuë en France, il n'y a pas plus de cinquante ans. La chaſſe, & la pêche, y ſont abondantes. Ainſi, ils ont tout à ſouhait, & ménent ſuivant la nature une vie toute heureuſe.

Après avoir dit ce qu'il y a de bon ſur cette Iſle, il faut dire auſſi ce qu'il y a de mauvais. On peut en dire ce que les Italiens diſent du Royaume de Naples, que c'eſt le Paradis terreſtre; mais, qu'il eſt habité par des Diables. Ce Païs eſt ſans contredit un des plus heureux que le Soleil éclaire; mais, les Habitans ſont les plus perfides, les plus traitres, & les plus cruels de tous les hommes; ſupoſé que le nom d'homme puiſſe & doive ſe donner à qui n'a rien d'humain que la figure. La charité, &

l'hoſpitalité leur ſont abſolument inconnues; ne connoiſſant pas même l'humanité, ſe tuant de ſang froid pour rien. Leur plus grand plaiſir eſt l'éfuſion du ſang: auſſi, en voit-on très peu mourir d'une mort naturelle.

Juin 1690.

La Juſtice, l'ombre même de la Juſtice y eſt mepriſée. Plus des trois quarts des François & d'autres Européens qui y étoient paſſez, ont été aſſaſſinez en trahiſon par ces Peuples féroces : & le reſte a été obligé de ſe retirer dans l'Iſle de Maſcarey, à deux cens lieux d'ici dans l'Eſt, pour éviter leur totale deſtruction ; ces Peuples ne leur permettant, ni de ſemer, ni de receuillir, & tuant à la fleche ceux qui ſortoient hors du Fort, où ils étoient comme inceſſament aſſiégez. Ils traſſent dans les bois, comme les bêtes fauves, & grimpoient aux arbres comme des écureuils, ſi-tôt qu'on alloit à eux; de ſorte que de l'aveu des François, ils les ont forcé de tout abandonner, ſans qu'on ait jamais tué qu'un ſeul homme: &, quelque Paix qu'on ait faite avec eux, & quelque ſerment qu'ils euſſent fait de l'entretenir, on n'a jamais pu fixer ni leur cruauté, ni leur mauvaiſe foi.

L'Abbé de Choiſi croit que ces Peuples

ples viennent de quelque Vaiſſeau Turc, qui ſe ſera perdu au Voyage de la Mecque; &, pour faire échoüer ce Vaiſſeau ſur cette Iſle., il lui trace un chemin par la Mer d'Ormus, & la Mer Rouge, en homme ſçavant dans la Mappe-Monde, & très peu inſtruit des Peuples qui habitent les bords de ces Mers. Comme ſon ſentiment n'eſt fondé que ſur ſes Conjectures, & qu'il ne me paroit pas un Docteur irréfragable, je croi pouvoir auſſi donner les miennes ſuivant mon ſentiment très contraire au ſien. Juin 1690.

Je ne parle point des beſtiaux qui ont multiplié dans l'Iſle, les Vaiſſeaux qui y ont abordé pouvoient en avoir auſſi-bien que nous qui venons de bien plus loin. Je parle ſeulement des Habitans pris *in globo.* Si ce ſont gens qui viennent de la Secte de Mahomet, ils n'ont pas pû y apporter l'uſage des ſacrifices ſanglans, ni de victimes humaines, qui certainement ſont abhorrez parmi les Sectateurs de Mahomet, d'Ali, d'Omar, ou des autres qui ont interpreté ſon Alcoran. Bien loin que ces Sacrifices de victimes humaines ſoient établis dans cet Alcoran, ils y ſont déteſtez; & je ne me ſouviens pas que jamais Mahomet,

Juin 1690. dont j'ai lû la Vie, aussi-bien que son Alcoran, ait sacrifié qu'un mouton sur la même Montagne, où les Arabes tiennent par tradition qu'Abraham voulut sacrifier Isaac. Ainsi, de ce côté-là, ce ne peuvent point être des Mahometans qui ont les prémiers habité cette Isle.

De plus, d'où seroient venus ces Vaisseaux? Ce ne peut point être d'Afrique. Toute la Côte de Mosambique, celle d'Ajan, ne connoissent aucune Religion. L'Abissinie n'est point Mahometane. Seroient-ils venus du Sein Persique, ou de l'Arabie heureuse? Ils se seroient éloignez de la Mecque. Seroient-ils venus de Turquie? Les Turcs n'ont jamais rien possedé, & ne possedent rien encore, sur l'Ocean. Seroient-ils venus de Perse? Nullement: puisque les Pellerins de Perse à la Mecque viennent par les Caravannes, & traversent les déserts de la Mesopotamie & de l'Arabie. Le Mogol, le Pegu, le Royaume de Siam, celui de Tunquin, & la Chine, sont Idolâtres, & ne connoissent de Mahomet que son nom. Ainsi, ce ne peut point avoir été des Vaisseaux Mahometans qui sont venus à Madagascar, dont les habitans ne connoissent nullement Maho-

homet, quoi qu'ils professent une espece de Religion qui semble tenir du Mahometan; mais le fondement de cette Religion leur est absolument inconnu. D'où viennent donc ces prémiers habitans? Je ne sçai: & si la Navigation avoit jamais été en usage dans le Mosambique, c'est-à-dire, depuis l'Empire de Monomotapa jusques au Zanguébar compris, je croirois que ces Peuples viendroient delà, & en auroient apporté la ferocité; mais, le trajet de l'un à l'autre est trop long, pour avoir cette idée. J'en ai une autre que j'expliquerai bien-tôt. Juin 1690.

Il me suffit de faire voir, contre le sentiment de Mr. de Choisi, que très certainement ce ne sont point des Vaisseaux Mahometans, qui ont fondé la Peuplade. J'ajoûterai encore, qu'il n'est pas vrai-semblable, que depuis sept cens ans au plus, que les Mahometans vont de si loin en Pellerinage à la Mecque, leur faux Prophête n'étant mort que vers le milieu du septiéme siécle; & les Pellerinages n'ayant commencé que vers le douze; le peu de femmes qu'ils avoient avec eux, ayent assez multiplié pour faire un Peuple si nombreux: quand

Juin quand même on voudroit ſupoſer, pour
1690. gagner du tems, que les Vaiſſeaux qui ont abordé à cette Iſle ont été les premiers, qui, dès le commencement de cette fureur de dévotion, ſe ſont mis à la Mer, pour aller à la Mecque par un chemin plus prompt & plus aiſé, que celui des Déſerts. Les habitans de cette Iſle ſont en effet ſi nombreux, malgré leurs fréquens Sacrifices humains, & les enfans qu'ils laiſſent & font périr volontairement, comme je le dirai bien-tôt que tous ceux qui y ont été, dont il y a deux à bord, & les François qui en ſont ſortis pour ſe retirer à Maſcare, & M. de Flavacourt, ou le Noir pour lui, aſſurent tous que ce nombre paſſe l'imagination.

Si, après ce que je viens de dire au ſujet de Mr. de Choiſi, je peus ajoûter mes Conjectures ſur l'origine de ces Inſulaires, ne pouroit-ce pas être un eſſein de ces Amalecites, qui après avoir été vaincus par le Peuple d'Iſraël, furent obligez d'accepter la Circonciſion, & qui s'étant pluſieurs fois revoltez, furent enfin contraints d'abandonner leurs Païs & de ſe diſperſer par toute la Terre, comme les Juifs le ſont aujour-

jourd'hui ? Et qui se joignant aux A-rabes, certainement descendus d'Ismaël, & Maîtres de la Mer Rouge, auront voulu chercher sur cet élement des retraites & des asiles plus tranquiles que leur Païs natal. Juin 1690.

Ne pourroit-ce pas être encore quelqu'un de ces Vaisseaux que Salomon, envoioit lui chercher ce precieux Or d'Ophir, qu'il destinoit à la décoration, & à l'enrichissement du Temple qu'il édifioit à Jerusalem à l'honneur de Dieu, suivant le Commandement de David son Pere ? Lequel Or notre Armurier, & un Marchand natif de Lion, versé dans la monoye, & qui passe avec nous, croient être le même métail dont le Roi de Siam a envoié de si beaux Vases au Roi. Ne se peut-il pas que quelqu'un de ces Vaisseaux, parti d'Egypte par la Mer Rouge, ait été pris vers l'Isle de Zocotora par un vent de Nord-Est, & qu'il ait été poussé sur celle de Madagascar, où il aura fait naufrage ? Ne se peut-il pas qu'il y ait eu sur ces Vaisseaux des Amalécites secrets & cachez, comme il y a présentement en France une infinité de Calvinistes qui paroissent suivre la Religion dominante, quoique dans le cœur ils en soient très

Juin 1690 très éloignez? Ne se peut-il pas que ces Amalécites fussent de même, & qu'ils se soient replongez dans leur Idolatrie, lorsqu'ils se seront vûs assez forts pour ne plus craindre les Juifs? Ne se peut-il pas que la nécessité de vivre ensemble, & le besoin d'un secours mutuel, les aura obligez de se tolérer les uns les autres? Ne se peut-il pas que leurs enfans, par une éducation commune & inculte, ayent en même tems succé les deux Religions, & que par la suite des tems il ne s'en soit fait qu'une; (Si je puis nommer Religion un amas confus d'erreurs qu'ils n'entendent, ni les uns, ni les autres:) qu'ainsi, ils ayent retenu la Circoncision des Juifs, l'Idolatrie & les Sacrifices sanglans des Amalécites, & la perfidie, la cruauté, l'avarice, & l'impureté des deux Nations: Vices, qui leur sont familiers, & qui le sont encore en Sourie, en Palestine, & en Judée, qui sont les Païs d'où leurs Ancêtres seroient venus? Je consens à n'être point cru sur la Judée. Je m'en raporte à ce qu'en diront ceux des Cordeliers François, qui ont été à Jerusalem. C'est leur Ordre qui y a la garde du St. Sepulcre. J'y ai été, & sçai ce qui en est.

Au

Au sujet des Sacrifices sanglans, il ne faut pas m'objecter qu'ils étoient en usage parmi les Juifs: à l'égard des bêtes, j'en conviens; mais, je nie les victimes humaines. On ne doit pas tirer à conséquence l'exemple de Saül, qui voulut faire mourir Jonathas son fils, pour avoir mangé un rayon de miel; en celui de Jephté, qui sacrifia sa fille. Les Juifs ne voulurent point consentir au Sacrifice de Jonathas, & ils ne s'y seroient pas opposez, si ç'avoit été un point de leur Religion. On sçait que de tous les Peuples du Monde, les Juifs ont été, & sont encore, les plus attachez à leurs cérémonies. Saint Paul le dit: c'est assez pour n'en point douter. Ainsi, en s'opposant à Saül, ils empêchoient un filicide, méprisoient un vœu indiscret, & ne faisoient rien de contraire à leur Religion. A l'égard de Jephté, ils ne l'empêchérent point de sacrifier sa fille; non par un principe de Religion, mais parce qu'ils ne regardoient point dans cette fille l'héritier présomptif de la Couronne, Jepthé n'étant pas Roi, comme ils le regarderent depuis dans Jonathas, fils de leur Roi. Ils le laisserent sacrifier, & regarderent ce Sacrifice comme

Juin 1690.

Juin 1690. comme l'effet d'un vœu indiscret d'un Pere particulier, qui n'interressoit que lui & sa famille, & nullement la Religion & la Conscience de la Nation. Jephté ne fut pas même pressé de l'accomplir : il ne faut que lire le Texte Sacré.

J'ignore dans quel endroit de l'Ecriture les descendans d'Aaron ont trouvé, qu'il leur étoit permis de prêter leur Ministére à de semblables Sacrifices, quand Dieu ne les demandoit pas par la bouche de ses Prophêtes. Je n'en trouve aucun vestige, ni dans l'Exode, ni dans le Deutérònome : je croi, cependant, que c'est-là que cette permission devroit se trouver. Moïse n'y auroit pas obmis cet article, s'il avoit été de la Loi : il est entré dans le détail d'une infinité de faits bien moins graves.

Ce ne peut donc pas être des Juifs, non plus que des Mahométans, que ces Insulaires ont eu l'usage de ces Sacrifices humains, puisqu'ils ne sont point de la Loi ni de l'Alcoran, qu'ils ne les ont jamais pratiquez, & ne les pratiquent point encore. Les Juifs dirent-ils pas à Pilate, qui vouloit leur remettre le Sauveur, pour le juger suivant

leur

leur Loi, *Nobis non licet interficere quemquam*, en S. Jean c. 18. v. 31 ? Ce ne peut donc être que des Amalécites, chez lesquels ces Sacrifices étoient fréquens, sur tout de leurs ennemis & de leurs propres enfans. Ces Amalécites pouvoient avoir avec eux de leurs Sacrificateurs, aussi-bien que les Juifs, comme nous avons des Aumoniers ; & chacun aura voulu continuer son Ministére. Gens de telle Eglise, de telle Religion, & de tel Culte que ce soit, n'ont jamais sçû se rien céder. Les Prêtres Amalecites auront voulu continuer leurs Sacrifices d'enfans : chacun des peres aura voulu, au commencement, dans un Peuple si peu nombreux, sauver le sien; & le mélange des deux Cultes s'étant insensiblement fait le Diable, qui pousse toûjours du mal au pis, leur aura persuadé à tous, que ces Sacrifices d'enfans sont meritoires devant Dieu : & leurs Prêtres leur en auront si bien fait un point fondamental de Religion, qu'insensiblement ils se seront accoûtumez, non seulement à soufrir ces éxécrables Sacrifices, mais encore à porter leurs enfans eux-mêmes, pour être sacrifiez sur les lieux hauts, n'ayant véri-

Juin 1690.

ritablement ni Temples ni Idoles.

Juin 1690. De là vient ce nombre prodigieux d'enfans, qui meurent en sortant des entrailles de leur mere. Encore, s'il n'y avoit que ces Sacrifices qui fissent perir ces innocens, on pouroit trouver à leurs peres & à leurs meres une espece d'excuse sur leur faux zêle & leur aveuglement; mais, où en trouver à ce que je vais ajoûter? C'est que les filles se font publiquement avorter.

On voit par tout de ces malheureuses, & on en a toûjours vû. L'infidelité, la bassesse, d'un Amant, la honte, la peur de perdre sa reputation, & mille autres raisons humaines, les precipitent dans le desespoir, & les portent à ces crimes horribles. Ces raisons n'ont ici aucun lieu. La Théologie dit que, *Nemo malus quo ad malum*: en effet, personne ne se porte au mal, que pour l'utilité, ou pour le plaisir, qu'il y trouve. Les filles de Madagascar n'y trouvent ni l'un, ni l'autre. Un Amant ne leur fait point de honte: au contraire, plus une fille a eu à faire à d'hommes diférens, plus elle est estimée, & plutôt elle trouve un épouseur. (Ceci est encore une preuve qu'ils ne descendent point des

Ma-

Mahometans, jaloux au ſupreme degré.) Juin 1690.
Le nombre d'Amans, auxquels ces filles ſe ſont proſtituées, ſe connoit par celui des houpes ou glands de coton qui pendent au bas d'un jupon qui ne va que juſques au genouil; &, la premiere fois qu'un garçon ſe joint à elle, il lui en donne un qu'elle met en veuë: ils ſont tous de differentes couleurs ou façons, afin que chaçun puiſſe reconnoitre le ſien. Lorſqu'un homme leur plaît, elles le conviënt; &, plaiſe ou non, on n'en eſt jamais refuſé. Les hommes mariez en âpprochent peu; mais ils ont pluſieurs femmes: lequel vaut le mieux? Ces malheureuſes, comme j'ai dit, ſe font avorter. Ce n'eſt ni la honte, ni l'infidelité d'un Amant, qui en eſt la cauſe. Ce n'eſt point la peur d'être obligées de nourir, & d'élever leurs enfans: un peu de mouſſe fait leur lit, & la nouriture ne coute rien.

Quæ prima inſtituit teneros avellere fœtus
Digna fuit meretrix arte perire ſuâ.

Ovide a raiſon: j'en dis autant. Ce ne ſont pas les ſeules filles, qui ſe defont de leurs enfans: les femmes mariées en font

font autant, mais d'un autre maniere. Quand ces innocens sont nez, elles les portent à leurs Prêtres, qui en tirent l'horoscope; & le sort de ces innocens depend de leur ignorance ou de leur caprice. Si cet horoscope est heureux, la mere garde son enfant; s'il est sinistre elle le met au pié d'un arbre, & l'abandonne à la voracité des corbeaux ou d'autres animaux carnaciers, par qui ces innocens sont dechirez tout vivans. D'autres, plus pitoyables, les jettent à la riviere, ou dans un étang: ils y souffrent moins; mais, aussi bien que les autres, ils servent de pâture aux bêtes.

Juin 1690.

Ce n'est certainement point des Juifs, qu'ils ont pris cette damnable coûtume de faire mourir leurs enfans, & de consulter les Devins. Au premier cas, une femme passoit pour maudite, lorsqu'elle n'avoit point d'enfans, ou que cet enfant mouroit au berceau. Si cela avoit été autrement, la postérité seroit privée de ce fameux Jugement, que Salomon rendit entre deux femmes qui se disputoient un enfant vivant à la place d'un autre, que sa mere avoit innocemment étouffé. Ces deux femmes avoient donné des preuves de leur fecondité; leur

hon-

honneur de ce coté-là étoit hors d'atteinte : mais, c'étoit qu'une femme étoit deshonnorée, quand son enfant ne vivoit pas. Je me souviens d'avoir lû un Commentaire fait par un Rabbin, sur le Livre des Rois, & traduit en Latin, dans lequel le Procès de ces deux femmes est raporté dans le sens que je viens de le dire : & rouloit, non sur la mort de l'enfant, quoi qu'il s'agissoit de découvrir celle qui avoit étouffé le sien ; mais, sur le deshonneur qu'une mere souffroit par la mort, dans un sujet si jeune, & le mépris qu'on avoit pour elle. Juin 1690.

Puisque sans dessein je suis tombé sur ce Rabbi, je ne puis m'empêcher de dire, que son Traducteur fait une Remarque sur ce Jugement, qui est que Salomon n'est loüable que de l'invention qu'il trouva de discerner la veritable mere ; que du reste, il ne falloit qu'un peu d'humanité pour adjuger cet enfant à celle qui vouloit qu'on lui conservât la vie, préférablement à celle qui vouloit qu'on le coupât en deux. J'en ai assez dit pour prouver, que cette coûtume ne vient, ni des Juifs, ni des Mahometans.

Celle de consulter les Devins n'en

Juin 1690. peut pas venir non plus : les Turcs les abhorrent; & la ferme croyance qu'ils ont dans la Prédestination rend chez eux inutiles toutes les Sciences qui regardent l'avenir. Ils ont toûjours rejetté & rejettent encore toutes sortes de Divinations, & même l'Astrologie. Mahomet leur deffend d'entreprendre de pénétrer le futur : ainsi, ces Devins ne viennent point des Mahometans.

Ils ne viennent point des Juifs, quoi qu'ils en puissent venir, étant certain qu'il y en avoit plusieurs en Judée, lesquels Saül disperſa si bien, qu'il eut beaucoup de peine à en trouver lui-même, pour évoquer l'ombre du Prophête Samuël. Je n'entrerai point dans la discussion de sçavoir, si ce fut véritablement à l'Ombre de Samuël, ou à un Démon, que Saül parla : il en a été fait plusieurs Traitez, aussi pieux que sçavans. Il ne s'agit point ici du pouvoir des Sorciers : il s'agit, qu'en supposant le tems du Régne de Salomon, pour époque du naufrage de ces Vaisseaux à Madagascar, & que ces Vaisseaux s'y soient effectivement perdus, les Juifs n'ont pas apporté avec eux ni des Sorciers, ni la maudite coutume de les

les cônſulter ; d'autant moins qu'ils a- Juin
voient encore devant les yeux la mort 1690.
funeſte & récente de leur Roi Saül, qui avoit été réjetté de Dieu, uniquement pour avoir ôſé, par le Miniſtére d'une Pithonniene, évoquer du tombeau l'Ame de Samuël.

Il ſe peut, que les Amalecites, qui étoient avec eux, & dont j'ai parlé, fuſſent adonnez à la vanité de ces Sçiences, (les Payens, les Gentils, & les Idolâtres, les ont toûjours cultivées, & les cultivent encore) & que les Juifs ſe confondant avec ces Idolâtres Amalecites, leurs deſcendans à tous s'y ſoient adonnez par un penchant naturel au mal.

Je n'ai dit tout ce que je viens de dire, que ſur de ſimples poſſibilitez, & ſur de ſimples & foibles Conjectures : ainſi, on en croira tout ce qu'on voudra. Je ne le donne pas pour vrài. D'ailleurs, l'origine de ces Peuples m'eſt trop indifférente, pour en parler d'avantage.

C'eſt dans cette Iſle que regne *utraque Venus*, qui, bien loin d'être reprimée, eſt augmentée par les peres & les meres, qui ſe font un plaiſir de voir.

Juin 1690. leurs enfans de sept à huit ans se joindre ensemble, sans distinction de frere à frere, ou de frere à sœur ; pas plus qu'ils en font de pere à fille, & de fils à mere : &, pour douter de ceci, il faudroit donner le démenti à tous les Européens, qui ont été dans cette Isle, & à tous ceux qui en ont écrit, & entr'autres aux Mémoires de Mr. de Flavacourt.

Nous allons bien, avec bon vent de Sud-Ouest, nous portons au Nord-Nord-Est, pour attraper les Isles d'Amzuam.

Du Mardi 13 *Juin* 1690.

Tropique du Capricorne repassé. Nous avons diné aujourd'hui à l'Amiral, le Commandeur, Mr. de la Chassée, & moi. On ne peut pas plus rire, & plus boire. Il fait bien chaud ; mais nous avons beau-tems. Nous étions à midi par vingt-trois dégrez huit minutes : Ainsi, le Tropique du Capricorne est passé.

Du Mercredi 14 *Juin* 1690.

Toûjours beau-tems & bon vent : nous

nous allons bien ; point de hauteur. Juin 1690.

Du Jeudi 15 Juin 1690.

Le vent calma un peu hier au soir, & nous a donné une petite pluye, qui a duré la nuit & ce matin. Le tems s'est éclairci sur les onze heures, & le vent est revenu, dont nous n'avons pas perdu un soufle, parceque nos voilles mouillées l'ont retenu. Nous avons pris hauteur : nous étions à midi par vingt-un dégré doüze minutes latitude Sud, & quatre-vingt dégrez vingt minutes de longitude.

Du Vendredi 16 Juin 1690.

Toûjours vent bon : nous allons bien. Nous étions à midi par vingt dégrez huit minutes de latitude Sud.

Du Samedi 17 Juin 1690.

Le vent a un peu calmé : le Soleil caché, & de la pluye, & chaleur.

Juin 1690.

Du Dimanche 18 *Juin* 1690.

Il a plû beaucoup hier, & aujourd'hui, jusques vers les neuf heures du matin, que le tems s'est éclairci : le vent s'est jetté au Nord-Est, directement contraire à notre route. La hauteur nous mettoit à midi à dix-huit dégrez cinq minutes de latitude Sud.

Du Lundi 19 *Juin* 1690.

Calme tout plat. Le Vaisseau a roulé & roule encore d'une force épouventable; parce que la Mer est fort agitée, & qu'il ne fait pas un soufle de vent pour nous soutenir: outre cela, nous avons reculé au lieu d'avancer. Nous étions hier à dix-huit degrez, cinq minutes latitude Sud. Je ne parle point de la longitude, parce qu'elle est toûjours incertaine ; & aujourd'hui la hauteur nous renvoye à dix-neuf degrez, ce qui fait une difference de plus de dix-huit lieuës. Les Pilotes en rejettent la faute sur les Courans, qui, disent-ils, nous ont été contraires. Je ne peus rien dire contre une prévention invéterée : ils me feroient

roient favorable ici, pour mon opinion sur la forme du Monde; mais les Pilotes les mettent à trop d'usages, pour me persuader qu'ils soient tels qu'ils les entendent par tout. Nous allons du côté de la Ligne, ou du Sommet du Monde: par consequent, nous montons. Le vent ne nous pousse pas vers cette Ligne, ou ce Sommet: il n'a pas même la force de nous soutenir, & nous redescendons; c'est que nous obéissons à la pente, & que toutes choses cherchent le centre. Juin 1690.

Du Mardi 20 *Juin* 1690.

Le vent est revenu Sud-Ouest vers les six heures du matin, assez frais pour nous avancer; mais le Ciel toujours pommelé n'a pas permis de prendre hauteur. Nos Vaisseaux sont si proches, qu'on se parle à la voix.

Du Mercredi 21 *Juin* 1690.

Nous avons porté fort peu de voilles cette nuit, de crainte de donner sur les Isles d'Amzuam, ou de Jean de Nove, dont on se croit proche. Il fait parfaitement beau, & le vent est bon; mais,

 ne

Juin 1690. ne voulant pas trouver ce que nous ne cherchons pas, nous n'en avons point profité, & avons été doucement.

Autre ſotiſe des Pilotes ; c'eſt une Iſle flotante ! Pluſieurs Vaiſſeaux ſe ſont perdus deſſus, y ayant été donner de bout au corps, faute de s'en mefier ! C'eſt ce qu'ils diſent :

——— ———Et moi j'enrage,
Lorſque j'entens tenir ces ſortes de langage.

Se peut-il qu'il y ait au Monde une Iſle flotante, ſeulement connue par des Naufrages ? Je n'en croi, & je n'en croirai jamais rien, à moins qu'on ne me donne la même preuve convaincante que que je demande ſur San-Porandon des Iſles des Canaries, page 108 du premier Volume. Cependant, comme il ne ſe faut rien reprocher, & que des Vaiſſeaux tels que les nôtres ne doivent point être hazardez de gayeté de cœur, nous avons comme j'ai dit fait peu de voilles la nuit paſſée, & en ferons encore moins celle-ci.

On défere à l'avis & aux ridicules préventions des Pilotes ſur leurs Iſles flotantes ; & j'y trouve, moi, ſi peu de

vrai-ſemblance, ou plûtôt un ſi grand ridicule, que je ſuis étonné comment des gens de bon ſens, & qui ſe piquent d'eſprit, peuvent donner dans des Viſions ſi Romaneſques, & ſi enfantines. Je conviens qu'il y a des Iſles flotantes; ſupoſé que ce qu'on va lire en ſoit. Juin 1690.

La Mer, par ſes briſemens, ſon flot & juſan, ou ſi l'on veut ſon flus & reflus, peut caver & miner ſous terre des endroits dont le deſſus ou la ſuperficie eſt couverte d'Arbres, qui, étant liez enſemble par leurs racines réciproques, peuvent être enſemble détachez de la terre, & entrainez au large par les vens, qui, comme dans des voilles, s'engoufrent dans les branches & les feuilles de leur cime, & être pouſſez par un vent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cela peut arriver, & arrive en effet très ſouvent dans le Nord-Eſt du Canada, ſur tout à l'Embouchure du Fleuve de Saint Laurent. J'en ai une fois trouvé ſur le grand Banc, à plus de ſix vingt lieux de terre: mais, ces prétendues Iſles flotantes ne conſervent leur conſiſtance, que juſques à ce que la Mer ait diſſout & ſeparé la terre qui ralioit ces Arbres dans leurs racines; &, à me-

Juin sure que cette terre se délie, les Arbres,
1690. sans contrepois au pié qui entretienne leur liaison, tombent comme des quilles : & ce qui paroissoit une Isle n'est rien moins.

Cependant, cette Isle prétendue aura été apperçuë le soir par tous les gens d'un Vaisseau qui aura, à cause d'elle, retardé sa marche. La solution de cette Isle se sera faite la nuit ; & ainsi, ne paroitra plus le lendemain. La voilà batisée Isle flotante : le Pilote également timide & ignorant aura jetté sa ridicule vision sur son Journal ; & ceux qui seront venus après lui auront sur la foi de ce Journal, & le raport des Matelots, pris pour une verité ce qui n'étoit qu'une chimére, & se seront figuré un corps réel au lieu d'un fantôme.

Les hommes la plûpart sont étrangement faits!
Dans un juste milieu l'on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites.

En effet, l'homme cherche par tout du merveilleux : il lui en faut ; & tel est l'orgueil de l'Esprit, qu'il croit s'élever au-dessus de la Nature, dans le tems même qu'il s'abbaisse à des puerilitez, sans s'en

s'en appercevoir ! C'eſt ainſi que les erreurs ſe pulullent. Juin 1690.

Fama loquax quæ veris addere falſa
Gaudet, & è minimo ſua per mendacia creſcit.

Je ne trouve perſonne, qui ait vû cette Iſle, non plus que l'autre; & tout le monde veut qu'elles exiſtent. J'ai tâché de faire comprendre l'impoſſibilité de cette exiſtence. Je trouve pour Objection la Puiſſance de Dieu; point, qui ſauve les ânes, & leur ignorance. Je n'ai pas fait vœu de deſabuſer des gens d'une erreur qu'ils idolatrent.

Du Jeudi 22 *Juin* 1690.

Le Dragon, qui étoit allé à la découverte, a fait ſignal de Terre ſur les trois heures, & nous avons vû Moäly à Soleil couchant. Son atterage & l'entrée étant pleins de roches, nous n'y entrerons que demain. Notre premier Pilote, qui ſeul a été à cette Baye, & ſeul ſur qui on puiſſe faire fond, eſt allé coucher au Gaillard, & conduira toute l'Eſcadre, qui le ſuivra le beaupré ſur l'arcaſſe.

Juin 1690.

Du Vendredi 23 Juin 1690.

Isles d'Amzuame, ou de Jean de Nove. Moäly.

Nous sommes entrez ce matin à Moäly. Je vas à terre faire préparer une tente pour nos malades, au nombre de seize, presque tous attaquez du scorbut. Je n'écrirai plus que sous les voiles.

Du Samedi 1 Juillet 1690.

Juillet.

Nous sommes tous rembarquez avec ample provision de bœufs, cabrits, poules, fruits, légumes, bois, & eau. Plus de malades: il n'y est mort aucun homme de l'Escadre; signe évident, que l'air de cette Isle est très pur, & très salubre. On n'a remporté qu'un seul malade: c'est le premier Enseigne de Mr. du Quesne, nommé Mr. de la Ville-aux-Clercs. On le fait fils naturel de Mr. le Duc de Lediguiere: cela ne peut être; puisqu'il est plus vieux que lui. Pour son frere, passe; car, Mr. de Lediguiere, mort en 1682, a été sur l'article un maître sire. Quoi qu'il en soit, celui-ci est très mal, attaqué d'une

d'une diffenterie depuis St. Yago, & qui Juillet
provient, dit-on, d'avoir eu à Breft 1690.
une Maîtreffe tigreffe, moins pitoyable & moins humaine que fa mere. Il faut qu'un homme foit diablement fou, pour fe livrer jufques à interreffer fa fanté. Le Marquis du Mifantrope a raifon.

Oh! ma foi, tel que foit le merite des belles,
Je fuis perfuadé qu'on vaut fon prix comme elles.

Ces fortes d'amour à la Celadon me choquent comme le Diable; parceque je croi qu'un homme d'efprit ne doit regarder les Dames que comme un fimple amufement, & que c'eft pure folie de s'y attacher jufques à en perdre le repos.

On ne doit regarder les Belles,
Que comme on voit d'aimables fleurs.
J'aime les Rofes nouvelles:
J'aime à les voir s'embellir.
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerois à les cueillir.

Quels écarts je fais! J'en rougis. Nous comptons de mettre demain ma-

Juillet 1690.

tin à la voille ; & je remets à demain ce que je sçai de Moäly.

Du Dimanche 2 Juillet 1690.

Description de Moäly.

Nous avons mis à la voille à la pointe du jour. L'Isle de Moäly est une de celles qu'on nomme Isles de Jean de Nove, ou d'Amzuam : elle est éloignée de celle-ci de dix à douze lieuës dans le Sud. Elle a dans l'Est à environ sept ou huit lieuës une autre Isle, nommée Gommore ; & ces Isles sont toutes également saines & fertiles. Moäly, qui est celle dont nous sortons, a environ neuf à dix lieuës de tour, & contient beaucoup de peuple pour sa grandeur. Les Géographes la mettent par quatre vingts six dégrez trente minutes de longitude, & à huit dégrez quarante-cinq minutes latitude Sud.

Les Habitans en sont bien faits, & presque tous d'une taille au-dessus de la moyenne. Leur noir est olivatre. Ils ont les cheveux noirs & longs ; plusieurs les ont ondez & annelez ; peu les ont plats : & je n'en ai vû aucun, qui les ait en tonsure de mouton, comme les Negres de Guinée, qui ne sont pas rares à

Paris.

Paris. Madame de Lediguiere, la Douairiére, en a huit, qui lui servent de Valets de pié. Juillet 1690.

Le Havre ou Mouillage est dans le Sud-Ouest de l'Isle, d'une très bonne tenuë, sur un sable rempli de coquillage. On moüille par vingt deux à vingt-quatre brasses d'eau. Ce Havre est d'une entrée très difficile, d'une Mer unie; & du vent d'Ouest, tel qu'il en soufloit lorsque nous y entrâmes, il y eut Vendredi huit jours, il n'offre à la vuë qu'un passage, & qu'un attérage aisé. Cependant, ce n'est du côté du Nord que des rochers & des battures à fleur d'eau, qui ont fait perir bien des Vaisseaux: & dans le Sud, c'est une barre de pareilles Roches, aussi à fleur-d'eau, qui continuë près d'une lieuë sans paroitre, étant couverte de la Mer à quatre ou cinq piés de profondeur; & un Vaisseau, qui auroit le malheur de donner dessus, ne s'en releveroit assurément jamais. La véritable entrée est entre ces deux barres, & ne paroît pas avoir, à ce que dit Lénard, plus d'une bonne portée de fusil de large. C'est la difficulté de ce Canal, ou entrée, qui empêche plusieurs *Havre & Mouillage.*

Juillet 1690. ſieurs Vaiſſeaux d'y aller prendre des rafraichiſſemens, quoi qu'ils y ſoient à beaucoup meilleur compte qu'à Amzuam, où ils vont ordinairement, parce que l'entrée & la ſortie du Havre ſont ouvertes & ſans aucun riſque.

Camp. Quand on a paré ces deux barres, on découvre une grande place de terre, grave, ou pelouſe, dans le Sud-Eſt de l'entrée ſur le bord de la Mer: elle eſt bordée de bois, & ſon enfoncement paroit une foreſt très-épaiſſe. C'eſt ſur cette grave, que nous avons campé fort commodément. Le Chirurgien & moi, y avons toûjours reſté & couché, auſſi bien que les autres Ecrivains & Chirurgiens des Vaiſſeaux, dont les Capitaines ne ſont que trois ou quatre fois deſcendus à terre; reſtant à bord, pour faire embarquer l'eau, le bois, les beſtiaux, & les autres raffraichiſſemens qu'on y envoyoit, & auſſi pour être à portée de ſortir, ſi quelque Vaiſſeau ennemi avoit paru.

Eau L'endroit pour faire de l'eau eſt extrémement difficile, parce que c'eſt une eau de ſource, qu'il faut aller chercher dans le bois, comme à Saint Yago, pas ſi loing effectivement, par un chemin in-

finiment plus rude, puisqu'il faut faire passer les bariques sur des roches brutes. On en vient pourtant à bout; mais ce n'est pas sans bien de la peine. Certainement les Matelots y fatiguent beaucoup; mais, comme on les change à chaque chaloupée, c'est-à-dire à chaque voyage, leur fatigue est d'autant plus suportable qu'ils sont parfaitement bien nouris, ne manquant, ni de viandes fraiches, à telle sauce qu'ils veulent les mettre, ni de legumes, de fruits, & d'autres rafraichissemens. Juillet 1690.

Le travail du bois est celui des Soldats, qui sont également nouris, & qui n'ont d'autre fatigue, que d'abatre & d'apporter ce qu'ils ont abatu jusques sur le bord de la Mer, ou les Matelots l'embarquent. Comme le bois borde la Mer, ces Soldats n'ont au plus que vingt pas à apporter. Y ayant plusieurs de ces Soldats qui tirent bien, ils alloient à la Chasse pour les autres; &, outre ce qu'ils reservoient pour leur plat, ils fournissoient les tables des Navires. Je fournissois la mienne; & Monsieur de la Chassée, qui avoit soin de ne me pas laisser manquer de vin, y a fait plusieurs bons repas: le Commissaire, le Chevalier de Bou- *Bois.* *Chasse.*

Juillet 1690.

Bouchetiere, & presque tous les autres Officiers des Vaisseaux, les ont trouvé bons. Landais, & le Soldat de Monsieur de la Chassée, étoient nos Cuisiniers; & le premier, effronté comme un Comédien, disoit à tous ceux qui venoient, d'aporter chacun leur Bouteille, & les avoit mis sur ce pié, & avoit taxé les Ecrivains du Roi à deux bouteilles chacun: sans cela, point d'assietes, ni de servietes. J'avois du vin plus qu'il ne m'en falloit; mais, c'étoit ce qu'il ne disoit point. Le dedans de la terre est rempli de toutes sortes de Gibier à plume. Ils leur donnent des noms qui me sont inconnus, mais tous excellens. Ceux que je connois sont la cigogne, le faisan, la poule pintade & de bruyere, la perdrix rouge, le pigeon ramier, la tourterelle, le peroquet d'une infinité de sortes, le bec figue qui est une espece d'ortolan, la grive, & quantité d'autres, qui y sont très communs, & qui ne coutent que le plaisir de les tirer. Je n'y ai point vû, ni entendu dire, qu'il y eut du Gibier à poil: le Païs est trop humide pour en produire; & tout ce que j'y ai vû qui vienne de terre, ce sont deux herrissons, pareils à ceux qu'on trouve dans

Especes du Gibier.

les

les Montagnes d'Auvergne. J'en ai envoyé un à bord, & mangé l'autre dans ma tente, avec d'autres, qui, comme moi, l'ont trouvé très délicat. Il est vrai, que pour en dissiper le sauvageon, j'avois fait laver le dedans du corps avec du vinaigre, aussi-bien que la fressure, qui devoit lui servir de farce, & l'avois fait saller & poivrer du jour au lendemain. Juillet 1690.

La Mer fourmille de Poisson de toutes especes; on en a pris à rompre les filets : la dorade l'emporte sur tout. *Poisson.*

Il y a des chauves-souris, qui meritent leur article. Elles sont faites comme les nôtres, & sont grosses comme un gros pigeon de voliere. Elles ne perchent point, ne se fourent pas dans des trous, & ne descendent point à terre. Sitôt que le Soleil est couché, elles vont chercher leur pâture par le vuide de l'air; sçavoir ce qu'elles y trouvent, & de quoi elles se nourissent, c'est ce que je ne sçai point. Elles volent toute la nuit; & le matin, environ un quart d'heure avant que le Soleil se levë, elles se suspendent par la queuë à des branches d'arbres: &, pendant la journée, quiconque les voit peut facilement croire, *Chauve-Souris.*

comme

Juillet comme je l'ai crû d'abord, que ce ſont
1690. de gros fruits prêts à tomber de l'arbre. Ces animaux ſont ſi communs, qu'on en voit par vingtaine ſur la même branche. Je me ſuis aſſez ſouvent fait un plaiſir de lâcher un coup de fuſil ſur la file. Celles qui n'étoient point bleſſées reſtoient où elles étoient : celles qui étoient mortes tomboient; & celles qui étoient ſeulement bleſſées, après quelques vols incertains dans l'air, tomboient auſſi. Lorſqu'elles étoient à terre, elles ſe jettoient de tous côtez à l'avanture; de ſorte que je ſuis convaincu qu'elles ſont aveugles pendant le jour, & voient clair dans la nuit.

Je voudrois bien trouver un Naturaliſte, qui me donnât une raiſon ſolide & convainquante, pourquoi toutes les bêtes à quatre piez, chevaux, ânes, bœufs, chiens, chats, rats, ſouris, lievres, lapins, & tousle s autres, voyent clair la nuit, auſſi-bien que le jour ? Pourquoi il y en a d'autres, qui ne voyent clair que le jour, & point la nuit; tels ſont les oiſeaux: d'autres, qui ne voyent clair que la nuit, & point le jour, chauves-ſouris, chats-huants, chouettes, &c, le tout par un attribut que la nature à attaché à leur eſ-

eſpéce ſans aucun ſecours étranger, & hors d'eux-mêmes : & pour quoi auſſi il y en a, tel eſt l'homme, qui ne voyent jamais clair par eux-mêmes, & ont beſoin d'un ſecours étranger, du Soleil, de la Lune, des Etoiles, ou d'un Flambeau ? Preuve encore de la ſotte vanité de l'homme, & du peu de préférence que la Nature lui donne ſur les autres animaux, auxquels elle eſt ſans doute plus libérale qu'à lui. Trouvez-le moi, ce Naturaliſte : il me feroit plaiſir, & me tireroit de mon incertitude ; & je n'admirerois plus le Sonnet de Mr. de Saint Evremont, que j'ai raporté à la page 105. du premier Volume. Je laiſſe là la Morale : je m'y abime aſſez ſeul, ſans vouloir faire entrer perſonne dans mes idées, qui n'opéreront jamais rien ; parceque l'homme ne s'étudie pas ſoi-même avec aſſez d'attention, & qu'entrainé par ſon ridicule amour-propre, il s'ajuge la prééminence ſur toutes les autres eſpéces, & s'en tient ſervilement à ſon jugement, ſans vouloir approfondir que les animaux qu'il nomme brutes ont droit d'en appeller au Tribunal de leur commun Créateur. *Quid proſunt hæc ſcripta, lecta, & intellecta*, dit Saint Bernard,

Juillet 1690.

Juillet 1690. *nisi temetipsum legas, & intelligas? Dà ergo operam, ut cognoscas te ipsum.*

Bœufs. Outre le Gibier, qui est ici très commun, parce qu'il n'est point chassé, ils ont des bœufs en très grande quantité. Ces animaux sont bons, & d'un bon suc. Ils ont entre les épaules une loupe, ou espece de loupe, que les Matelots nomment graisse, mais qui n'est rien moins: elle donne à la soupe un fort bon gout, & c'est tout; car du reste, elle est dure & coriace: &, toute cuite qu'elle puisse être, il n'y a que les Matelots capables de la manger; & de quoi ne mangeroient-ils pas? Les chauves-souris dont j'ai parlé leur sont-elles échapées? N'en ai-je pas fait jetter? Je croi que le Diable roti, boüilli, grillé, trainé par les cendres, laisseroit ses gregues sous leurs dents.

Cabrits & Vollailles. *Monnoye* Les Insulaires ont, outre cela, des cabrits, qui valent beaucoup mieux que ceux de Saint Yago, quantité de poules & de cannes; & c'est ce qu'ils vendent aux Européens pour de l'argent d'Espagne; car celui de France n'a point de cours ici. Ils ne le trouvent pas de bon aloi: aussi n'en est-il pas. Ceux, qui veulent sauver l'honneur de nos Monnoyes,

noyes, & couvrir les mauvaises matiéres qu'on met dans le metail, ou plûtôt qu'on y méle, & qui en diminuent le carat, disent, tel est le Lionnois dont j'ai parlé, que notre argent est uniquement refusé, parce qu'il porte le portrait d'un homme, & que toute representation d'homme est en horreur en Orient. Cela est faux : les Loüis de cinq sols, fabriquez par Varrin, étoient ce qu'on pouvoit porter de plus courant en Turquie & en Perse. Et ici, ils prenoient de nos écus François à un tiers de perte; c'est-à-dire, trois pieces de trente sols pour une piastre: & ils m'ont rendu à moi-même ces trois pieces de trente sols pour une piastre. C'est qu'ils fondent toutes les especes, & en font des lingots; & qu'ils trouvent un tiers de perte sur les nôtres. A l'égard de l'alteration de nos Monnoyes, je m'en raporte à trois témoins irreprochables: aux Hollandois, à nos Orfevres, & à la confrontation des especes fabriquées du tems de Louis XIII, avec celles qu'on a fabriques depuis.

Juillet 1690.

Ce que ces Insulaires prennent encore volontiers en payement, c'est le fer, & sur-tout du papier à écrire, qu'ils ne pro-

Fer & Papier.

Juillet 1690.

prodiguent pas. Il n'y a point de Matelot, qui n'ait eu à notre arrivée une poule pour une feuille, & un cabrit pour six, & les légumes à proportion ; mais, les François allant toûjours à l'enchere l'un sur l'autre, le tout avoit triplé de prix à notre départ. Toutes ces viandes sont bonnes ; mais, il faut les manger si-tôt qu'elles sont abatuës, ou au plustard dans le midi du lendemain, parce qu'elles sont bien-tôt corrompuës, étant nouries dans un Païs extrémement humide, & ne mangeant que des herbages spongieux. Elles y contractent beaucoup d'humeurs, qui véritablement en augmentent le suc & le goût, mais aussi, qui y causent une prompte corruption par la chaleur du climat. Ils ne vendent aucune vache, je dirai la raison qui m'en a paru, lorsque je parlerai de leur Religion.

Ce Païs à cela de commun avec Madagascar, & les autres Isles & Terres qui sont entre les Tropiques, que l'Hiver seul y est inconnu, & que les trois autres Saisons y régnent. Il abonde en toutes sortes de fruits & de légumes que nous avons en Europe, & en produit une infinité d'autres que nous ne con-

connoissons pas. L'orange, le citron, la grenade, la pomme, la poire, l'abricot, la pêche, le pavic, les prunes, en un mot, tout ce que nous connoissons, mais moins bons, n'étant ni antez, ni éclaircis, ni cultivez: la figue, comme en Italie & en Provence, plus grosse & de meilleur goût; il y en a peu, les Insulaires ne sachant pas les accommoder. Les olives y viennent aussi grosses qu'en Portugal: il y en a peu par la même raison. Leur raisin peu commun monte à la cime des arbres: la tige n'est ni taillée ni cultivée. Les grains en sont gros comme le pouce & sont couverts d'une peau tirant sur le violet & l'amarante. Ce raisin vaut du moins notre muscat: le grain est plus long que rond. Ils ont entr'autres un fruit que les Matelots nomment figues, mais qui n'en est pas: ce fruit vient sur un arbuste par grapes ou par regimes, comme nos groseilles rouges. Chaque fruit est gros comme le haut du pouce, & long comme le doigt, séparé l'un de l'autre d'un travers de doigt, l'un d'un côté l'autre de l'autre, & chaque grape en porte depuis douze jusques à vingt. On ne le mange que mûr; car, lorsqu'il

Juillet 1690.

Figues.

Juillet 1690. eſt vert, il eſt aigre & acre: cependant, on le ceuille vert, & on pend la grape. Les grains ſe mûriſent comme ſur la tige, cependant moins délicats : on connoit qu'ils ſont en maturité, lorſque la peau eſt jaune. Cette peau eſt comme une petite écorce, auſſi fine que celle d'une pêche un peu trop mûre : elle s'enleve de même, & laiſſe le fruit ſeul, propre, & ſans eau. C'eſt un des plus délicats mangers qui croiſſent dans tout le monde : &, ſi je n'avois pas mangé de l'ananas, dont je parlerai bien-tôt, je dirois que ce fruit, l'un des plus ſavoureux qu'on puiſſe manger, l'emporte ſur tous les autres ; mais, à mon goût, l'ananas l'emporte ſur lui. Je ne puis mieux comparer ces figues, qu'à la pâte d'abricot : celui-ci n'approche qu'imparfaitement du goût naturel & de la délicateſſe des autres.

Les melons de terre & d'eau ne leur manquent point. Les fraiſes & les framboiſes ſont, je croi, les mauvaiſes ronces du Païs ; mais, il faut aller dans le bois pour les trouver : les Inſulaires n'en apportent point au Camp. Si leur raiſin étoit propre à faire du vin, & qu'ils en euſſent une aſſez grande quan-

tité

tité, je dirois que ces Isles seroient un petit Paradis Terrestre. Les palmiers qui y sont communs leur fournissent une espéce de vin, qu'ils appellent *Tari*: il est de la couleur du petit lait, & jaunit en vieillissant, & en s'éventant. Son goût est piquant & agréable; mais, ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il est très sain & très rafraichissant, & excellent pour remettre des Soldats & des Matelots, dont le Corps doit être bien échaufé par les salaisons & l'eau-de-vie, dont il a été nouri depuis long-tems. On tient qu'il est souverain contre le scorbut de Mer. Nous n'avons effectivement plus de malades, & tout le monde de l'Escadre s'en est bien trouvé, sans distinction d'Officiers, Matelots, ou Soldats.

Juillet 1690.

Palmiers.

Le coco merite un moment d'attention. C'est le pere nouricier de l'homme frugal, qui peut y trouver, & qui y trouve en effet, de quoi boire & de quoi manger, & de quoi se mettre à couvert des injures du tems par les cordes & la toile qu'il peut faire de l'écorce de l'arbre & du fruit. Je n'ai point vu de cocotier plus haut que quatorze ou quinze pieds: il y en a pourtant, à

Juillet 1690. ce qu'on dit, qui en ont plus de vingt. Le fruit & les feuilles forment ensemble un bouquet au haut de l'arbre. Quand ce fruit tombe de lui-même, il est meilleur que lorsqu'on l'abat, parce qu'il est en parfaite maturité: lorsqu'on veut l'avoir, il ne faut que secouër l'arbre, ou y jetter une pierre. On coupe la queuë du fruit, & on le perce à deux des trois trous, qui ne sont bouchez que par une écorce fort tendre. L'un des deux sert à passer le vent, & l'autre à boire à même la liqueur qui y est renfermée. Elle est très bonne, & à un petit gout d'aigreur très agréable, comme de citron, mais moins acre. Le dedans de ce fruit (ordinairement gros du contour des deux mains; puisqu'il tient ordinairement, & en maturité trois demi-septiers de liqueur, mesure de Paris) est rempli d'une pâte qui tient à son bois, & qui est épaisse de la moitié du petit doigt. Cette pâte est blanche, & a le goût de nos noisettes: elle est bonne & nourissante, & je ne croi pas qu'un homme puisse en manger à un repas plus qu'un coco en contient. Ainsi, ce fruit assure la vie d'un homme frugal.

Cet

Cet homme peut trouver dans ce qui couvre le fruit une espece de filasse, qu'il peut façonner pour son usage corporel. Cette filasse est véritablement bien moins fine que notre chamvre: & je ne doute point, sur le travail que j'en ai fait moi-même par curiosité, que ce qu'on nommoit haires & cilices dans les anciens Anachorettes ou Hermites de la Thébaïde, n'ait été des tuniques fabriquées & tissues de ces filamens; & je le croi d'autant plus, que suivant les Relations des Voyageurs, les cocos sont encore très communs dans la Thébaïde. L'écorce de l'arbre en fournit de plus grossiers, qui peuvent servir à faire des lits & des cordes pour les suspendre; & le tronc de l'arbre peut fournir les côtez & les quatre piliers.

Juillet 1690.

Ananas.

Avant que de quitter l'article des arbres & des arbustes, il est juste que je parle de l'ananas. C'est sans contredit le Roi des Fruits: aussi, la Nature l'a-t-elle couronné. Il vient seul sur une tige, le gros en bas: sa figure est celle d'un œuf, ou plûtôt d'une pomme de pin. De sa pointe, qui est en haut, sort une autre petite tige, qu'on coupe & qu'on remet en terre où elle prend racine, & produit un autre ananas: ainsi successi-

Júillet 1690. vement ce fruit renaît de lui-même. Cette petite tige, qui sort du fruit, est ornée de petites feuilles qui s'élevent peu à peu comme celles d'une tulipe; & du pied de chaque feuille sort une petite tige, qui porte une tulipe effective, mais bien moins grandes que les communes. Elles sont au nombre de sept ou huit, au niveau l'une de l'autre, & tombant toutes en dehors, elles forment au fruit une couronne toute belle par la varieté des couleurs des tulipes; & cette couronne est surmontée d'une autre tulipe jaune-violet, plus grande que les autres, sur une tige droite, qui comme j'ai dit s'éleve du centre. Cela fait un très bel object, & contraint les Spéculatifs de dire avec le Prophete Royal, *Mirabilis in operibus suis Dominus.* Ce fruit est armé de petites feuilles pointues peu piquantes. On le pele tout au tour, & on le coupe par tranches. Il faut bien essuyer le couteau, & même le laver avec du vin, après qu'on s'en est servi; parce que ce fruit est tellement corrosif, qu'il mange le fer & l'acier: mais, quand on corrige cette voracité avec un peu de vin & de sucre, (je n'y mettois qu'un peu d'eau de vie,) on ne peut rien manger de meilleur & de plus sain. Qu'on se figure tout ce

que

que les plus habiles Confiseurs pouroient faire de plus exquis de tous les fruits les plus délicats ramassez ensemble, & on ne se formera qu'une idée très legere du gout de l'ananas. Juillet 1690.

Les Légumes sont en très-grande quantité & fort tendres, & n'ont point d'autre deffaut que celui d'être bien-tôt fannées & flétries ; deffaut universel dans les climats chauds: c'est pourquoi, on n'en prend qu'au jour la journée. Les melons de terre & d'eau y sont communs. Ce dernier est le meilleur: il a la figure d'un concombre, & la chair d'un blanc verdâtre. Il a un sucre très agréable, & très rafraichissant: il vient sans culture sur le bord de la Mer dont sa racine est abreuvée & lui presque couvert. *Légumes*

Les citrouilles, les potirons ou giromons, les concombres, les raves de plusieurs especes, aussi bien que les navets, les salcifis, & quantité d'autres racines, la chicorrée des deux especes, la laituë, le pourpier, les épinards, la vinette ou l'ozeille, & d'autres dont j'ignore les noms, y croissent sans culture. Le gingenvre y est très bon & très commun: plusieurs Officiers, entre autres notre Aumonier, en ont confit ou fait

Juillet 1690. confire. Le ris y vient; mais les Insulaires n'en receuillent pas assez pour en vendre beaucoup. Les œufs de poulles & de cannes s'y donnent presque pour rien. Ils n'ont pas l'odorat fade, comme ceux d'Europe; mais, il faut les manger frais, & ne s'en pas fier sur les Noirs: autrement, on court risque de n'achetter qu'un poulet en coque. Les Negres disent, qu'ils y sont trompez les premiers: je n'ai point de peine à le croire, à cause de la chaleur du climat. On sent dans le bois un peu de fraicheur, le matin & le soir; mais, pendant le jour, l'épaisseur des feuilles ne garentit point de l'ardeur du Soleil. Cette chaleur est un peu temperée sur le bord de la Mer, par un petit vent d'Ouest-Sud-Ouest, qui y regne toujours. Cette Isle est sujette au même Ouragan qui agite Madagascar, & dans le même tems. Revoyez la page 10 de ce présent, & le commencement du troisieme Volume, où cet Ouragan est decrit.

Habitans de Moaly, hommes & femmes. Après avoir parlé de l'Isle, & de ce qu'elle produit, il faut parler de ceux qui l'habitent. J'ai déjà dit, que les hommes y sont bien faits, & n'ont rien de hideux. Pour les femmes, je n'en ai vû aucune au visage, parce qu'ils ne souffrent point qu'on les voye. Le hazard

hazard m'en a fait rencontrer six, qui alloient ensemble querir de l'eau. J'étois à la chasse, accompagné du Négre, qui est avec nous, en qualité de *Kock*, autrement de Cuisinier de l'Equipage. Il est venu ici trois fois, & en entend l'Idiome: il est de Goa, marié au Port-Louis, avec une Bretonne, qui étoit Servante lorsqu'il l'a épousée. Elle est assez jolie; & je connois quantité de femmes, même de qualité, qui ne sont point si heureuse qu'elle. Il étoit avec moi, & me servoit de Truchement. Dès que ces six femmes parurent, il me dit de leur tourner le dos, & que c'étoit le vrai moyen d'acquerir l'amitié de ces Peuples. Il y avoit avec nous plusieurs Negres, qui retournoient chez eux, après avoir vendu au Camp les bestiaux qu'ils y avoient conduit, & les autres rafraichissemens qu'ils y avoient apportez. Je suivis le conseil d'Alexandre mon Negre, & il me parut, que ces gens m'en sçûrent bongré. Cela fut cause qu'ils me conduisirent dans un endroit où les perdrix & les poules pintades sont si épaisses, & en si grande quantité, que si le plomb ne m'avoit pas manqué, j'en aurois tué

Juillet 1690.

Juillet 1690.

tant que j'en aurois voulu, puisque j'en remportai seize en moins d'une demi-heure. Je ne vis donc point ces femmes au visage : je ne les vis que par le dos. Il me parut qu'elles n'avoient quoique ce soit sur le corps, & qu'elles étoient également nues par tout. Toûjours suis-je certain, que leurs douze côtez, & leurs six derriéres, étoient *in puris naturalibus*. Elles sont grandes & bienfaites, de couleur olivatre foncé, mais non pas noires. Leurs cheveux étoient retroussez au haut de leurs têtes, & formoient le bourlet sur lequel leur pot étoit apuyé, le soutenant d'une main ; tout de même que dans les Tapisseries sont représentées les filles de Laban, que Jacob deffendit contre les Bergers qui les empéchoient de puiser de l'eau.

Les hommes n'ont pour tout habillement qu'un morceau de toile de coton, de la largeur de deux aunes de notre mesure, & d'une aune & un tiers de long. Ils s'en ceignent le corps, depuis le nombril jusques aux genoux. Il y en a quelques-uns qui ont des vestes des Indes. Je n'ai vû que le fils de leur Roi, qui eût un Turban d'une mousseline

Fils du Roi ou Chek. Ce mot est Arabe.

line blanche moyenne. Les autres vont tête nue : ce n'est pas par respect pour lui, puisque par tout ailleurs ils vont tête découverte, malgré la chaleur excessive du Soleil. Juillet 1690.

Ce fils du Roi n'a rien de barbare : au contraire, il m'a paru très civil. Il est âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Je le rencontrai dans le Bois : il venoit au Camp. Ce ne fut pas avec lui, que m'arriva ce que je dirai par la suite. Je lui fis, & il me rendit, toutes les honnêtetez dont nous nous avisames.

J'ai dit qu'ils estiment fort le papier, & ne le prodiguent pas. Heureusement, j'en avois sur moi le quart d'une feuille à Lettre. Je lui donnai, & le priai d'écrire à ses gens, pour me faire amener vingt bêtes à cornes, dont j'avois besoin, & le priai de m'aider de son autorité. Il le fit fort gracieusement.

Je m'apperçus qu'il admiroit la blancheur & la finesse de ce papier ; & Alexandre me dit qu'il disoit, que c'étoit profaner une chose si belle, que l'employer à des bagatelles. Je suivis son conseil, & envoyai au plus vite Landais, qui m'avoit suivi, m'en querir deux mains dans la tente, avec ordre

Juillet 1690. d'apporter en même-tems une bouteille de vin. Nous n'étions qu'à trois cens pas au plus dans le Bois. Mr. de la Chassée vint avec lui. Je donnai ce papier à ce Prince, si je puis le nommer ainsi. Il le reçût de la meilleure grace du monde, & fit present à Landais, qui avoit été le querir, des deux plus beaux bœufs qui ayent été embarquez. On peut voir par cet échantillon, que cette Nation n'est pas tout-à-fait barbare. Il nous conduisit, Mr. de la Chassée & moi dans un Bourg, & nous y retint avec honnêteté, jusques à ce que ce que je lui avois demandé fut arrivé, & nous accompagna à la chasse pendant tout le tems que ses gens furent à revenir.

Après environ une heure & demie de chasse, nous retournâmes à ce Bourg, & y fimes collation des fruits du Païs & de notre vin. Il ne voulut jamais ni boire ni manger; & me fit prier par mon Negre de ne l'en pas presser, étant dans le Ramadan. Il avoit vû que nous avions mangé avec plaisir de l'ananas: il envoya des Noirs en chercher, & nous fit présent de trente de ces fruits, parfaitement mûrs. Il examina nos fusils,

fils, notre poudre, notre plomb : & tout ce que je lui avois demandé étant arrivé, nous le conduisîmes au Camp, où il arriva comme en triomphe, & nous chargez de gibier ; & je trouvai en arrivant dans ma tente les ananas dont il nous avoit fait présent ; & qui y avoient été aportez par deux Negres. *Juillet 1690.*

Leur maniere d'écrire est Caldéenne, Arabesque, & Hébraïque. Nous écrivons, par raport au papier, de la droite à la gauche; & eux écrivent de la gauche à la droite, fort vite, & autant que le plus stilé Paul Grifonnet, ou Clerc de Procureur de Paris. Leurs plumes sont un morceau de bois dur, taillé au couteau ; & leur ancre n'est, à ce que je croi, que le noir du cul de leur pot, assez bien delayé pour s'en servir. J'en ai écrit un brouillon de ce que j'avois achetté pendant la journée, & je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre de difficile usage. Au reste, ce fils du Roi, pour n'y plus revenir, a les traits du visage fort beaux, de grands yeux noirs bien fendus à fleur de tête, les dents d'une blancheur d'albatre, très bien fait de sa personne, & avec cela la phisionomie d'un honnête-homme. Ses actions ne *Maniere d'écrire.*

démentent point sa phisionomie, étant affable, genereux, & bienfaisant. Ce que je viens d'en dire ne doit en donner qu'une bonne impression. Reste à parler de leur Religion & de leurs Mœurs. Celles-ci sont une suite de la prémiere: ainsi, l'honneur lui est dû. Voici ce que j'en sçai.

Juillet 1690.

Religion.

La Religion de ces Peüples me paroit, & est en effet, composée du Mahometisme Arabe, & de l'Idolatrie; ou plûtôt, comme je le croi, il y a des Mahometans Arabes, & en même tems des Idolatres. La suite me rendra plus intelligible. Ils admettent comme les Arabes la Circoncision & le Ramadan: c'est-à-dire, que pendant la treizieme Lune, dans quelque saison ou tems qu'elle vienne, ils ne mangent ni ne boivent depuis le Soleil levant, jusques à ce que les étoiles luisent au Ciel; & que dans cet intervale de nuit, ils boivent & mangent de tout, excepté les viandes, qu'ils croyent impures: telles sont pour eux le cochon, le lapin, les bêtes mal seignées, le poisson sans écaille, comme l'anguille, la bonite, & autres, qui fourmillent sur leurs Côtes; en cela severes observateurs des précep-

Mahometane.

tes

tes de Moïse & de Mahomet. Voilà pour ce qui regarde le Mahométisme, & le Judaïsme, qui sont conformes sur ces points. Juillet 1690.

Ils tiennent de l'Idolatrie leurs Adorations & Prieres à des choses inanimées & ridicules. J'ai entré dans un de leurs Oratoires: ils y sont, tantôt de bout, tantôt assis sur leurs talons, & tantôt prosternez devant un squélette de Tête de Bœuf ou de Vache. Ils étoient plus de deux cens ensemble, lörsque je vis cette Ceremonie: je parlerai dans la suite du lieu où elle se fit. Cette Tête étoit posée sur un cube isolé, à l'ouverture d'un grand creux, qui ressemble à nos tours; & je croi que c'en a été autrefois un. Il y a au pié de ce cube une coquille de petongle, plus grande que celles que les Pellerins de Saint Jacques en Galice apportent en France à leur retour. Cette coquille étoit plaine d'eau; & ce qui me parut de particulier, c'est que pendant leurs Priéres, les rats & les souris, qui vinrent en grand nombre se désalterer à cette coquille, ne les dérangérent point, non plus que les éclats de rire de plusieurs François, & sur-tout de quatre Jésuites, *Idolatre.*

qui

Juillet 1690.

qui les regardoient. Car, puisqu'il faut le dire à ma honte, j'avois eu l'indiscrétion de dire à plusieurs Européens, que j'avois déjà vû cette Ceremonie, qui se fait de deux jours l'un ; & c'est ce qui y attira un si grand concours de monde : mais, je ne comptois pas qu'il seroit si pétulent ni si scandaleux. En effet, leurs éclats de rire furent si forts, que j'en étois confus, & me repentis d'y avoir mené une troupe de gens si peu maitres de leurs mouvemens. Les rats, ni les fouris, ni le bruit & le vacarme que les François faisoient à la porte de leur Temple ou Chapelle, n'obligérent jamais les Noirs de tourner la tête. Ils restérent dans un silence & un respect dont je fus en même-tems très édifié & très mortifié. Je fus peut-être le seul des Spectateurs qui prit les choses du bon côté.

Je fus mortifié de ce qu'une Adoration si fervente & si attentive ne s'addressoit pas au vrai Dieu, & avoit un autre objet de lui, & un objet si meprisable ; mais, si cela m'inspira une vraie douleur, l'édification, que ces Peuples me donnerent par leur ferveur & leur receuillement, m'en causa une bien plus vive, &

me

me fit sérieusement réfléchir sur la maniere dont vivent les Chrêtiens. Nous croyons, ou du moins nous faisons semblant de croire, que le Saint des Saints, le Créateur de toutes choses, en un mot, Dieu lui même, repose dans nos Tabernacles; & nous avons infiniment moins de respect pour sa Presence réelle & effective, que des Idolâtres plongez dans les tenebres d'une ignorance crasse, & peut-être involontaire, n'en ont pour la Tête d'un vil Animal! Nous ne croyons point cette Présence réelle; & nous nous trompons de croire que nous la croyons. Nous aurions plus de veneration pour cet auguste Sacrement que nous n'en avons; & sans doute ces Peuples abimez dans l'Idolatrie seront nos Accusateurs au jour du Jugement. Que de sujets de meditation pour qui veut y réfléchir! Je ne croi pas qu'aucun des Spectateurs y fasse jamais d'attention; & je le croi d'autant moins, qu'un des Jésuites qui passent sur l'Oiseau pour aller à la Chine en Mission, nommé le Pere de Château-neuf, a cassé, à coups de pierre, un grand pot de terre de Bordeaux, qui étoit dans une niche au-dessus de la porte de cet Oratoire. Les Idolâtres n'ont point du tout trouvé cette action de leur goût: J'y étois: j'en

Juillet 1690.

j'en peus repondre; & le Jésuite s'en se-
Juillet roit assurément mal trouvé, si les Fran-
1690. çois n'avoient pas été en état de le def-
fendre.

Aux zélez indiscrets tout paroit legitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.

C'est, je croi, s'y prendre mal, pour convertir les Idolâtres, que de les brusquer d'abord. Il faut commencer par s'insinuer dans leur esprit, gagner leur conscience, & leur faire connoitre peu à peu le ridicule de leur Religion, & comme insensiblement leur inspirer la bonne. Je croi que voilà le chemin qu'on doit suivre: du moins, c'est celui que la Societé a suivi dans la Chine; supofé qu'elle n'y porte pas trop loin sa complaisance. Ce n'est point ici le lieu de la Mission de ce Pere de Château-neuf; il ne fait qu'y passer: qu'a donc opéré son zele indiscret? Il a scandalizé les Spectateurs, & inspiré de l'indignation aux Gentils, qui se seroient vangé dans l'instant, s'ils avoient ôsé. Voilà à quoi peut aboutir un zele mal conduit. Il faut le dire: l'esprit de violence a toujours été celui de la Societé, lorsqu'elle a eu la force en main: nos Histoires en font foi; semblable à Brontin du Lutrin de Boileau, *Qu'im-*

Juillet 1690.

Qu'importe qu'Abeli me condamne, ou m'approuve?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve

Je laisse cela, pour dire que ces Peuples me paroissent très dociles sur la Religion, & qu'outre le bruit qu'on faisoit à la porte de leur Oratoire, les huées des indiscrets ne leur firent jamais tourner la tête, ni changer de situation; & que rien ne fut capable d'interrompre leurs Prieres. Voilà ce que je sçai de leur Religion.

Mœurs. Quand une femme est accouchée, elle est quarante-deux jours, c'est-à-dire jusques à ce que les fleurs blanches soient passées, dans une maison separée de celle de son mari, & n'a aucun comerce avec lui. Cela est conforme aux Loix de Moïse, & s'observe encore aujourd'hui parmi les Juifs. Le mari ne doit point s'en soucier, ayant des femmes de rechange, la Polygamie étant permise. Pendant qu'elle est ainsi recluse, son mari en a soin sans la voir, & lui envoye ce qui lui est necessaire par d'autres femmes, dont il reste toujours quelqu'une avec elle. Aucun homme, garçon, ni fille, n'y entre. Si elle a eu une fille, elle

elle la garde, & est encore reputée im-
Juillet pure pendant quarante autres jours. Si
1690. c'est un garçon, il est circoncis le huitieme. Tout cela est également conforme aux Loix de Moïse & de Mahomet. Le quarante-deuxieme jour, la mere est complimentée par toutes les femmes de sa connoissance auxquelles elle fait un regal, comme le pere en a fait un aux hommes le jour que l'enfant a été circoncis. Après ce regal, ces femmes la reconduisent, en chantant & en dançant, à la maison de son mari, qui la reçoit comme une nouvelle épouse. Cela ne se pratique point à la naissance des filles, à laquelle on ne fait aucune cérémonie, la mere retournant seule avec son enfant au bout de quatre-vingts-deux jours, & le mari la recevant sans aucune fête.

Lorsque ces enfans sont en âge nubile, leurs parens leur cherchent parti; & ce sont ordinairement les femmes, qui en nouent l'intrigue, & qui la menent à la conclusion. On n'y observe point d'autre cérémonie, que de conduire le marié & la mariée, qui ne se sont jamais vûs (les Filles ne sortant point que le visage bien couvert) à un lit élevé de trois à quatre piez de terre, couvert de canes seches, sur lesquelles il y a une natte

fort

fort fine, & plus belles que celles de Saint Yago. J'en parlerai dans la suite. On les couche sur ce lit l'un auprès de l'autre: ils s'y voyent pour la premiere fois, & se frotent le visage l'un à l'autre de quelque couleur pour se reconnoitre. Ils se levent, sans avoir consommé le mariage, qui, étant une cérémonie nocturne, est remise à la nuit. Juillet 1690.

Le mari se leve le premier; &, après avoir embrassé & salué les parens & parentes de sa femme, il retourne relever sa mariée, restée sur le lit pour lui faire connoitre qu'une femme doit rester basse devant son mari, si lui-même ne la releve de l'abaissement où elle doit être en sa presence. C'est ce que dit notre Pilote, & ce que je croi volontiers; parce que cela cadre tout-à-fait au genie des Orientaux, qui ne pretendent point épouser, ni de compagnes, ni d'égales, & qui au contraire regardent leurs femmes comme leurs esclaves, & leurs servantes, & comme des animaux immondes, qu'ils n'admettent point dans leur Paradis. Peu de femmes, dans le Nord de notre Europe, s'accommoderoient de ces maximes. J'avoue qu'elles ont raison de les avoir en horreur; mais, c'est l'usage du Païs, comme le dit Mompan,

Juillet 1690. Ambaſſadeur de Siam, à Madame de Monteſpan. Vous ſçavez cette réponſe également fine & maligne.

Pourquoi ils ne vendent point de Vaches. J'ai promis de dire la raiſon pour laquelle ils ne vendent point de vaches, c'eſt que leur origine eſt aſſurément Arabeſque, & qu'a l'exemple de cette Nation vagabonde, ils tirent leur plus forte ſubſiſtance du lait de ces animaux. Ce qui me le perſuade encore, c'eſt que, comme les Arabes, ils nomment leur Roi ou Chef, *Chech*; nom qui indique chez ces Peuples le pouvoir ſouverain : outre cela, ils ſont, comme les Arabes, grands Obſervateurs du cours des Etoiles & des Planettes, menteurs & diſſimulez comme eux, & ſont comme les Arabes de francs voleurs, & des fripons auſſi ſubtils que l'Univers puiſſe en produire.

Larrons. Il eſt très certain que leurs mains ne ſont pas ſûres. Il y en a un entr'autres qui eſt venu à la tente, pendant que j'y étois ſeul d'Officier. Il m'a fait dire, qu'il vouloit venir en France avec nous, & qu'il me demandoit paſſage. Il a pouſſé ſon effronterie juſques à me faire dire, que l'heure étant indue, il me prioit de le faire embarquer auſſitôt,

tôt,

tôt, parceque s'il étoit ſurpris dehors la nuit, les Noirs, qui ſe douteroient de ſon deſſein, ne manqueroient pas de le tuër comme déſerteur, d'autant plus qu'il leur eſt expreſſément deffendu de reſter dehors après Soleil couché, & qu'il avoit exprès choiſi ce tems-là, pour me parler ſans temoin. J'avois avec moi Alexandre, qui me ſervoit d'Interprete : il m'avoit déjà pluſieurs fois averti de ne me fier à ces gens-là, que de bonne ſorte; mais, quoi qu'il ne fit que rire des proteſtations d'un pareil fripon, je fis la ſotiſe d'être plus crédule que lui, & fus la dupe d'une crainte & d'une ſincerité apparente & fort bien étudiée. C'étoit un drôle de trente ans, bien fait, & qui me paroiſſoit très propre à travailler: ainſi, je lui fis dire, que n'étant pas Officier aſſez conſidérable pour le faire embarquer de ma ſeule autorité, tout ce que je pouvois faire étoit d'en écrire à notre Capitaine; que je ne doutois point d'avoir ſa permiſſion, & que juſques à ce qu'elle fut venue il pouvoit reſter dans la tente, & que je ſçaurois fort bien empêcher que les autres Noirs lui fiſſent inſulte. C'étoit ce que le coquin demandoit: il s'y accorda.

Juillet 1690.

Juillet 1690. Le Sieur le Vaſſeur arriva un moment après. Il alloit s'embarquer, & tomba dans mon ſens, quand il eut vu le perſonnage, & me promit d'en parler au Commandeur. Autre bêtiſe de ma part, de ne le pas envoyer à bord dans le moment. Enfin, je pris, pour être volé, toutes les précautions qu'un autre, moins bête que moi, auroit priſes pour ne l'être pas. En effet, le lendemain que la Chaloupe retourna avec ordre de l'embarquer, le fripon ne ſe trouva plus; & je fus convaincu que je n'étois qu'un ſot, de m'être fié à lui, malgré les avertiſſemens de mon Negre: & je ne doutai plus que c'étoit un tour de ſoupleſſe, quand on me dit qu'on trouvoit deux haches & trois couteaux de table à dire, & que moi-même j'avois perdu quelque choſe dont il eſt inutile de parler, & que je ne puis douter qu'il ait emportée. Il faut ſçavoir les railleries que cette Avanture m'attire. Mr. de la Chaſſée me déſole: je ne lui ferai point de quartier, ſi je puis avoir une fois ma biſque.

Une autre maniere de friponner, dont ces coquins ſe ſervent, eſt plus viſible, mais n'en eſt pas moins ſubtile. C'eſt que

que lorſqu'ils vendent du bétail, ils le vendent dans le Bois proche du Camp : &, lorſqu'on l'a payé, ils le conduiſent eux-mêmes aux lieux qu'on leur montre, où ils l'attachent avec des cordes faites avec des filamens du coco, dont j'ai parlé ; & prennent ces cordes les plus foibles qu'ils peuvent, afin que ces animaux, extrémement farouches, ſauvages, & méchans, les caſſent facilement, & retournent d'eux-mêmes à leurs pâturages, & qu'ainſi ils profitent de l'argent des acheteurs, & retrouvent leurs bœufs. Comme Alexandre m'avoit inſtruit de cette ſubtilité, je n'ai point été leur dupe de ce côté-là : d'autres l'ont été, & ont perdu, faute de les avoir bien fait lier, des bœufs fort beaux. Quoique je ſois perſuadé que ce Journal-ci ne ſera jamais public, du moins pendant ma vie, je ne puis m'empêcher de dire que ces Inſulaires ont tous généralement l'inclination portée au larcin, afin que moi mort, le ſecret m'étant pour lors indifferent, ceux entre les mains de qui mon Journal poura tomber, & qui pouront venir dans ces Iſles d'Amzuam, puiſſent ſe deffier de tous côtez de la mauvaiſe foi

Juillet 1690.

Juillet 1690.

de ceux qui les habitent, en ayant été avertis.

L'envie de voir leur Ville me prit: c'eſt la demeure de leur Roi ou Check. Je me mis en chemin Jeudi dernier, & n'emmenai avec moi que mon Negre, un Caporal, & Landais. Cette Ville n'eſt qu'a deux lieues du Camp dans les terres. Je fis environ la moitié du chemin par un ſentier battu & étroit, ſans rencontrer perſonne. Enfin, je trouvai une troupe de Noirs, qui me demandérent où j'allois? Mon Negre leur repondit que j'allois à la Ville, que mon deſſein n'étoit pas de leur faire, ni tort, ni inſulte, mais ſeulement d'achetter des bœufs & des poules dont j'avois beſoin. Ils me firent dire, que ſi j'y allois, les Noirs n'apporteroient plus rien au Camp; qu'ils deſerteroient la Ville, comme ils avoient deſerté le Village proche du mouïllage; & qu'ils me prioient de retourner. Je ſuivis mon chemin. Un d'eux coupa à travers le Bois, & un quart d'heure après revint accompagné de plus de quarante autres Noirs armez de longs bâtons pour me boucher le paſſage. Le Caporal, qui étoit avec moi, avoit un fuſil: & nous

étions

étions seuls qui en eussions; Landais & le Negre portant seulement de quoi faire collation. Ce Caporal auroit bien voulu passer outre: je l'aurois bien voulu aussi; l'inégalité du nombre ne m'épouventoit pas. Je ne sçavois quel parti prendre, n'étant point d'humeur à céder à une poignée de gens de même, qui ne sont rien moins que braves, & que la moindre menace fait fuir comme des étourneaux. Je ne craignois que Mr. du Quesne, si j'en venois à la moindre violence contre des gens qui ne nous avoient nullement offensez.

Juillet 1690.

Cependant, voyant qu'ils approchoient toujours de moi, avec leurs bâtons, qu'ils élevoient en confusion, & baissoient de même sans ordre ni discipline, je couchai en joue le plus apparent de la troupe, & qui me paroissoit animer les autres à me charger. Il se jetta au plus vite derriere un arbre. En un moment, tous les autres en firent autant, & disparurent avec tant de promptitude, que je ne pus m'empêcher d'en rire. Ils criérent à Alexandre qu'ils vouloient me parler. Il etoit de mon intérêt de les écouter.

Ils me répresenterent ce que les pré-

Juillet 1690. miers m'avoient déja dit, qui est que tous leurs gens se retireroient dans les Bois, si je m'obstinois d'aller à leur Ville; & que si je voulois n'y point aller, ils m'ameneroient tout ce que je voudrois. Ainsi, ils me donnerent le moyen de sortir honnêtement d'un mauvais pas, où ma simple curiosité m'avoit mal à propos engagé. Je leur fis répondre, que c'étoit tout ce que je demandois; qu'ils ne pouvoient pas me faire un plus grand plaisir, que de m'épargner la peine d'aller plus loin: peine que je n'avois prise, que parceque nous étions sur le point de nous rembarquer, & que j'avois en mon particulier besoin de bœufs & de poules, & que je les priois de m'en amener le plus qu'ils pourroient; qu'en ce cas, je les assurois qu'aucun François n'iroit à leur Ville, puisqu'ils ne le trouvoient pas bon; mais qu'ils ne devoient point trouver mauvais non plus, s'ils me manquoient de parole, que j'y allasse le lendemain si bien accompagné, que je serois en état d'emmener, malgré eux, ce qu'ils m'auroient refusé de bon gré; qu'au surplus, je n'avois aucun dessein de les chagriner, n'étant pas du caractere des

Fran-

François, de faire peine à personne, à moins qu'on ne les attaque. Juillet 1690.

Ils reçûrent fort bien mon compliment. Quatre, les plus apparens, me touchérent dans la main, en signe d'amitié. Plusieurs vinrent avec moi au Camp, où ils apportoient des fruits & des légumes, & ceux qui étoient retournez me tinrent parole; car, dès le soir même, ils m'amenerent huit bœufs fort beaux, & six vingt poules, qu'ils ne voulurent point vendre au Commissaire. J'eus les prémiers pour une piastre & demi, l'un portant l'autre, & toutes les poules pour trois quarts de piastres. Les autres en donnoient toujours un quart plus que moi; aussi disoient-ils qu'ils ne sçavoient comment je m'y prenois: il est vrai qu'Alexandre m'étoit d'un grand secours.

On peut voir par là, combien ces Insulaires craignent les armes à feu. J'avois un fusil: & en revenant avec eux, ayant tiré trois coups justes, ils se faisoient un plaisir de me montrer du Gibier; ce qui me servit fort bien à dîner & à souper le Vendredi, n'a ant point de poisson que très peu & fort petit, que les convalescens avoient peché à la li-

ligne, aucune Chaloupe ni Canot

Juillet n'ayant été à la pêche. Ce fut à ce re-

1690. tour, que le Caporal & moi tuâmes les deux porcs-epic, ou herissons, dont j'ai parlé, & dont les Noirs, qui nous les montrerent, ne voulurent pas plus approchér que le Diable de l'eau benite; étant pour eux l'animal le plus execrable & le plus immonde que la Nature produise. Ils furent pourtant trouvez bons, l'un à bord, l'autre à ma table. Les chiens firent comme les Negres.

Ils ont en horreur le Porc-Epic.

La raison pour laquelle on n'avoit point envoyé à la pêche, c'est que Mr. du Quesne a eu nouvelle certaine, qu'il y a un Vaisseau Anglois à Amzuam, à huit lieues d'ici; car, ce matin nous avons été obligez de revenir sur nos pas, à cause du vent contraire, & nous avons remis à l'ancre à quatre lieues, d'où nous sommes partis ce matin: & Mr. du Quesne, qui ne veut pas perdre ce Navire, a fait employer au transport des vivres, du bois, de l'eau, des tentes, & des Matelots & Soldats, qui étoient descendus malades à terre, & qui sont à present en bonne santé, tous les Canots & Chaloupes de l'Escadre, jusques au sien; & n'a pas donné un moment

ment de repos à qui que ce ſoit, ni le Juillet
Jeudi jour de la Saint Pierre, grande 1699.
Fête des Matelots, ni le Vendredi, ni le Samedi ſuivant: ainſi, point de pêche, & par conſequent point de poiſſon. Je ne ſçai ſi c'eſt à cauſe de l'honneur qû'il me fait d'avoir quelque confiance en moi, & en mon activité; mais, je ſçai bien que je me ſerois fort bien paſſé de cet honneur, qui m'a attiré une fatigue enragée. Il m'a cependant procuré la ſatisfaction intérieure de pouvoir me flatter d'avoir fait ſeûl les rafraichiſſemens de l'Ecueil, & les trois quarts des vivres ou beſtiaux du Gaillard, & du Floriſſant. Les Ecrivains de ces Vaiſſeaux m'ont rendu mes déboursez: j'en conviens; mais, ſçavoir ſi la Compagnie n'en payera pas davantage. Je croi que, ſi elle envoyoit encore quelques Vaiſſeaux en corps, elle ne feroit pas mal de charger un ſeul Ecrivain de l'achât de tout; & que les autres lui ſerviſſent de Contrôleurs: ce ſont ſes affaires. Je retourne à Moaly, achever ce qui m'en reſte à dire.

Cette Iſle a été autrefois habitée par des Européens. Ce qui me le perſuade, ce ſont les deux différens endroits où ils

Autrefois cette Iſle a été habitée.

Juillet 1690. ils font leurs Prieres. Le premier, qui sert de Mosquée aux Arabes Mahométans, est une maniere de Temple assez mal bâti, mais pourtant de pierres plus dures que du moilon, jointes ensemble à chaux & à ciment, aussi bien que plusieurs Mazures qui sont repandues à l'entour, toutes bâties de même que ce pretendu Temple, qui par déhors a tout l'air d'une grange; car, on n'entre point dedans, étant toûjours fermé, tant pour les Chrétiens, que pour les Idolatres, n'y ayant que les Arabes qui en ont l'accès libre. Il paroit au-dessus comme une espéce de tourelle; mais, cela est tellement ruiné par les injures du tems, qu'il est impossible de distinguer si c'étoit une cheminée, une tour, un clocher, ou un minaret.

A six-vingts pas de ces Mazures, les Idolatres vont faire leurs Priéres dans une espece de Chapelle, batie aussi à chaux & à ciment. Celle-ci est la même dont j'ai parlé au sujet de la Tête de Bœuf, ou de Vache, que ces misérables y adorent; & c'est celle aussi où l'indiscret & pétulent Pere de Chateauneuf cassa un pot à coups de pierre. Celle-ci n'est pas si detruite que l'autre, que

que je n'eus garde d'indiquer à des gens d'un génie si turbulent, & si entreprenant. Je me suis contenté d'y mener nos deux Missionnaires, & notre Aumonier, & celui du Florissant, qui, d'un esprit plus tranquile & plus rassis, ont plaint l'aveuglement de ces Peuples, mais ne les ont pas scandalisez ni brusquez. Cette derniere Chapelle, n'est rien moins qu'une Chapelle. Ce n'est autre chose que le tombeau de quelque Anglois considérable, que l'ignorance & l'idolatrie des Insulaires ont santifié à peu de frais. C'est ce que je croi de cet endroit où les Idolatres s'assemblent, & où ils font leurs Prieres. Juillet 1690.

A l'égard de l'autre endroit, qui sert de Mosquée aux Arabes, les restes de maisons ou mazures, qui sont autour, me font croire que cet endroit a été une Colonie ou Habitation d'Anglois, & que ce vaste lieu, qui ressemble à une grange, n'étoit autre chose qu'un Magasin, que les Arabes ont changé en Mosquée, après que les Anglois ont quitté l'Isle. La structure du batiment, sa forme, ses petites fenêtres, & sa porte, me le persuadent; & que l'élévation qu'on y voit est le reste

Juillet 1690. d'une guérite. Si j'avois entré dedans, j'en dirois des nouvelles plus certaines. Je sçai seulement que c'étoit des Anglois qui étoient à cette Isle, parceque je l'ai fait demander par mon Negre; mais, je ne sçai, ni quand, ni comment, ils en sont sortis: les Negres n'ayant point voulu me le dire, mais seulement que ce sont les Anglois, & non eux, qui ont construit ces bâtimens.

Maisons. Leurs logemens ordinaires ne sont que des Cabanes, faites de roseaux & de cannes de sucre, nattez ensemble fort adroitement & fort proprement. Ces Cabane contiennent plusieurs petites chambres assez commodes, & le tout est soutenu par des pilliers de bois de coco, ou d'un autre bois à leur choix, embrassez ou croisez par les nates. Tout cela n'offre rien de désagréable à la vue, ni par dehors, ni en dedans; mais, la maçonnerie n'y entre en rien. Nous avons parcouru, les Missionnaires, les Aumoniers, & moi, tout le Village que ces Insulaires avoient deserté à notre arrivée: qui en voit une Cabanne voit tout le reste, le tout étant de pareille Architecture. Ce Village est à un bon quart de lieue de la Mer. Cependant,

cela ne tient rien des Arabes, qui n'ont aucune demeure permanente, & qui changent de lieu, ſuivant les ſaiſons & les pâturages. Ce que je puis dire ſur cet article, c'eſt que cette Iſle eſt trop étroite pour y pouvoir mener une vie vagabonde. Juillet 1690.

Ces gens-ci ne couchent point à terre comme les autres Noirs de Saint Yago, ni les Sauvages du Canada; leurs lits ſont de bois, elevez d'un bon pié de terre, & couverts d'une nate très fine, & incomparablement plus belle & plus douce que celles de Saint Yago: du moins, la mienne que j'y ai achettée pour une des plus délicatement travaillées, n'approche pas de celles que j'ai vûes ici. Celle, qui fait le fond & le ciel du lit, eſt un peu moins fine que celle qui le couvre; mais elle eſt auſſi douce que de groſſe toile de chanvre à demi uſée. Cela eſt propre & frais. Notre prémier Pilote en a achetté une fort belle & bien fine: je ne ſçai ce qu'elle lui coute; mais, ſi j'en avois trouvé une à vendre, je l'aurois achettée. Il n'a tenu qu'a moi d'en prendre dans ce Village abandonné: peu d'autres auroient, comme moi, reſiſté à la tentation vio- *Lits.*

Juillet 1690. lente qui m'y poussoit ; mais, en honnête-homme, je n'ai pas cru devoir mettre à profit la terreur panique du propriétaire : outre cela, le bien d'autrui n'est point à moi.

Leurs Cabanes ne ferment qu'à un simple loquet de bois. On dit aussi, qu'ils ne se font point de tort les uns aux autres, & qu'ils ne prennent jamais rien sur les terres qui ne leur appartiennent pas. Si cela est, ils font bien ; mais, ils ont tort de ne pas observer cette Loi de Nature à l'égard des Etrangers, comme ils l'observent entre eux : étant certain, que leurs mains sont bien subtiles, & dans un besoin iroient de pair avec celles des plus adroits Filous qui courent le Pont-neuf, & qui bornent leur course en Greve.

On dit que l'impureté ne regne pas ici comme dans le reste des Indes, & que sur tout on n'entend jamais parler d'adultere. Voilà deux grands points pour une Religion aussi chaste que la Catholique. Cela indique déjà une Nation dont les Mœurs ne sont pas tout-à-fait corrompues, & qui suceroit facilement le lait de l'Evangile, s'il leur étoit annoncé par des gens qui n'eussent

uni-

uniquement en vue, comme Saint Paul, que Jesus-Christ, & icelui crucifié; qui ne le représentassent pas sur le Tabor seulement, mais qui fissent éclater ses miséricordes sur le Calvaire. Quel fruit n'y feroit pas une Mission de ce caractére? Les Ames de ces Insulaires sont-elles moins cheres au Sauveur, pour n'avoir que ce qui contribue à la vie, que les Ames de ceux qui possedent des dignitez, de l'or, de l'argent, & des pierreries, dont ils peuvent faire part? La seule vue des richesses temporelles sera-t-elle toujours le prémier motif des actions de tous les hommes, de quelque état qu'ils soient, & quelque vœu qu'ils ayent fait d'y renoncer? Que de choses encore à dire là-dessus à qui voudroit l'entendre? Juillet 1690.

Du Lundi 3 Juillet 1690.

Nous remimes hier à la voile sur les deux heures après midi; c'est-à-dire, deux heures après avoir remouillé à la pointe de Moäly. Le vent étoit bon, quoique bien foible; mais il affraichit. Nous faisions route pour Amzuam, où nous avions apris qu'il y avoit des Vais- *Combat à Amzuam.*

 seaux

Juillet 1690. seaux Anglois. Nous arrivâmes au mouillage sur les cinq heures du soir, & apperçûmes un Navire, qui ne nous parut pas gros, quoi qu'il le fut beaucoup; mais, pour parler Matelot, la terre le mangeoit. Le vent cessoit peu à peu, & calma presque tout plat. Notre Amiral mit Pavillon Hollandois au grand mâts, & nous mimes même Pavillon à poupe, pour ne point épouventer les oiseaux. Les quatre autres Navires de l'Escadre étoient à plus de deux grandes lieues de l'arriere de nous. Pendant que nous avançions, nous voyions aller & venir des Chaloupes de terre au Vaisseau, & du Vaisseau à terre; mais, il étoit impossible de les joindre. Notre Amiral avoit trop arrivé au vent, & nous l'avions tenu. Nous vinmes tomber au vent du Vaisseau Anglois; car c'en étoit un, qui nous parut grand pour lors. Nous mouillames sur sa bouée d'ancre, & demandâmes d'où étoit le Navire? Il nous répondit de Londres. Nous lui criames d'envoyer sa Chaloupe à bord: il répondit qu'il alloit l'envoyer; mais, n'en faisant rien, & voyant au contraire des feux courir dans son entre-deux-ponts, nous lui lachâmes tou-

toute notre bordée de canon.

Nous n'étions pas à une portée de pistolet de distance l'un de l'autre : ainsi, on peut s'imaginer le fracas que nous lui fimes. Tout son monde de l'entre-deux-ponts, & surtout ceux qui viroient au capestan de l'arriére, se mirent à crier *miséricorde*, & *nous nous rendons*. Nous criâmes *Vive le Roi* ; mais, nous nous trompions : ni nous, ni son Equipage, n'avions consulté le Capitaine qui commandoit ce Navire. En effet, si nous l'avions vivement attaqué, il nous répondit de même. La mousqueterie joüoit cependant des deux côtez : on ne voioit que feu ; & l'on n'entendoit dans l'air que le siflage des boulets de canon, & des balles de mousquet. Nous fimes continuellement feu sur lui, & lui sur nous. Il ne faisoit pas un soufle de vent : la Mer étoit unie comme une feuille de papier ; & tirer de si près, & toujours sur nos derriéres, qui est le plus dangereux endroit d'un Navire, il est certain que l'un de nous deux auroit coulé l'autre à fond sur son ancre, s'il n'avoit pas coupé son cable. Il passa tout proche de nous ; & notre feu & le sien continuoient toûjours d'une égale

Juillet 1690.

vi-

Juillet 1690. vigueur, tant du canon, que de la mousqueterie : aussi ne pouvions nous nous distinguer, que par le feu que nous faisions mutuellement l'un sur l'autre. Ne voulant pas le quitter, nous coupâmes notre cable comme lui; mais, aiant coupé le sien long-tems devant nous, nous ne pûmes pas le joindre sitôt, & il alla tomber sous le feu du Gaillard. Mr. du Quesne avoit mis trois feux à poupe, & un sur son beauprè où château-d'avant; & nous, pour nous faire connoître, en mîmes aussi un à poupe, & un autre au beaupré. Ils tirérent fort vigoureusement l'un sur l'autre; &, tandis que nous tâchions de rejoindre l'Ennemi, nous entendîmes crier du côté de terre, *à moi, François, à moi!*

M. de Porrieres, saçhant que c'étoit un François qui s'échappoit du bord de l'Anglois, & qui s'étoit jetté à la mer pour nous joindre à la nage, envoia au plus vite sa Chaloupe au devant de lui; & on l'a sauvé à la voix. Nous avons appris de lui, lors qu'il a été à bord, que ce Vaisseau étoit Anglois, parti de Londres depuis plus de six mois; qu'il alloit pour le Prince d'Orange, porter des Ordres & des Soldats à Bombay; qu'outre

qu'outre ces Soldats, au nombre de cent-trente, reste de cent cinquante qui s'étoient embarquez, il avoit dans son Vaisseau deux cens cinquante hommes d'Equipage, outre plus de soixante malades, qui étoient à terre, & ceux qui étoient morts; qu'il portoit soixante canons, dont il y en avoit cinquante-quatre de montez; qu'il étoit chargé de draps d'écarlatte, de fer, de cloud, d'argent monnoyé & en lingots, & de vin qu'il avoit pris aux Canaries; que le Navire se nommoit le Philipes Harbert; que c'étoit un homme fort résolu qui le commandoit, dont il ignoroit le nom, les Anglois n'appellant jamais leur Capitaine par son nom propre, mais seulement Ser Capitan; que ce Capitaine avoit dit, que si nous étions François, il se feroit plûtôt brûler & sauter, que de se rendre. Voilà ce que nous avons appris. Juillet 1690.

Mr. Charmot, qui a été dans ce Navire, dit, que c'étoit un Vaisseau de neuf-cens tonneaux, & plus beau que le Florissant, qui est cependant un des plus beaux Vaisseaux qui soit à la Mer. Retournons trouver le Gaillard.

Ils se battoient, comme j'ai dit, fort vigoureusement à leur tour. Nous fûmes

bien-

Juillet 1690. bientôt à eux. Je ne ſçai s'il nous craignoit plus qu'il ne craignoit les autres, ou ſi c'étoit à cauſe que nous l'avions attaqué le premier, qu'il nous en vouloit: mais, ſitôt que nous fumes à portée, il tira ſur nous, & nous ſur lui, ſans deſſein de nous épargner l'un l'autre. Cette ſeconde charge-ci fut auſſi vivement pouſſée & ſoutenue que la premiere, parce que nous l'avions approché à une petite portée de fuſil. Se voyant attaqué de deux Navires, il fit la manœuvre d'un habile Matelot, qui fut de ſe mettre entre le Gaillard & le nôtre, afin de nous empêcher de tirer, crainte de nous offencer l'un l'autre; & lui faire feu des deux côtez.

Cette maniere de combatre, tantôt contre le Gaillard, & tantôt contre nous, qui dura environ deux heures, avec un peu plus d'une heure & demie, que nous avions eté ſeul à ſeul; donna aux autres Vaiſſeaux le tems de nous joindre: & le Floriſſant tomba ſur lui avec beaucoup de réſolution. Nous ne fûmes plus pour lors que Spectateurs du Combat, & entendions les boulets qui frappoient les Navires de part & d'autre; parce qu'ils ſe battoient de fort près, & que

qũe l'obſcurité étoït ſi grande, que nous Juillet
ne pouvions diſtinguer le Floriſſant d'a- 1690.
vec l'Ennemi, qui avoit eu la prudente malice de mettre comme nous un feu à poupe, & l'autre au beaupré. Tout le monde admiroit l'opiniatreté de cet homme, de ne ſe rendre pas à une force ſi ſupérieure à la ſienne, & en même tems ſon bonheur de n'être pas coulé à fond, après avoir reçû tant de coups. Le vent étoit tout à fait calme: le Floriſſant, ni lui, ne perdoient pas un coup, tout portoit. Enfin, après trois quarts d'heure de Combat, qui nous parurent avoir été bien employez, les courans les ſéparérent, comme ils nous avoient ſéparé; & l'Ennemi tomba ſous le feu du Lion, qui ſe bâtit fort bien, mais de loin, n'étant pas aſſez fort pour l'affronter de près.

L'Oiſeau, le plus mauvais voillier de l'Eſcadre, parut ſur la ſçene; & ne pouvant aller faute de vent, il ſe faiſoit mener en touë par ſa Chaloupe. A tout venant beau jeu. Il fut reçû auſſi gaillardement que les autres. Jamais le canon, ne fut plus promptement ſervi. Nous tâchions de rejoindre l'Ennemi, & allions le plus vîte qu'il nous étoit

Juillet 1690. étoit possible, lorsqu'il arriva une Chaloupe de la part de M. du Quesne, pour nous dire de ne plus tirer ; que dans l'obscurité qu'il faisoit, nous nous incommodions les uns les autres ; qu'il falloit remettre la partie à la pointe du jour, & cependant observer l'Ennemi. On ne tira donc plus ; & on se contenta de le garder à vûe. Ce repos qu'on lui donna fut terriblement employé par lui.

Sur les deux heures & demie après minuit, il se leva un petit vent de Sud, dont il fit son profit autant qu'il put. Il mit toutes voilles dehors, pour tâcher de nous échapper ; mais, M. de Porrieres, qui vouloit lui donner ce matin le premier l'aubade, comme il lui avoit donné la sérénade hier, a fait aventer ; &, comme l'Ecueil va parfaitement bien, nous l'avons eu joint en peu de tems. Nous avions déjà cargué nos voilles, pour faire jouër nos violons, & attacher avec lui un Combat reglé, & seul à seul, sous les voilles & à la Mer, lorsqu'il a tiré le prémier sur nous, & nous sur lui. A peine notre bordée a été lachée, que nous avons tout d'un coup entendu dans son entre-deux-ponts, un bruit de mous-

moûſqueterie lachée comme d'un ſalut ſans intermiſſion. C'étoit un coffre plein d'artifice, qu'on nomme ordinairement, coffre à-feu. Juillet 1690.

Ce Vaiſſeau parut tout d'un coup en feu & en flâme. Le deſeſpoir de pouvoir le deffendre avoit obligé ce Capitaine Anglois à mettre lui-même le feu à ſon Navire. Nous avons bien vû éloigner la Chaloupe, dans laquelle il s'eſt ſauvé; mais nous l'avons bien-tôt perdu de vûe. Nous nous ſommes éloignez de ce Navire le plus vîte qu'il nous a été poſſible, crainte de quelque éclat qui auroit pû mettre le feu au nôtre. *Le Philippe Harbert, Vaiſſeau Anglois, brûlé.*

Quelle horreur, de voir un Navire en feu! En un moment ce ne fut que flâme! Quelle horreur, d'entendre les cris du reſte de ſon Equipage, que ce malheureux avoit abandonné à une mort certaine! Quelle horreur, d'entendre le mugiſſement des animaux, conſommez tout en vie! Ce Navire fut plus d'une heure & demie, qu'il ſembloit un charbon ardent. Le feu qui ſort de la fournaiſe n'eſt pas plus éclattant. Je ne croi pas qu'on puiſſe voir au monde pendant la nuit un ſpectacle plus horrible

Juillet 1690. ble: ſur tout, lors que le feu eût pris aux poudres, il ſembloit un Enfer, qui vomiſſoit feu & flame contre le Ciel. L'air en fut tout en feu pendant un demi quart d'heure: enſuite, ſucceda un noire & épaiſſe fumée, qui fut une groſſe demie heure à ſe diſſiper.

C'eſt ainſi qu'à péri le Philipes Harbert, de Londres, l'un des plus beaux & des plus forts Navires qui fuſſent à la Mer, & cela, par l'intrepidité & l'inhumanité de ſon Capitaine: digne aſſurément d'une meilleure fortune, s'il eut ſuivi le parti de ſon Prince; mais, homme à jamais condamnable, non ſeulement par cette raiſon; mais auſſi par la cruauté qu'il a eue d'abandonner aux flames, & à une mort également certaine & horrible les mêmes hommes qui avoient ſi opiniâtrément ſecondé ſon courage & ſon déſeſpoir.

Quelque peine qu'il puiſſe ſouffrir à Amzuam, où il s'eſt rétiré, il n'eſt point encore tant à plaindre que la femme d'un de ſes Officiers qui eſt à terre avec deux enfans, dont il y en a un à la mamelle, en étant accouchée à bord depuis leur départ de la Tamiſe; femme d'environ dix-neuf à vingt ans,

qui

qui a eu aſſez de réſolution pour vouloir, malgré ſa groſſeſſe, ſuivre ſon mari, qui a été tué à la premiere bordée, & qui alloit à Bombai remplir un Poſte de Capitaine. Juillet 1690.

Je ne compte plus les Soldats, & les Matelots, qui ont été tuez; mais, j'ai une vraye compaſſion de ceux qui ont été brulez, ou du moins noyez, en voulant ſe ſauver. Ceux, qui ſont à terre, ſont encore à plaindre. Qu'elle confiance peuvent-ils prendre dans un homme, aſſez barbare pour tout ſacrifier à un honneur chimérique qu'il ſe fait à lui-même, & ceux même auxquels il doit cet honneur qu'ils lui ont acquis par leur bravoure. S'il s'étoit brûlé lui-même, ſon action auroit tenu de l'Héroïſme: mais, il s'eſt ſauvé; & cela lui donne une autre face.

Cette perte pour les Anglois eſt très conſidérable ce Navire étoit tout neuf; & ce n'étoit ici que ſon ſecond Voyage. Le corps ſeul du Navire armé & agréé valloit plus de deux cens mille écus, & il portoit pour plus de dix-huit cens mille livres de Marchandiſes, outre ſes proviſions. Quoi que le Roi, ni la Compagnie, ne profitent pas de ſa perte

Juillet 1690 te; & qu'au contraire, il nous ait fort mal traitez; c'eſt toûjours un très grand profit pour nous, de nous être deffait d'un ſi féroce & ſi rude Ennemi, qui dans les Indes auroit pu nous faire bien du mal, s'il avoit été ſecondé; mais auſſi, de ce que les Anglois ne recevront par cette voye, ni ſecours, ni nouvelles.

Si nous l'avons obligé de brûler ſon Vaiſſeau, les coups que nous avons reçûs de lui donnent à préſent, & donneront plus de huit jours, de l'occupation à nos Charpentiers & à nos Calfats. Notre mâts de civadiere eſt percé de part en part: notre mâts d'artimon eſt coupé au tiers. Toute notre mâture de rechange, qui étoit élongée par nos portes-aubans, eſt preſque hors de ſervice. Nous avons reçû ſix coups à fleur d'eau, qui ont donné & donnent encore bien de l'occupation à nos Pompes, à nos Charpentiers, & à nos Calfats. Nous avons ſoixante-quatre coups dans le ſeul arriere du Vaiſſeau, entre les pompes & l'arcaſſe, & pas un dans la dunette; ce qui nous paroit extraordinaire, puiſque notre artimon eſt coupé. C'eſt dans ce derriere que nous

ſom-

sommes le plus endommagé : les boulets de vingt-quatre & de dix-huit livres de balle, qu'il nous a envoyés, nous ont percés de part en part. La chambre du Commandeur, & celle du Conseil, autrement la grande chambre, sont toutes crevées. Nous avions mis dans celle-ci toutes nos provisions, bœufs, vaches, cabrits, & moutons, au nombre de plus de six vingts : la boucherie en a été horrible ; les entrailles crevées & percées ont envoyé le sang, & le fien, de tous côtez : c'étoit une puanteur à étouffer, & un spectacle affreux. Grace à Dieu, nos seuls bestiaux ont payé de leur vie ; & c'est un bonheur tout particulier, de ce que dans un feu aussi rude que celui que nous avons essuyé cette nuit, nous n'ayons eu personne de tué : bien est vrai, que nous avons des blessez. Mr. de Bouchetiere, notre Lieutenant, a reçû trois balles dans la jambe gauche, dont l'os est découvert ; un éclat au genoux, & un autre au col, & au visage : mais, ce ne sera rien. Le même Caporal, qui est venu avec moi à Moäly, a deux doigts coupez de la main droite. Voilà les plus blessez : les autres n'ont eu que

Juillet 1690.

Juillet 1690. quelques contusions d'éclats ; moi même en ai reçû un au coude gauche. Tout le monde ici a fort bien fait son devoir. Mr. du Quesne nous a fait la grace de dire à Mr. de Porrieres, qu'il étoit très content de nous ; & effectivement, nous avons fait tout ce que nous pouvions humainement faire, & nous ne pouvions pas manquer en suivant les ordres du Commandeur, à qui l'honneur est assurément dû : les autres ayant pour eux la ponctualité de l'execution ; ce qui n'est pas peu.

La sincérité, dont j'ai toûjours fait profession, m'oblige de rendre justice à tout le monde. J'ai assez parlé de fois en termes méprisans du Chevalier de Bouchetiere ; & c'est avec bien du plaisir pour moi, que je trouve l'occasion de lui rendre mon estime, & même très sincere, & très bien méritée. Je ne le croyois, ni brave, ni prévoyant. Je me trompois : il est certainement l'un & l'autre ; & je puis assûrer comme témoin irréprochable & occulaire, qu'il a fait paroitre pendant l'action autant de sagesse que de bravoure. Il s'est signalé par celle-ci ; parceque, tout blessé qu'il étoit à trois endroits dès le commencement,

ment, il n'a pas voulu quitter son poste, & a toûjours continué, s'étant fait pancer à trois reprises, & ayant plûtôt obéi à la foiblesse que la perte de son sang lui causoit, qu'à la douleur qu'il ressentoit, & à la nécessité qu'il avoit de remedes. Il ne se peut pas montrer plus de courage & plus de cœur. Tous les Officiers & tout l'Equipage en sont également charmez : aussi, n'en attendoit-on pas tant de lui. Juillet 1690.

Son intelligence a paru, en ce qu'étant sur son lit, hors d'état de se lever, il a fait prier le Commandeur d'entrer un moment dans sa chambre, & cela pendant le tems du relâche que l'Ennemi a eu. Monsieur, lui a-t-il dit, le Matelot, qui s'est sauvé du bord de l'Anglois, ne vous a rien dit que de très vrai, lorsqu'il vous a dit, qu'il se bruleroit plûtôt que de se rendre. Je connois les Anglois: ce Capitaine sacrifiera tout son monde, pourvû qu'il puisse se sauver ; mais, il ne se sacrifiera pas lui-même: &, pour lui en faire perdre toute espérance, vous devez vous mettre entre la terre & lui, pour l'empêcher de se brûler, ou pour couler à fond la Chaloupe dans laquelle il vou-

Juillet 1690. dra se sauver. Un coup de canon, chargé de grosses balles de plomb & de deux sacs de mitraille, en fera l'affaire; c'est le seul parti que vous avez à prendre, & sans perdre de tems: à moins de cela, comptez que son Vaisseau est perdu, aussi bien pour nous, que pour lui; que son Equipage périra, & qu'il se sauvera malgré toute l'Escadre.

Mr. de Porrieres a rapporté aux Officiers, en présence des Pilotes, ce que le Chevalier de Bouchetiere venoit de lui dire. Cela a été trouvé de très bon sens, & les Pilotes ayant assuré que la terre étoit saine, ce conseil alloit être suivi; mais, l'Anglois n'en donna pas le tems. Un petit vent de Sud, qui se leva sur les deux heures, lui fit espérer de sauver son Vaisseau: il mit, comme j'ai dit, toutes voilies dehors. Le Commandeur crut qu'il ne songeoit point à se brûler, puis qu'il tâchoit d'échapper: il tomba sur lui, & ne suivit point le conseil du Chevalier; on a vû ce qui en est réüssi. Il étoit effectivement trop tard, pour empêcher l'Anglois d'exécuter son dessein; il avoit trop bien pris ses précautions: mais, si on avoit fait cette manœuvre en cessant de tirer, c'eut été un coup de partie.

Ce

Cependant, on ne peut que loüer Monsieur de Bouchetiere, d'avoir seul prévu ce qui alloit arriver, & du moien qu'il ouvroit pour l'empêcher. Juillet 1690.

Le jeune le Mayer, fils de Mr. le Mayer, Directeur pour Messieurs de la Compagnie à l'Orient, dont j'ai parlé cidessus qui n'a pas plus de douze ans & demi, n'a pas branlé de son poste, & a toûjours tiré avec un fusil plus lourd que lui, sans s'étonner du siflement des balles & boulets de fusil & de canon. C'est un enfant, qui témoigne beaucoup de cœur, & qui réüssira sans doute, pourvû que la fortune le seconde: &, quelque chose que M. de Porrieres, qui se faisoit un scrupule d'exposer un enfant de cet âge, ait pû lui dire, il n'a jamais pû gagner sur lui d'aller se mettre en sureté dans la fosse du Chirurgien, & il a resté toûjours auprès de lui sur la dunette.

On s'étonnera peut-être, de ce que je raporte tant de particularitez; moi, dont le poste naturel étoit dans la soute aux poudres; mais, n'ayant encore point vû de Combat sur Mer, qu'à ma propre deffense, quand les Anglois me prirent à la Heve côte de l'Acadie, qui n'étoit qu'un jeu, n'ayant point de canon, mais

 seu-

seulement des pierriers, & étant naturellement curieux, j'avois prié M. de Porrieres de souffrir que je lui tinsse compagnie. Il me l'avoit accordé; & Landais remplissoit mon poste dans la distribution des gargousses: poste, qui ne lui plaisoit guere, parce qu'il auroit bien voulu être à l'air. J'avois vû quelques Actions à terre; puis que j'étois au Combat de Mont-Cassel, le jour de Pâques Fleuries onze Avril *1677*, & au Siége de Saint Omer. J'avois vû encore quelque chose l'année passée, à la descente que M. du Quesne, qui est à présent notre Général, fit en Irlande sous le Commandement de M. le Marquis de Cœuvres, fils de M. le Marechal d'Estrées; mais, en vérité, tout cela n'étoit que des Jeux de Marionettes, en comparaison de ce qui s'est passé cette nuit. Il faut que l'occasion ait été vigoureuse, puis que le Commandeur, qui n'en est pas à son apprentissage, dit que nous nous sommes bien chaufez

Juillet 1690.

Le Gaillard a eu sept hommes de tuez, trois mortellement blessez, & douze autres moins griévement. Le Contre-Maître du Florissant a été tué avec cinq autres, & il a plus de trente hommes bles-

sez,

fez. C'eſt tout ce que je ſçai pour ce qui regarde les autres Navires, & que M. du Queſne a été légérement bleſſé au bras. Ces Vaiſſeaux n'ont pourtant pas approché l'Ennemi ſi proche que nous; puis que les vergues de notre Vaiſſeau & du ſien ſe ſont touchées lors qu'il a coupé ſon cable; & que ſi ces vergues ne s'étoient pas ſitôt débaraſſées, M. de la Chaſſée auroit ſauté à l'abordage, où je l'aurois ſuivi. Si j'apprens quelque choſe de nouveau, je le dirai. Juillet 1690.

Nous avons tâché de rattrapper le moüillage, pour retirer notre ancre, dont nous avons coupé le cable, auſſi-bien que l'Anglois, pour le ſuivre; mais, l'Eſcadre étant à plus de trois lieues de nous ſous le vent, nous avons mieux aimé abandonner notre ancre, que notre Armée. Nous ſommes en route, & allons chercher les Iſles Maldives. Le vent eſt Sud, & bon petit frais.

Du Mardi 4 Juillet 1690.

Toûjours même vent, & nous n'allons pas mal. On a pris quatre Bonites: elles ne ſont pas ici ſi bonnes, ni ſi fréquentes à beaucoup près, que dans les

Juillet 1690.

Mers de l'Oueſt de l'Afrique. La chaleur commence à être bien forte. Nous courons l'Eſt, pour parer des Iſles qui ſont dans le Nord d'Amzuam. On n'a point pris de hauteur, ſçachant où on eſt.

Du Mercredi 5 Juillet 1690.

Toûjours vent de Sud, mais bien foible: nous étions à midi par onze degrez au Sud de la Ligne. Il eſt certain que ces Iſles d'Amzuam ſont mal placées ſur les Cartes. La mienne la met par neuf degrez de latitude Sud; &, ſuivant la route que nous avons tenue, & le chemin que nous avons fait, les Cartes Marines Hollandoiſes ont raiſon de la mettre à douze degrez, ainſi ſoixante lieües plus Sud que ma Carte ne la marque. Je le repete encore: il faut que les Jéſuites mettent ici la main, & donnent au Public leurs Obſervations: ce ne ſera pas la moindre des obligations que tous les Pilotes & les Navigateurs leur pourront avoir.

Je viens de relire l'Article de notre Combat d'avanthier. J'y aï obmis le nombre des coups que nous avons tiré: c'eſt que

je

je ne l'ai sçeu que ce matin, par ma visite dans la soute au poudres. Il monte à quatre cens quatre-vingts coups de canon de tous calibres : du moins, ce nombre de gargousses pleines manquent à nos poudres. C'est beaucoup de consommation : mais, nous avons été attaché avec l'Ennemi plus de trois heures & demi à deux reprises ; &, pendant ce tems, le feu a été continuel. Juillet 1690.

Il faut que ce Navire ait essuyé plus de mille coups de canon ; & je ne sçai si l'avis du Chevalier de Bouchetiére donne lieu à l'opinion qu'on a : mais, on tient pour constant, que s'il n'avoit pas été percé comme un crible, qu'il n'eut pas coulé bas d'eau, ou que le Capitaine n'eut pas pû se sauver, il n'auroit jamais mis le feu à son Vaisseau, & auroit mieux aimé se rendre, que de périr lui-même. La fortune nous avoit donné ce Navire : le jour nous l'auroit conservé ; & la nuit nous l'a arraché.

Du Jeudi 6 Juillet 1690.

Toûjours même vent de Sud, bien petit, mais toûjours toutes nos voiles portent, & nous n'allons pas mal. Nous cou-

Juillet 1690. courons l'Est-quart de Nord-Est, par la même raison que j'ai déjà dite. La hauteur étoit à midi, par dix degrez quarante-sept minutes latitude Sud, & par quatrevingt-quatorze degrez trente-deux minutes de longitude.

Du Vendredi 7 Juillet 1690.

Toûjours bon petit vent. Le plus éloigné de nos Vaisseaux n'est pas à une portée de fusil du nôtre. Nous nous parlons à la voix, & courons à présent le Nord-Est quart-d'Est. M. du Quesne, en passant proche de nous, a demandé des nouvelles de M. le Chevalier de Bouchetiere, & ordonné qu'on lui fit ses complimens. M. de la Chassée s'est chargé de la commission, & s'en est acquité avec plaisir. Le Chevalier ne se sentoit pas de joye, & vouloit se lever pour aller remercier le Général : mais, on l'en a empêché; &, effectivement, il n'est point en état de sortir de son lit. M. du Quesne a donné à diné à tous les Capitaines de l'Escadre, qui sont retournez à leurs Navires de bonne heure, à cause du vent qui a rafraichi, & qu'on craint qui ne redouble, parce que c'est aujourd'hui

le

le premier de la Lune. Il avoit un Taot: & l'ont mangé. Juillet 1690.

M. de la Chassée, & moi, avons diné dans la chambre du Chevalier ; & nous sommes servis de sa potée: son lit nous a servi de table. Tel est le caractére de l'homme: il passe sans s'en appercevoir, d'une extremité à l'autre. Autant nous le méprisions, autant nous l'aimons : ou bien, plutôt, comme dit M. de la Chassée, c'est que le François n'a point de fiel ; & qu'une bonne action, le dernier de Decembre, lui fait oublier tout le mal de l'année.

Nous avons appris, par le retour de M. Porrieres, qu'il étoit mort à bord du Général deux hommes blessez à Amzuam, & qu'il garde le Matelot, qui s'est sauvé du bord de l'Anglois. Il devroit être à nous, puis que c'est nous qui l'avons recuilli, & à qui il doit la vie ; mais, nôtre Général a perdu trop d'hommes, pour lui disputer celui-là : outre cela, il est le Maitre.

Nous avons appris aussi, que la chambre du Pere Tachard a été sacrée aux boulets: aucun n'y a donné. Il n'en est pas de même de celle de M. de Charmot, l'un de nos Missionnaires : la sienne fait

Juillet 1690.

pitié; tout y étoit crevé & délabré. Ses Livres & ses Papiers n'ont point été épargnez, non plus que quantité de Lettres qu'il avoit pour plusieurs personnes qui sont aux Indes. Je voudrois bien sçavoir, pourquoi il a été plûtôt incommodé que le Pere Tachard? Ce n'est pas, à ce que je croi, le manque de Sainteté, qui en est cause; c'est que Dieu éprouve les siens, & que le feu n'épargne rien. Point de Soleil, point de hauteur.

Du Samedi 8 Juillet 1690.

Toûjours bon vent de Sud: grace à Dieu, nous allons bien, nous courons vent largue le Nord-Est. Les autres Vaisseaux ont toutes voiles à l'air: l'Ecueil n'a point de peroquets, & porte ses deux pafis en berne. Nous étions à midi, par trois degrez cinquante minutes au Sud de la Ligne, & a cent deux degrez, douze minutes de longitude.

Du Dimanche 9 Juillet 1690.

Toûjours bon vent: nous allons trouver quelque Anglois, qui sera moins Diable que celui d'Amzuam, & qui souffrira

souffrira que les Chrétiens lui mettent la main dessus. Nous n'étions à midi, que par le premier degré & demi au Sud de la Ligne, c'est-à-dire, à trente lieuës. C'est une affaire pour cette nuit, si le vent continue. Juillet 1690

Du Lundi 10 Juillet 1690.

Nous ne sommes plus dans le Sud de la Ligne, nous l'avons passée pour la seconde fois ce matin, sur les cinq heures; par cent quatre degrez de longitude, suivant l'estime des Pilotes. Nous ne verrons plus guere le Soleil à l'envers, puis que nous allons au devant de lui, tout aussi vite qu'il se recule de l'Europe, pour venir à nous. Je ne dirai rien de la chaleur, sinon qu'elle étouffe, malgré le vent. *Ligne dépassée pour la seconde fois.*

Lors que nous avons passé la Ligne la premiere fois, la douleur, que j'avois de l'état où je voyois M. Hurtain réduit, m'empecha de faire une Remarque de peu de conséquence pour d'honnetes gens. C'est que les sueurs que cette chaleur excite, noye & fait mourir absolument toute la vermine qui s'engendre dans le corps humain. En disant toute, je n'ex-

Juillet 1690

cepte rien. Cela offre une trop basse idée, & un objet trop vilain, pour s'y arrêter plus longtems.

Du Mardi 11 *Juillet* 1690.

Toûjours bon vent de Sud: nous portons plein Nord; ainsi, vent arriére. Dans douze ou quinze jours, si ce vent continue, nous serons à Ponticheri, lieu de nôtre destination: à moins que nous ne trouvions sur la route de quoi jouër de la griffe; bien résolus de nous vanger du point-n'en-tâte d'Amzuam.

Du Mercredi 12 *Juillet* 1690.

Toûjours bon vent: nous étions à midi à soixante lieues de la Ligne vers Paris; mais, il faudra retourner d'où nous venons, avant que de voir la Rue aux Oues, ou celle de la Huchette: en tout cas; ce ne sera pas les mains vuides; car, je viens d'apprendre à bord du Florissant, où j'ai dîné, que M. du Quesne est fort résolu de rester ici plûtôt deux ans, que de s'en retourner sans proye. Tant mieux: chacun y aura part.

Du

Juillet 1690.

Du Jeudi 13 Juillet 1690.

Nous sommes très heureux, d'avoir toûjours bon vent; car, outre qu'il nous avance, il modere la chaleur, qui sans lui seroit insuportable. Qui que ce soit ne peut revenir de l'Anglois d'Amzuam: tout l'Equipage se met en têre, que c'est un vol public & pendable, qu'il nous a fait, de ne s'être pas laissé prendre. Malheur à l'Anglois, qui leur tombera entre les mains: il payera pour tout.

Du Vendredi 14 Juillet 1690.

Nous avons toûjours bon vent: nous sommes à cinq degrez treize minutes au Nord de la Ligne; nous allons à merveille, & faisons l'Est-Nord-Est. On dit ici, & je croi que cela poura être, que, chemin faisant, nous irons visiter les Comptoirs de nos bons Amis Hollandois qui sont à Ceylon. Il y aura quelque chapeau à vendre; mais, ce ne sera pas une affaire, pourvû que je rapporte le mien, & que ceux qui iront en retournent riches & bien chargés.



Du

Juillet
1690

Du Samedi 10 Juillet 1690.

Toûjours vent arriere. Au roulis près, c'est un plaisir d'aller comme nous allons. Ce roulis acheve de tuër nos bestiaux de Moäly, que l'Anglois avoit épargnez, & qui ne sont point accoutumez à être berceز. Notre Equipage ne s'en trouve pas plus mal; parce qu'on est obligé d'abattre & de manger, plûtôt qu'on n'auroit fait, ceux qui s'estropient. Ces roulis font faire plus de contorsions, que n'en font nos Précieuses Ridicules, que Moliere a célébrées : ils donnent de la sauce à tel qui auroit bien voulu manger sec. M. de la Chassée en a été échaudé à diné. Il lui est tombé plus de soupe & de boüillon dans ses gregues, qu'il n'avoit envie d'en mettre dans son ventre; &, malheureusement pour lui, cette soupe sortoit de la marmite. Il s'est mis à crier au feu, avec une mine qui nous a tous fait éclater de rire. Il a pris lui-même une potée d'eau, & en a rafraichi l'endroit qui lui cuisoit. Autre éclat de rire. Il en a ri aussi; mais, du bout des dents, comme Saint Medard. Je laisse à penser les plaisanteries qu'il a fallu qu'il ait essuyées : il les prend bien, & en homme

me

me qui entend raillerie. Cela ne nous a pas empêché de nous laver le col cet après-midi : il m'a fait exhibition de piéces. Le Chirurgien y a mis un grand cataplâme ; mais, le moins qu'il puisse lui en couter, c'est la perruque. Effectivement, il est brûlé dans un endroit bien sensible. Il ne me le pardonneroit jamais, s'il sçavoit que j'en plaisante. Juillet 1690.

Du Dimanche 16 Juillet 1690.

Nous étions à midi par six degrez cinquante-quatre minutes de latitude au Nord de la Ligne, & par cent quatorze degrez de longitude ; c'est-à-dire, que nous allons toûjours bien. J'avois résolu de ne plus parler Pilote ; mais, je ne m'en suis pas souvenu. En effet, que sert à ceux qui lisent des Relations de sçavoir positivement à quel endroit de la Terre, ou de la Mer, étoient les Navigateurs, un tel jour, après que le Voyage est achevé ? J'en ai déja parlé ci-dessus.

Du Lundi 17 Juillet 1690.

Le vent est toûjours bon : nous allons à souhait. Nous allons chercher le passage

Juillet 1690. ſage des Maldives le plus au Nord. Il y en a un autre dans le Sud. Un Navire ſeul pouroit hazarder d'y aller; mais, M. du Queſne n'eſt pas d'humeur à donner rien à la fortune. Il a raiſon. Nous allons ſous ſes auſpices, & vivons en repos:

Nobis hæc otia fecit.

Du Mardi 18 *Juillet* 1690.

Toûjours bon vent: la répétition m'en plaît. Nous roullons terriblement. M. de la Chaſſée eſt ſi bien échaudé, qu'il lui en coutera la peau: il entend raillerie; & je ne l'épargne pas plus qu'il ne m'a épargné, ſur mon fripon de Moäly. Il donneroit de tout ſon cœur quelque choſe de bon, pour rire à mes dépens; car, nous ne nous faiſons aucun quartier l'un à l'autre. C'eſt ordinairement la Table, qui nous ſert de Champ de Bataille; &, après y avoir bien querellé, & bien ri, un verre de vin d'Eſpagne fait notre Paix: car, ſoit dit par parenteſe, nous en avons d'excellent.

C'eſt un vieux routier, qui en ſçait bien long, & qui pouroit faire de très curieuſes Anecdotes ſur la Guerre de

1672

1672 contre la Hollande. Il m'en a plusieurs fois entretenu, & n'a jamais rien écrit : non pas qu'il manque de matiere, ni de génie pour l'arranger ; mais, c'est qu'il seroit obligé de déveloper des misteres d'iniquité, qui lui attireroient des Ennemis si puissans, qu'il s'en trouveroit accablé : & si je n'en dis rien moi-même, c'est que je tomberois dans les mêmes inconveniens.

Juillet 1690.

Mr. de Porrieres, par bon conseil comique, avoit ordonné au Chirurgien de lui défendre l'usage du vin, & de l'empêcher d'en boire à diné : il a pensé le battre, & nous a donné une nouvelle Comédie. Je ne suis pas mal, si je donne matiére à rire : tout le monde sera contre moi ; car, je suis contre tout le monde. Effectivement, nous plaisantons les uns des autres : mais, sans choquer, & ne nous servons que des railleries innocentes, qui font l'agrément de la Table ; & qui que ce soit n'en est exempt.

Je me fais un plaisir par avance de manger des poulets à Ponticheri. On dit qu'ils y sont excellents ; sur tout, ceux dont la chair est noire. Je n'en ai jamais vû : je dirai ce que c'est, quand j'en aurai

Juillet 1690. rai mangé. Je les trouverois bien meilleurs, si quelque Anglois, ou Hollandois, nous les donnoit gratis.

Nous faisons ce que Moliere tourne en ridicule: nous nous faisons seigner pour la maladie à venir; c'est-à-dire; que nous avons mis des gemelles à notre grand mâts, qui à ce qu'on dit étoit encore ce matin dans le même état qu'il est sorti de Brest, lorsque Messieurs de la Compagnie des Indes l'ont achetté du Roi. Si cela est, c'est une consómmation inutile: cependant, l'Equipage en sera plus assûrez; &, dans une occasion, nous pourons sans risque forcer de voiles, quelque vent qu'il fasse. Nous avons ce soir parlé à Mr. du Quesne, qui s'est encore informé de la santé du Chevalier de Bouchetiere, qui ne s'en sent pas de joye.

Du Mercredi 19 Juillet 1690.

Même vent toûjours bon. Il a plû toute la nuit, & le tems est encore nebuleux.

Du Jeudi 20 Juillet 1690.

Juillet 1690.

Même chose, excepté que le vent a un peu calmé, & que la pluye a augmenté. Ces pluyes, en calmant le vent, nous livrent à des chaleurs qui nous étouffent. On ne peut presque pas respirer.

Du Vendredi 21 Juillet 1690.

Il est mort cette nuit un de nos Matelots. La chaleur tue; & lorsque la fiévre s'en mêle, la maladie est courte.

Afin de n'être point tant incommodé à notre prémier Combat, que nous l'avons été à Amzuam; & afin que l'entre-deux-ponts soit plus libre, on a fait jetter à bas les coffres des Matelots. Il est inutile de leur prêcher l'obéïssance qui s'observe dans les Couvents; elle n'est pas plus grande que celle qui s'observe à la Mer. Nos Matelots ont eux-mêmes, au premier commandement, mis la hache dans leurs coffres. Les pauvres sont toûjours à plaindre; la perte n'est jamais que pour eux: dans quelque état qu'on soit, quand on est riche

Juillet 1690.

riche, on se tire d'affaire. Cela me fait dire avec mon Ovide,

Pauper ubique jacet.

En effet, ceux d'ici, qui pouvoient perdre avec le moins d incommodité, se sont tiré d'intrigue: on n'en dit pas même un mot. Il est mort un de nos Matelots cette nuit; je l'ai déjà dit: il en est tombé un ce matin de l'Amiral à la Mer. Ils travaillent & fatiguent beaucoup nuit & jour, au hazard de leur vie: ils sont mal nouris, en comparaison de ce que les ouvriers mangent à terre; peu soignez, & avec cela, quelquefois bien battus! Sont-ils moins hommes que les autres? Que ceux qui sont nez avec des biens de fortune ont de graces à rendre à Dieu! *Non fecit taliter omni Nationi.* Je regarde à présent la pauvreté, avec bien plus de compassion que jamais; quoi que je puisse dire, que je l'ai toûjours regardée sans mépris.

Du Samedi 22 *Juillet* 1690.

Il a encore calmé ce matin, & le vent est revenu à Soleil couchant. L'habitu-

bitude est une seconde Nature : je me fais à la chaleur ; je ne m'en trouve plus tant incommodé. Juillet 1690.

Du Dimanche 23 Juillet 1690.

Mr. Joyeux a régalé aujourd'hui. Tout y a été magnifique & propre, sur tout le dessert. Nous en sommes revenus très contens, & bien remplis.

J'y ai apris, que j'ai assez bien tiré le Caractére de Mr le Chevalier d'Aire, qui commande l'Oiseau : c'est page 4 du premier Volume. On va voir, que je ne me suis pas trompé, en le représentant comme un homme dur. L'Anglois, qui commandoit le Philipes Harbert, a mis le feu à son Vaisseau, la nuit du 2 au 3 du courant. Cela est raporté ci-dessus.

Plusieurs Anglois se jettérent à la Mer, espérant de trouver dans les François plus d'humanité qu'ils n'en avoient trouvé dans leur Capitaine, de même Nation qu'eux. Ils nagérent à l'Oiseau, qui étoit le Vaisseau le plus proche, & criérent leur *Kom Franch-man.* Leurat, Maitre d'Equipage, ou Capitaine des Matelots, eut pitié d'eux, quoique Provençal ; Nation pourtant très peu pitoyable. Il dit à Mr. d'Aire, que des

Juillet 1690. des Anglois appelloient à leur secours. As-tu de quoi leur donner à manger ? lui demanda froidement Mr. d'Aire. Ils vivront avec l'Equipage, & pouront être dispersez sur l'Escadre, répondit Leurat. Tu n'és qu'une bête, lui dit Mr. d'Aire : il vaut mieux les laisser boire, puisqu'ils sont à même ; & n'en a sauvé aucun. Je ne dis rien là-dessus : les plus grands approbateurs de cette action sont les Jésuites.

Du Lundi 24 Juillet 1690.

Toûjours en joye, point de chagrin : nous avons été dîner chez Mr. du Quesne, qui m'a donné deux ou trois tapes, pour me remercier de lui avoir fait gagner quinze pistoles d'Espagne, en quatre parties de Piquet qu'il a topé, masse, & paroli, tout de suite sur mon jeu ; pendant que je joüois hardiment une piece de quatre sols. Il s'est moqué de Mr. de Quistillic, qui les a perdues, & l'a raillé sans pitié, & m'a rossé moi, pour avoir, dit-il, violé les sacrez droits de l'Hospitalité, en ne me laissant pas perdre. Je me suis sauvé dans sa chambre : je m'y suis enfermé ; & j'ai fait

l'In-

l'Inventaire de ſa Bibliothéque. J'y ai volé les cinq Tomes de l'Hiſtoire des Juifs, de la Traduction de Mr. Arnaud d'Andilli. Je les lui ai montrez, après que j'ai été embarqué pour revenir à bord: il a crié au voleur; mais d'une maniere, qui me fait croire que ſes Livres ont changé de Maitre. Sa vûe ſeule eſt un regale, ne montrant que de la joye. Juillet 1690.

Le vent étant bon, & foible, & faiſant beau, nous ne ſommes revenus que ſur les cinq à ſix heures ſans faim ni ſoif, ſur tout le Seigneur de la Chaſſée, qui a défrayé la Compagnie aux dépens de ſa brulure, qu'on a rafraichi le plus qu'on a pu. A peine avons nous été à bord, que nous avons vû ſix Iſlots ou petites Iſles: ce ſont celles du Nord des Maldives. Nous croiyons en être fort loin dans l'Eſt; mais apparemment les Courans nous ont été contraires. Quoique nos Pilotes ſoient auſſi habiles qu'il puiſſe y en avoir au reſte du Monde, ils ont été ſurpris de ce revers qu'ils n'attendoient pas; &, en effet, ils ont donné aſſez de preuves de leur ſçavoir, pour qu'on ſoit ſûr que ce n'eſt pas une mépriſe faite par ignorance ni par négli-

Juillet 1690. gence. Sur qui donc en rejetter la faute? Il faut convenir, que la Navigation est établie sur des principes bien faux, ou du moins bien incertains; puisque les plus expérimentez en sont les dupes. J'aimerois mieux dire, que les Cartes sont fausses. Ne verra-t-on jamais celles des Jésuites?

Du Mardi 25 *Juillet* 1690.

Toûjours bon petit vent, & autre Diable à confesser. Nous avons encore vû une autre Isle ce matin: laquelle est-ce? Les Courans sont terribles, ou les Cartes sont fausses; car, il est certain, que suivant l'aire de vent, où nous avons porté toute la nuit, qui est l'Est-Sud-Est, nous ne devions point en trouver sur le chemin que Ceylon, où nous allons, & dont nous nous croyons encore fort éloignez dans l'Ouest-Nord-Ouest. Où sommes-nous? Dieu le sçait. Les Pilotes ne le sçavent pas; leurs sentimens sont partagez: je ne le sçai point non plus. Nous courons au Sud-Est, pour trouver la pointe de Ceylon, qui regarde le plus le Sud.

Juillet 1690.

Du *Mercredi* 26 *Juillet* 1690.

Noûs allons toûjours vent arriere, pendant le jour ; mais, bride en main, pendant la nuit, crainte de trouver ce que nous ne cherchons pas. C'a été effectivement un très grand bonheur pour nous, d'avoir vû de jour les Maldives, Lundi avant-hier ; car, certainement, deux heures plûtard, par la route que nous tenions, & par le vent qu'il faisoit, nous aurions donné dessus à plaines voiles, ou débout au corps, pour parler Matelot.

Du *Jeudi* 27 *Juillet* 1690.

Nous avons fort bien été toûte la journée, & nous allons encore fort bien; mais, cette nuit, nous n'irons pas si vite, par la même raison.

Du *Vendredi* 28 *Juillet* 1690.

Notre premier Pilote juroit ce matin contre les Courans, & juroit en homme de Mer, c'est-à-dire, qu'il se donnoit à plus de Diables qu'il n'y a de pom- *Isle de Ceylon.*

Juillet 1690. mes en Normandie, que sans les Courans on verroit terre. Sa colere a tenu bon contre les pieuses Remontrances de nos Missionnaires, qu'il a envoyé dire leurs Matines: c'étoit de l'huile sur du feu. Il avoit tort de jurer; mais, il avoit raison de soutenir son sentiment: car, sur les huit heures du matin, l'Oiseau a mis Pavillon François, ce qui est le signal de terre; &, un quart d'heure après, nous l'avons vue: le brouillard nous la cachoit. C'est l'Isle de Ceylon. Il est venu de terre deux Chaloupes pour nous reconnoitre. On a serré les Pavillons blancs, & on a arboré Pavillon Hollandois, pour les faire venir à bord. L'apas étoit trop grossier; elles n'ont pas voulu y mordre: au contraire, elles sont retournées à voiles & à rame; on leur a inutilement donné cache. Ils ont des signaux pour se reconnoître; &, ne les sçachant pas, nous passerons toûjours pour ce que nous sommes.

On dit ordinairement, qu'à quatre grandes lieues au large, on sent la canelle, & le girofle, dont cette Isle est pleine. J'ai l'odorat fin: je ne suis point enrhumé; & je puis assurer, que je ne

sens

ſens ni l'un ni l'autre. Les Matelots le ſentent, à ce qu'ils diſent : je regarde cela, comme un ſimple effet de leur prévention ; puiſque nos Miſſionnaires avouent auſſi bien que moi, qu'ils ne ſentent rien moins. Juillet 1690.

En voici une autre, que je croi, parceque Monſieur du Queſne, qui a été dans cette Iſle long-tems priſonnier des Hollandois, nous l'a aſſuré en dinant aujourd'hui ici. C'eſt que cette Iſle produit une eſpece de ſerpent, ayant de petites ailes, lequel s'élance de deſſus un arbre ſur un animal, bœuf, cheval, âne, & même élephant; qu'aſſez ſouvent même, il s'attaque aux hommes, femmes, & enfans ; & que tel animal que ce ſoit, lorſqu'il eſt piqué de cet inſecte, meurt dans le moment ; & que le corps, la chair, le ſang, les os, les entrailles, les nerfs, & le reſte, ſe reduiſent en poudre, en moins d'un *Miſerere* ; & qu'il n'y a que la peau qui tombe à terre ſeiche & aride. Je croi celui-là, parceque notre Général l'aſſure. Il ajoûte, que ces ſerpens, fort longs, & pas ſi gros qu'un brin d'avoine en maturité proche du fruit, à peu près de la groſſeur d'une moien- *Serpens volans.*

F 3 ne

Juillet 1690. ne éguille. J'ai lû quelque chose d'approchant dans une Relation de Guinée; mais, j'avois crû, que c'étoit un Voyageur qui vouloit grossir les objets. Je sçai bien, que Lucain en parle dans sa Pharsale; mais, j'avois regardé cela comme un entousiasme de Poëte, qui vouloit donner l'essor à son imagination, en exagerant les travaux des Troupes de Caton & de Pompée dans la Libie. Je croi à present que c'est une vérité; mais, j'avoue qu'il me falloit un pareil garent, pour vaincre mon incredulité.

On dit qu'on voit un Navire bien loin: tant pis; car, on ne voit presque goûte. Il vaudroit mieux qu'il parut le matin: on auroit la journée à soi.

Du Samedi 29 *Juillet* 1690.

Prise d'une Flute Hollandoise, nommée le Montfort.

Grande joye à bord dès le matin. Et moi, j'écris la rage dans le cœur, non seulement par raport au gain que je devois faire, & que je n'ai point fait; mais, plus que cela, parceque j'ai eu part à la plus basse lâcheté qui s'est jamais faite.

Dès la pointe du jour, nous avons apperçû le même Navire que l'on vit hier au

au soir. Il ne se méfioit point de nous ; car il auroit pu s'échapper , étant resté toute la nuit sur nos ancres. Nous lui avons donné cache : il a été moüiller dans une ance, à une portée de fusil de terre. Il nous avoit paru grand, & de deffense ; mais, quand nous en avons été proches, nous avons vû que ce n'étoit qu'une grosse Flute sans défense. Monsieur de Porrieres y a envoyé le Canot, pour s'en emparer & amener le Capitaine, ou pour empêcher sa Chaloupe de gagner terre, en allant lui couper le chemin, pendant que je resterois à la Flute à remplir les fonctions de mon Emploi. L'Ecueil auroit eu tout le butin, si son intention avoit été suivie ; mais, il avoit confié l'execution de ses ordres à un indigne Officier, incapable de les executer, ni vigoureusement, ni prudemment. Son nom est trop précieux, pour le cacher : c'est le Sieur le Vasseur, natif de Dieppe, Frere de Mr. le Vasseur, Avocat au Conseil.

Juillet 1690.

Nous n'avons ni arrêté la Chaloupe ni le Canot de la Flute, ni été jusques à elle. Mr. de Bouchetiere étoit trop incommodé de la jambe ; &, quoi qu'il se fut levé malgré Mr. de Porrieres, & qu'il

qu'il voulut y aller, il n'étoit pas de la
Juillet prudence ni de la charité du Comman-
1690 deur, d'engager dans une grande fatigue un bon Officier déjà fort blessé : ainsi, nous étions commandez par le second Lieutenant. Le dirai-je ? Oüi, il faut le dire : notre digne Officier, & un Quartier-Maitre aussi lâche que lui, se sont figurez qu'il paroissoit plus de quarante hommes armez de mousquets & de grenades, qui nous attendoient pour nos choisir ; &, sur ce beau prétexte, ont retourné. On ne m'accusera pas d'avoir eu part à cette lâcheté, quand on sçaura que je lui dis dans la rage qu'une si infame poltronnerie me causoit, Eh, mort-bieû, Monsieur, où Diable voyez-vous ni mousquets, ni grenades ? Je ne voi que de pauvres Diables, assis sur le cul, la pipe à la gueule. Donnons dessus : nous les enleverons comme des corps saints ; ou du moins executons nos ordres, & coupons chemin à la Chaloupe qui fuit à terre. Eh, f...., Monsieur, mêlez-vous de vos écritures, ai-je eu pour toute réponse. Vous avez raison, ai-je repris : nous en vivrons plus long-tems. Ensuite je me suis tû, en enrageant dans l'a-
me.

me. On leur a crié à plus d'une portée de fusil de venir à bord. Eh, comment Diable y viendront-ils? ai-je repondu : leur Chaloupe & leur Canot fuyent à terre ; y viendront-ils à pié? Un beau, Melez-vous de vos affaires, a été la réponse. Je me suis apuyé sur le Canot, dans un déséspoir enragé, d'avoir eu part, en quelque sorte, à une lâcheté qui s'est faite à la vûe de toute l'Escadre. Juillet 1690.

Monsieur du Quesne, qui l'a vûe nous a fait signal d'aller à son bord. Comment, Monsieur? lui a-t-il dit. Monsieur de Porrieres se moque-t-il, de vous exposer à la gueule du canon? un bon Officier, & un brave homme, comme vous? Suivez Monsieur d'Auberville, a-t-il poursuivi, & faites comme lui. La beauté du fait est, que notre digne Sous-Lieutenant n'a pas distingué la raillerie; qu'il a pris l'affirmative; &, sur ce pié-là, vouloit que j'applaudisse à son action. Mais, il s'est trompé. J'ai vû l'action, ai-je crié à Monsieur du Quesne; mais, je n'y ai point de part. Tout le monde de l'Amiral s'est mis à rire. Il a pour lors commencé à ouvrir les yeux. Je dirai ce qui en a réüssi. Nous

Juillet 1690. avons ſuivi Monſieur d'Auberville, & ſommes allez à la Flute. Je dirai ce qui s'y eſt paſſé, après avoir dit ce qui étoit arrivé à notre Chaloupe.

A peine avions nous été partis de l'Ecueil, que le Commandeur avoit envoyé la Chaloupe avec les mêmes ordres d'empêcher le Canot & la Chaloupe de la Flute de gagner terre. Elle étoit commandée par un brave homme, qui s'eſt fort bien acquité de ſa commiſſion. C'eſt Monſieur de la Chaſſée. Il a vû que la Chaloupe de cette Flute tiroit à terre, auſſi bien que le Canot: il a ſagement jugé que le Capitaine ne la deffendroit point, puiſqu'il ſe privoit lui même de tout ce qui pouvoit le mettre en ſûreté; que peut-être lui même fuioit dans ſa Chaloupe; & qu'elle & le Canot emportoient ce qu'il y avoit de plus riche; & qu'ainſi le plus ſûr étoit de gagner terre, & de les empêcher d'y aborder. Sur ce ſage fondement, il a fait joüer l'aviron le plus qu'il a pu; & ſes Matelots, qui comptoient ſur un butin certain, tirant de toute leur force, & quinze Soldats animez par la même raiſon tirant auſſi, & aidant les Matelots, il ne faut pas s'étonner ſi des gens

ſi

fi bien intentionnez ont réüssi. Il a enlevé Chaloupe & Canot. Tous les Hollandois étoient fui à terre, où ils esperoient mettre à couvert ce qu'ils emportoient; mais, étant vivement poursuivis, ils avoient tout abandonné. Presque tout a été pillé: ils en sont revenus riches; & moi je n'ai rien eu, par la lacheté du Seigneur le Vasseur.

Juillet 1690.

Entre ceux qui fuyoient à terre, il y avoit une jeune Hollandoise fort jolie *, à ce que Mr. de la Chassée m'a dit. Elle avoit été apperçûe par un François, aussi amateur du beau sexe que de l'argent. J'en aurois peut-être fait autant.

Nec cor nec mores mutant qui trans mare currunt.

Celui-ci s'étoit mis à ses trousses; & , comme c'est un égrillard qui va bien du pié, & que cette Fille chargée ne pouvoit pas suivre les autres, qui fuyoient plus vîte qu'elle, il l'a jointe à l'entrée du bois: il l'a déchargée de ses richesses, & lui a ôté jusques à un très beau fil de perles qu'elle avoit au col, ses pendans d'oreilles, & ses bracelets de diamans, sans que cette Fille plus mor-

** Rikwart nous a dit longtems après, que cette Fille, qui n'a qu'environ dix-sept ans, est Niece de Monsieur Speelman Général à Batavia, & qu'elle venoit trouver le Gouverneur le Trinquemale, auquel elle étoit fiancée.*

Juillet 1690. te que vive ait dit un mot. Si, après cela, il l'eut laissée aller, toutes ces richesses lui seroient restées; mais, le Diable, qui se foure par tout, lui a inspiré de la tentation: il a voulu la satisfaire. Cela se passoit à l'entrée du bois; & cette Fille, qui n'avoit pas souflé pendant le vol, s'est deffendue de toutes ses forces, & s'est mise à crier au meurtre, & au viol, à pleine tête. Monsieur de la Chassée, qui entend le Hollandois mieux que moi le François, y a couru: il a délivré cette Fille de toute violence; & le galant à sa seule vûe avoit lâché prise, & fuyoit à son tour.

Notre Pere la Chassée est un sac à pechez mortels, fort ami de la joye, & du beau sexe. Il a sçu d'elle ce qui s'étoit passé, & ce que le François lui avoit pris, qui valloit plus de quinze-cens pistoles. C'étoit un sac de deux-cens coupans d'or, chaque coupant vallant trente-sept livres dix sols de notre monnoie, un colier de perles de deux mille écus, & les pendans d'oreilles, les brasselets, la roze, & le reste à proportion. Il a cru devoir faire le genereux, par une liberalité qui ne lui couteroit rien. Il a amené cette Fille sur la rive. Il a retiré

tiré du Matelot les bijoux : il les a rendus à cette Fille, en lui disant que les François sont trop honnêtes gens, pour faire la guerre aux Femmes & aux Filles, sûr tout aux belles, pour lesquelles ils ont un fond inépuisable de respect; & ensuite la congediée : & son monde étant rembarqué, il a pris le chemin du Général. Cela s'apelle-t-il des moineaux ? Vartigué ! y sont pu gros que des Marles ! Ho Dame, je sommes queuque fouas si galans, quoul nôus en cuit. Que cette Avanture-ci, & sa brulure, vont me donner beau jeu ! Je ne voudrois pas pour beaucoup que cela ne lui fut pas arrivé. Il a conduit à bord de l'Amiral, & de l'Ecueil, la Chaloupe & le Canot de la Flute, chargez de cofres & de barils : sçavoir ce qui étoit dedans ? le tout ayant été promptement défoncé. Cela ne me regarde plus, quoique cela eut dû me regarder. J'ai rempli mes devoirs, autant que je l'ai pu : c'en est assez pour moi ; le reste m'est très fort indifferent. Juillet 1690.

Nous étions cependant à bord de la Flute, où chacun pilloit dans l'entre-deux-ponts, à qui mieux mieux. On ne voyoit que cofres brisez, porcelaines rompues,

Juillet 1690. fin toute la confuſion & le deſordre que l'avarice & l'avidité peuvent cauſer dans un Bâtiment pris de force. Je ne parlerai point des autres : à mon égard, je me ſuis fait un plaiſir de les regarder faire ; & n'ai rien du tout emporté qu'un couteau & un miroir de la chambre de l'Ecrivain, qui pourtant m'auroit appartenu en entier, ſi j'y avois entré le premier, & que j'euſſe appoſé le cachet ; mais, par la lâcheté de le Vaſſeur, l'Ecrivain du Roi de l'Amiral, qui y étoit entré le premier, s'en étoit emparé. Il a donc falu que je la lui cedaſſe ; mais, j'avoue que ça bien été malgré moi. J'ai pourtant fait les choſes de bonne grace, & ai paſſé pour très déſintereſſé ; j'étois ſeul à ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans moi, où Natûre ſoufroit d'une terrible maniere : cependant, contre fortune bon cœur. Cet Ecrivain du Roi, nommé Heros, n'a pas eû l'honnêteté de m'offrir rien du tout d'un butin qui auroit bien dû tout au moins nous être commun. Après cela, il eſt retourné à un nouveau pillage dans l'entre-deux-ponts ; & le Vaſſeur, plus capable de piller que de toute autre choſe, s'eſt jetté ſur tout ce qu'il a pû, avec la

ſe-

ferocité & l'avidité d'un Normand bien lâche & bon voleur. Juillet 1690.

Cette Flute est d'environ six cens tonneaux, & est armée de douze petites pieces de canon. Elle a été batie à Sardam, à une lieue d'Amsterdam, en Europe : elle n'a que cinq ans, ayant été faite en 1684. Elle étoit commandée par un Hollandois, nommé Jérome Rikwart, qui avoit quatre-vingt-dix hommes d'Equipage, dont douze sont Esclaves ; c'est-à-dire, aux fers pour toute leur vie, & qui ont gagné la corde en Europe ou aux Indes, & peut-être le feu avec les Guenons du Cap de Bonne-Esperance, comme je l'ai dit à la fin du premier Volume, & qu'on ne punit pas de mort, afin d'avoir toûjours des gens pour servir les autres. Elle est nommée le Monfort de Batavia. Elle est chargée de ris, qui est la provision qu'elle portoit aux Comptoirs ou Etablissemens que les Hollandois ont à cette Isle de Ceylon, à la vue de partie desquels elle a par conséquent été prise. Elle a des coffres pleins d'armes, beaucoup de médicamens pour les mêmes endroits, & de l'argent destiné à payer les Ouvriers, Commis, & autres, que la

Com-

Compagnie des Indes y employe.

Juillet 1690. Pendant que nous avons été à son bord, il a falu essuyer mille railleries ; & autant de grossieres turlupinades. L'un demandoit à quel dessein nous avions aporte des armes, puisque nous n'avions pas approché d'assez près pour nous en servir ? Un autre disoit, que le Canot avoit porté le gros canon à terre, pour nous y assommer ; & que nous avions très sagement fait de n'y avoir pas été. Un autre ajoûtoit, que nous aurions échoüé. Un Enseigne de l'Amiral ajoûtoit, que nous nous étions rendu justice, connoissant bien que nous ne meritions pas seuls une si belle prise, & qu'il étoit de notre probité d'en avoir cedé la meilleure part à d'autres. Le Vasseur entendoit tout cela ; car, c'étoit pendant qu'il pilloit, qu'on le lui disoit. J'admirois la bassesse de sa tranquilité. Cela dans le fond me devoit être indifferent, puisque ce n'étoit pas moi qui avois commandé ; & n'en aurois certainement pas branlé, si par une mauvaise plaisanterie le Capitaine d'Armes de Mr. du Quesne ne m'eut mis personnellement en jeu, en venant avec un air empressé me demander une plume, de l'ancre, du pa-

papier, de la cire, & un cachet, disant, que j'en devois avoir de reste, puisque je ne m'en étois pas servi. Juillet 1690.

J'ai, outre cela, ce que vous ne sçavez pas, lui ai-je dit : c'est qu'il me reste de quoi payer un insolent & un mauvais plaisant; &, en même tems, lui ai appliqué le coup de poing le plus rude, & le mieux placé, que j'aie donné de ma vie. Ma main laisse quelque fois des marques: il a dit lui même, qu'en plein jour je lui avois fait voir plus d'un million d'étoiles. Je n'en sçai rien; mais, je sçai bien qu'il lui en coute deux grosses dents de la machoire gauche, que je lui ai arrachées sans policant. J'ai retourné à la charge, & lui ai montré par sa propre experience, que tous les gens de l'Ecueil ne sont pas également endurans. Monsieur d'Auberville me l'a ôté des mains. Cela a calmé une partie de mon chagrin; mais, je craignois que cela ne me fît quelque mauvaise affaire avec Monsieur du Quesne, qui est venu à l'issue du diné avec le Commissaire. Il n'en est rien: son Neveu l'avoit instruit de tout à mon avantage. Il m'a seulement renvoyé à bord de l'Ecueil, & m'a fait plaisir; car, je n'avois ni bû ni man-

gé

Juillet 1690. gé de la journée, & il étoit près de trois heures.

A peine ai-je été arrivé, que j'ai été instruit de la générosité de Monsieur de la Chassée, pour la belle Hollandoise: Monsieur de Porrieres, le Juif, & moi, avons pensé le desesperer, en lui prouvant par bonnes raisons, que sa sagesse n'étoit point un fruit de sa vertu, ni de la crainte de Dieu; mais un effet de la brulure, qui l'avoit mis hors d'état de faire aucun pêché; que cette partie de lui-même, qui avoit senti la chaleur du pot, n'étoit point en état de s'exposer à sentir celle de la chaudiere des Diables. Il a voulu faire exhibition de pieces. Autre matiere à risée. Enfin, on lui en a tant dit, qu'il a demandé quartier.

Nous allions nous mettre à table pour souper, lorsque le Vasseur est venu. J'avois l'idée pleine de ce que je venois d'écrire: j'achevois ce qui regarde le Capitaine d'Armes de Monsieur du Quesne. Le front de cet indigne Sous-Lieutenant m'a remis tout de bon en colere; il n'y a rien de desobligeant & d'outrageant que je ne lui aye dit, sur sa lacheté, & sa tranquilité à souffrir les railleries qu'on lui en avoit faites à sa barbe. Le

Com-

Commandeur a ajouté qu'il l'avoit cru tout autre ; qu'ordinairement les gens de sa Nation sont Soldats ; qu'il ne devoit pas se charger d'aucun ordre, s'il ne s'étoit pas senti assez de cœur pour l'executer ; qu'il ne sçavoit point comment cela seroit pris en France, mais qu'il n'avoit que faire de lui demander de certificat de bravoure, n'étant pas d'humeur à mentir. A ces beaux complimens, le Guerrier s'est levé, les yeux plus rouges qu'écarlate. J'ai voulu voir ce qu'il alloit faire, avec son air furibond. Il est descendu bravement sur le Pont, a pris par les cheveux & a gourmé le Quartier-Maitre son conseiller. L'éclat de rire que j'ai fait a obligé tout le monde à regarder, & tout le monde en a ri de bon cœur aussi bien que moi ; & au Diable qui y a mis le hola. Quand il a été bien las, il a enfoncé son chapeau dans sa tête, a remonté fiérement sur la dunette, & à grands pas s'est allé claquemurer dans sa chambre, d'où il n'a pas sorti depuis, & n'a point soupé.

Juillet 1690.

Du

Juillet 1690.

Du Dimanche 30 *Juillet* 1690.

Nous avons resté ici à l'ancre toute la journée : je n'ai point sorti de bord, dont je suis très aise. Le pillage a continué, & Monsieur du Quesne a dit à le Vasseur, qui n'a pas perdu un voyage, qu'il le chatieroit de tant prendre & de meriter si peu. Paroles très gracieuses.

Du Lundi 31 *Juillet* 1690.

Nous avons appareillé ce matin, & emmenons la Flute à Ponticheri, qui est l'endroit où nous allons. Il n'y a que pour deux jours de chemin, si nous allions en droite route. Nous avons donné trois de nos Matelots, pour faire partie de son Equipage. Dieu nous donne d'autres prises: j'y profiterai assurement; car, quand je devrois me perdre en n'obéïssant pas, je n'irai de ma vie avec un homme qui m'a fait rougir.

Nous avons ici trois Hollandois, dont l'un servoit de Ministre ou de Prédicant sur la Flute. Il ne sçait que le jargon de sa nourice, & pas un mot de Latin.

Latin. Cela me surprend, les Hollandois étant naturellement studieux, sur tout ceux qui se destinent a la Prédication de l'Evangile de Calvin. Il me paroît aussi beaucoup ivrogne; tant pis pour lui. Les deux autres sont bons Matelots, qui gagneront bien leur vie. Nous avons aussi deux Lascaris, ou Esclaves noirs, qui sont afreux. Ces malheureux se laisseroient plûtôt mourir de faim, que de toucher à ce qu'un Chrêtien auroit touché. On leur à donné un pot & du ris: qu'ils s'accommodent. Juillet 1690.

Du Mardi 1 Août 1690. Août.

Nous avons mouillé ce soir à deux portées de canon de terre.

Du Mercredi 2 Août 1690.

Les Courans nous sont contraires: nous avons mouillé ce soir.

Du Jeudi 3 Août 1690.

Nous ne mouillerons plus, parceque ceci est plein de roches, ou de très mau-

Août 1690. mauvaise tenuë. Les Courans nous ont dérivé plus d'une lieue du reste de l'Escadre ; & le Lion a perdu une ancre, son cable ayant été coupé par les roches. Nous ne quittons point de vue l'Isle de Ceylon. Ce Païs-ci doit être bien mal sain ; toûjours embrumé, & couvert de nuages : ainsi, il y doit beaucoup pleuvoir, & la chaleur par conséquent doit y engendrer beaucoup de corruption & bien des insectes. Il a calmé toute la nuit, & une bonne partie de la journée; & le vent n'est revenu que sur les deux heures après-midi.

Ce qui est bon à prendre est bon à rendre, dit le Proverbe. Messieurs de Porrieres & de la Chassée ont été diner chez Mr. du Quesne. Ils y ont appris qu'il a oté à Heros une partie de son pillage à la Flute. J'en suis ravi. Bien loin de piller, un Ecrivain du Roi doit empêcher le pillage, & le désordre. Je ne voudrois pas pour tout mon sang avoir été l'objet d'un pareil remeré. J'en suis à couvert; mais le Général dit, que si je ne pille pas, je fais autre chose qui ne vaut pas mieux: il veut parler de son Capitaine d'Armes, qui a encore, comme dit Garreau, les badigoines écar-

écarbouillées. J'en suis fâché; mais, je n'en suis pas cause: s'il avoit été moins insolent, il ne porteroit pas de mes marques. Août 1690.

Du Vendredi 4 Août 1690.

Calme tout le jour, & un peu de vént sur le soir. Nous faisons très pauvre chere les jours maigres; &, sans la Bonite marinée, nous ferions encore pis: mais, ma foi, il n'en reste plus qu'un tiers de baril, & il est tems que nous arrivions.

Du Samedi 5 Août 1690.

C'est l'ordinaire de ces endroits-ci; de calmer le matin, & que le vent revienne l'après-midi ou sur le soir. C'est le tems qu'il a fait aujourd'hui, avec une chaleur épouventable. Le Ciel brille d'éclairs de tous côtez, & paroît tout en feu. Nous aurons de la pluye: tant mieux, pourvû qu'elle raffraichisse un peu l'air étouffant que nous respirons.

Du Dimanche 6 Août 1690.

Il a plû cette nuit pendant plus de

six

Août six heures, d'une telle sorte
1690.

Qu'il sembloit que le Ciel qui fondoit tout en eau
Vouloit nous inonder d'un déluge nouveau.

Les éclairs éclatoient de tous côtez, & quelques coups de tonnere se sont fait entendre; mais, peu. Le vent étoit bon petit frais; & je me suis baigné, étant exprès resté à la pluye. Je m'en étois déjà bien trouvé: je m'en trouve bien encore.

Nous avons vû dès le matin un Navire, a plus de quatre lieues de nous. Nous l'avons cru gros; mais, l'ayant approché, nous avons vû, que ce n'étoit qu'un engin de trente-cinq tonneaux. M. du Quesne lui a tiré un coup de canon: il a amené son Pavillon Hollandois; & on l'a pris, sans coup férir. C'est un de ces petits Batimens, qui servent à aller de Comptoir en Comptoir, le long de la Côte, porter & raporter des Marchandises nouvelles. Il venoit de Trinquemale a dix lieues d'ici à Capello, qui est justement l'endroit où nous l'avons pris, à deux lieues de terre, ou environ. Il venoit chercher du ris, &

du

du bois, & est chargé de roches. Ils n'étoient que douze hommes dedans, deux desquels sont à présent ici; & nous avons donné deux François en leur place, pour emmener cet engin avec nous. Il va bien à la voile; & ces petits bâtimens-ci sont d'un très grand secours. J'écris ceci, plûtôt pour la ponctualité, que pour la conséquence; ne vallant pas la peine qu'on en fasse mention. Ce qu'il y a de bon, c'est que nous avons appris, que le long de la Côte de Coromandel, où nous allons, & où nous sommes presque, il y a six gros Navires, bien chargez. Tant mieux; nous pourons en naturaliser quelqu'un. Août 1690.

Voici le plus vilain païs du monde. Il pleut à l'heure que j'écris, d'une force, & d'une abondance, toute extraordinaire; &, suivant toute l'apparence, la pluye n'est pas prête à finir. Il vente beau frais; mais, le vent est bon.

Du Lundi 7 Août 1690.

Nocte pluit totâ redeunt spectacula manè.

Il a fait toute la nuit un tems de Diable; mais, il s'est éclairci avec le jour.

Août 1690. Les Courans nous ont été absolument contraires : nous avons reculé, au lieu d'avancer ; & le vent n'étant pas assez fort, pour resister à leur violence, nous avons été obligez de moüiller cette nuit, devant un endroit, où l'on voit de loin un grand bâtiment, qui paroit neuf. On dit ici, que c'est une Pagode, ou, si l'on veut, un Temple d'Idolatres ; mais, après l'avoir observé, autant que la distance du lieu me l'a pu permettre, je croi que c'est un Magazin, nouvellement bâti.

Du Mardi 8 Août 1690.

Nous avons remis à la voile, deux heures avant Soleil levé : nous avons été tout le jour à une lieue de terre, au plus, par le plus beau tems, & le meilleur vent du monde. Nous avons passé devant une Forteresse Hollandoise, nommée Trinquemale : elle est, à ce qu'il m'a paru, batie dans une Peninsule, ou langue de terre, qui s'avance, dans la Mer. Elle borde toute la terre, qui forme cette Peninsule & l'Istme, & bouche du côté de Terre le chemin de la Montagne, qui la couvre du côté de la Terre &

de la Mer. Elle commande toute l'entrée du Port, qui est étroite ; mais, bonne. L'ouvrage m'en paroît regulier, & neuf; &, à ce que je puis en juger par mes longues vûes, c'est un Pentagone, bien flanqué, revêtu dans ses Courtines, excepté du côté de l'entrée du Port, où la Courtine, qui lui est paralelle, paroit nue, deffendue de plusieurs canons, & de ceux des Bastions, qui en sont bien garnis. Il faut passer sous leur feu, pour aller au mouillage, qui est à l'embouchure de la Riviére, qui vient de Candi, Capitale de l'Isle de Ceylon, & la demeure du Roi du Païs. M. du Quesne dit, que s'il étoit dans ce moüillage, avec un seul Vaisseau de cinquante canons, il en empêcheroit l'entrée à une Armée Royale. Cela paroit effectivement bien fort. Il y a été, & moi non. Cependant, les François, qui ont possédé cette terre, n'ont pas pû s'y conserver, & ont été obligez de l'abandonner, avec cinquante piéces de canon. Effectivement, j'ai toujours oüi dire, à la honte de la Nation, qu'elle est propre & bonne à tout entreprendre; mais, qu'elle est trop remuante, pour rien achever.

Août 1690.

Cette Isle est une des Conquêtes,

Août 1690. que les Hollandois ont faites ſur les Portugais dans les Indes. Les Relations en ſont entre les mains de tout le monde. Que ce que je vas ajouter ne paroiſſe pas un Paradoxe.

Politique des Hollandois. Les anciens Romains tendirent à la Conquête de tout le Monde, par la force des Armes. Ils réüſſirent, par leur union, & ne furent détruits que par leurs diviſions, leurs partialitez, & leurs guerres civiles, qui engendrerent la Monarchie. La République de Hollande tend à même fin: non, à tout gouverner; mais, à donner le mouvement à tout: & ſuit un autre chemin, plus ſubtil; c'eſt, par le Commerce Univerſel. Il fleurit ſi bien chez cette Nation, qu'elle eſt en état de ſe meſurer avec les Têtes Couronnées, dont elle a été autrefois Sujette, ou auxquelles elle doit ſa Souveraineté. Qu'on la mette ſi bas qu'on voudra en Europe, on ne la détruira jamais, tant qu'elle reſtera unie: ſon Commerce des Indes la ſoutiendra toûjours. C'eſt par lui, qu'elle a rendu quantité de Rois en Aſie, ſes Tributaires, & ſes Vaſſaux. Elle s'étend peu à peu dans les Païs; &, ſous pretexte du Commerce, ſe rend grande terrienne. Qu'on reliſe, ce que j'ai dit, page

402

402 du premier Volume: on verra comme elle s'y prend; & c'est par tout de même. Août 1650.

Les Souverains & les Peuples d'Europe comptent pour rien les Conquêtes, & les Etablissemens, que cette Nation fait ici. C'est, qu'on n'est en Europe occupé que des objets qui frapent les yeux, & qu'on ne veut pas prendre garde au futur. Cependant, le passé devroit faire envisager l'avenir. Combien y a-t-il de choses, absolument necessaires, ou dont on s'est fait des nécessitez, que nous n'avons que par leur canal? Et possedant tout le Commerce, & par conséquent toutes les Richesses du Monde, manqueront-ils de quoi que ce soit? Ne seront-ils pas en état d'avoir des Souverains à leurs gages? Cela ne s'est-il pas déjà vû? Le Traité de la Triple Alliance, n'est-il pas encore tout recent? Par qui se soutenoit-il, si ce n'étoit par l'argent de la Hollande? Que les Almanachs, le Cocher de M. de Vertamont, & les autres qui font les sottes-Romances du Pont-Neuf, la traittent de Banquiere: ce nom, dans les Esprits spéculatifs, lui fait honneur, & est une marque certaine de la sagesse de son Gouvernement, & non pas un terme de mépris, comme le

Août 1690. prétend la canaille, & la vile populace. Que qui voudra traite ceci de visionnaire & de chimérique, pour moi, je le croi très serieux; &, sur ce fondement, je ne ferai point de difficulté de dire, qu'en bonne Politique, il est de l'interêt de toute l'Europe d'avoir les yeux sur les demarches de cette Nation en Asie.

Cette terre de Trinquemale paroît belle, pleine, & unie. Elle est, à ce qu'on dit, fort saine: c'est tout ce que j'en sçai.

Du Mercredi 9 Août 1690.

Nous sommes fort-bien intentionnez; &, si nous n'attrappons rien, ce n'est pas notre faute. On dit qu'il y a une Flute à l'entrée de la Côte de Coromandel; &, comme M. du Quesne voudroit l'avoir, nous avons mouillé cette nuit, pour ne la pas passer. Nous avons fort bien été toute la journée. Nous sommes à la vûe de la Côte; &, si le tems étoit fin, nous verrions, supposé qu'elle y soit, cette Flute, qui est cause que nous sommes à l'ancre.

M. du Quesne est venu ce soir à bord, sitôt que nous avons été sur le soir. J'ai dit

dit ci-dessus, qu'il avoit fait rendre gorge à Heros, son Ecrivain ; mais, je ne comptois pas avoir part à la restitution. Je l'ai eue, pourtant ; puis que notre Général m'a fait présent de cent piastres, & le Commandeur de vingt-cinq, pour me dédommager du profit, que je devois faire à la Flute prise, & que je n'ai pas fait : ainsi, avec la réputation de n'être point pillard, j'ai part au pillage, par un endroit, qui me fait honneur. Je ne me soucie nullement de présens : je ne suis point assez interessé, pour les regarder par eux-mêmes ; mais, je suis charmé de la maniére qu'ils m'ont été faits. Elle étoit si honnête, qu'elle vaut plus que les présens ; du moins, je l'estime davantage. Août 1690.

Je ne sçai si tout le monde, qui est dans l'Ecueil, est aussi content que moi de la visite de notre Général. Je ne le croi pas, ayant ce soir vû à table un certain M. le Vasseur, qui m'a paru faire de très mauvais sang, & avoir le gosier aussi étroit, que ses yeux étoient rouges & gros. M. du Quesne, & le Commandeur, l'ont fait descendre dans la chambre du Conseil ; d'où, au bout d'un quart-d'heure, il est remonté seul dans

Août 1690.

ſa chambre, & en a emporté une poche de cuir, qui n'étoit pas vuide: & cette poche eſt entrée, avec eux, ſans lui, dans la chambre du Chevalier de Bouchetiere, où je croi qu'elle eſt bien reſtée. Y auroit-il eu quelque partage forcé? L'apparence le dit; & je ne la croi point trompeuſe: je le ſçaurai; car, je ne croi pas que M. de Porrieres me le cache*. Effectivement, cette Flute étoit bien riche, & a été cruellement pillée. Il y a des Matelots, qui y ont fait fortune, dans leur état, s'ils ſçavent ſe borner. Il eſt inutile de dire, que j'ai ſalué la ſanté de mes bienfaiteurs. J'ai donné au Commandeur le ſecond cabat de figues, que j'avois eu de M. du Queſne, & dont je lui avois donné un. Il m'en a bien remercié, & m'a dit ſans façon, que s'il avoit cru que je l'euſſe eu encore, il me l'auroit déjà demandé; mais, qu'il avoit cru, que j'avois fait comme lui, c'eſt-à-dire, que je l'avois mangé en trahiſon, ſans en faire part à perſonne.

**Oui, ils l'ont obligé de partager ſon butin; mais, je n'ai pas pu ſçavoir de combien il a rendu gorge.*

Du Jeudi 10 *Août* 1690.

Nous avons remis à la voile de grand matin;

matin; &, au lever du Soleil, nous a- Août
vons vû sept Navires. Nous avons 1690.
donné dessus, & espérions bien en prendre quelqu'un; mais, non. En voici la raison. Ces Navires sont moüillez devant Négapatan, premier Fort que les Hollandois ont sur la Côte de Coromandel où nous sommes, en sûreté sous son canon, excepté une Flute, qui s'y est allé mettre, sitôt qu'elle a vû que nous tâchions de l'approcher. Nous avons cru, qu'elle s'étoit échouée; mais, un quart-d'heure après, elle a reparu un moment: elle avoit simplement touché.

M. du Quesne a mis Pavillon de Conseil: les Capitaines y ont été. Le résultat a été de poursuivre la route, par plusieurs bonnes raisons: entre autres, que nous n'avons point de Pilotes, qui connoissent le Havre, ni son entrée; que ces Navires sont sous le feu du Fort, qui nous choisiroit, si nous approchions de la portée de son canon, dont il a soixante-dix piéces; &, qu'enfin, pour y aller, il falloit passer sur des basses, où nous pourrions toucher, aussi-bien que la Flute; que si cela arrivoit, nous ne pourrions pas nous en relever

Août 1690. comme elle, parce que nos Navires, beaucoup plus forts & plus lourds, tirent beaucoup plus d'eau : outre que nous ne pourrions que difficilement manœuvrer, parce que les Ennemis, nous voyant dans l'embarras, ne manqueroient pas de nous fatiguer. En effet, la terre est ici tellement basse, que, quoique nous fussions fort éloignez, nous n'avions sous nous que quatre brasses & demie d'eau. Ce Fort des Hollandois nous paroît un quarré régulier, bien situé, dont deux Bastions commandent le Port.

Nous avons vû autour de là plusieurs Barques de Noirs, qui rodent & trafiquent le long de la Côte; mais, n'étant point à eux, que nous en voulions, on ne leur en a rien dit. Nous avons donc poursuivi notre route; &, à cinq lieues de là, nous avons passé devant une autre Forteresse, belle & grande, qui se nomme Trinquebar, qui appartient aux Danois : il y avoit trois de leurs Navires mouillez devant. Nous ne nous sommes point arrêtez; n'ayant rien à démêler avec eux. Ce Fort me paroît un Pentagone régulier. De nos Matelots, qui y ont été, disent, que les Danois y ont plus de cent pièces de canon montez,

Trinquebar, Forteresse des Danois.

&

& toûjours huit cens hommes de garnison. Aoust 1690.

Sur les cinq heures du soir, nous avons vû à terre un Pavillon blanc, qui nous a fait connoitre, qu'il y avoit là des François établis. Pour lors, nous avons serré le Pavillon Anglois, que nous avons eu au vent toute la journée, & avons mis même Pavillon. Il est venu à bord un François, nommé M. Cordier, qui nous a dit, que l'endroit où il est, & où nous sommes présentement mouillez, se nomme Gigeripatan; que c'est un nouvel Etablissement, fait par M. Martin; & qu'il n'y a plus que seize lieues d'ici à Ponticheri. Nous avons apris aussi, que tous les François, qui étoient à Siam, sont revenus à Ponticheri, où il a y présentement beaucoup de monde: que l'Opra Pitrachard, qui avoit usurpé le Royaume, & avoit fait mourir le Roi notre Allié, a été poignardé par Monpan, le même qui est venu Ambassadeur en France, & qui s'est mis la Couronne sur la tête.

Gigeripatan, Etablissement François.

Ceci est faux: le bruit en a couru; mais, sans fondement. *Voyez ci-après, pag.* 168.

Cette Nouvelle nous réjouit tous, parce que ce nouveau Roi, qui a reçû en France plus d'honneur qu'il n'en étoit légitimement dû à son caractére, doit

Août traiter favorablement tous les François.
1690. On ajoute, que dès le commencement de son Regne, il a fait mettre en liberté tous les Ecclesiastiques, & les François, qui avoient été mis aux fers, & dont les prisons étoient pleines. Si, sur ce pié, Dieu lui accorde un long & heureux Regne, on peut probablement esperer, que la Religion, & les François, y auront le même Etablissement qui leur avoit été promis.

Si les Révolutions se succédoient & se terminoient aussi promptement par tout que dans le Roiaume de Siam, la Chrétienté, & toute l'Europe, joüiroient d'une Paix profonde; & le Monde ne seroit pas divisé, comme il l'a été du tems de Cesar & de Pompée, sur les interêts du Beau-Pere, & du Gendre. Mais, du moins, si cette Guerre est funeste à la Chrétienté, elle doit lui ouvrir les yeux sur l'Infaillibilité, que les Docteurs Ultramontains attribuent au Pape. Si Innocent XI avoit eu cette Infaillibilité, qui ne se trouve qu'en Dieu, & nullement dans un Homme mortel, pecheur comme un autre, il n'auroit pas fourni de l'argent au Prince d'Orange, qu'il devoit regarder comme un Hérétique, avec qui, par consequent, il ne devoit

avoir

avoir aucun commerce; parce que cette divine Infaillibilité lui auroit fait connoitre, qu'il s'en servoit pour détroner son Beau-Pere, Prince Catholique, s'il en fut jamais. Eh! où m'égarai-je? J'avoue, que cette Infaillibilité & cette Sainteté attribuées à un mortel, qui trop souvent n'est rien moins que saint & infaillible, me choquent, & que je n'y vois, ni rime, ni raison, ni ombre de bon sens. Août 1690.

Nous avons encore apris, que les Hollandois n'ont pas en tout deux cens Européens, sur tous les Navires qu'ils ont dans ces Mers. Tant mieux: nous en aurons meilleur marché.

Tempora vanescunt, tacitisque senescimus annis.

Le tems insensiblement fuit,
Le nombre de nos ans augmente.
Malheureux que je suis! J'en compte un avec trente,
Sans pouvoir en montrer le fruit.

C'est à pareil jour de Saint Laurent, Dimanche 10 Août 1659, que je suis né; & que ma Mere, à ce qu'elle m'a

Août 1690.

dit, souffrir beaucoup, pour rien qui vaille*. J'y étois; mais, j'ai beau rapeler mes idées, je ne m'en souviens plus. Tout ce que je sçai, c'est que je n'ai jamais valu grand chose. *Cor mundum crea in me Deus, & spiritu principali confirma me, &c.* font une bonne partie de mes Prieres.

Du Vendredi 11 Août 1690.

Nous avons remis ce matin à la voile; &, à midi, nous avons passé à la vûe d'un endroit, où il y a quatre Pagodes, proche l'une de l'autre. Nous avons vû Porte-Nove, où les Portugais ont un Fort. Il y avoit trois Navires, qui ont arboré Pavillon Danois. Nous avons continué notre chemin, sans leur faire plus au long décliner leur nom. Peut-être, sont-ce des Anglois, ou des Hollandois. Quoi qu'il en soit, il n'y a guere d'apparence qu'ils osassent, à la vûe des Portugais, se dire Danois. Outre cela, nous avons ici assez d'Ennemis, sans en faire d'autres, de gayeté de cœur; étant

** Ceci est faux. Je suis né le Dimanche 17 Août 1659, à 4 heures 48 minutes du matin, la Lune dans sa Conjonction. Un vieux Regître de feu mon Pere le dit ainsi. Je fus batisé le lendemain; & en effet mon Batistaire est du Lundi 18, & dit, que j'étois né le jour précédent (hier.) Ainsi, ma Mere, contre l'ordinaire des Meres, se trompoit de huit jours.*

étant une insulte aux Portugais, de prendre dans leur rade, des gens, qui s'y sont retirez. Août 1690.

Cette terre me paroit parfaitement belle, unie, plate, & couverte de verdure. On ne voit de tous côtez, que des Pagodes, ou Temples d'Idoles. Ce Peuple-ci est bien à plaindre ; & le Diable y est bien puissant, puis qu'il se fait adorer en autant d'endroits, au moins, que l'est le vrai Dieu dans le Païs, où la véritable Religion est établie. Nous avons encore mouillé ce soir ; parce que le vent a tout à fait calmé, & que la nuit approche. Nous voyons Pontichéri, & n'en sommes qu'à deux bonnes lieues.

PONTICHERI.

Du Samedi 12 Août 1690.

J'Ecris, sur les dix heures du matin, pour dire, qu'après avoir bien chanté Noël, Noël est enfin venu ; c'est-à-dire, que nous sommes à l'ancre devant Ponticheri. L'endroit me paroit beau ; mais, je n'y voi point de Fort.

On

Août 1690. On dit pourtant qu'il y en a un. Quand j'aurai été à terre, je dirai comme il est fait. Car, si j'ai quelque tems à moi, de quoi je ne doute point, j'en leverai le Plan, j'irai voir les Pagodes, & j'obéirai à ma curiosité, le plus qu'il me sera possible.

On nous a salué de neuf coups de canon; & M. du Quesne a rendu coup pour coup. Nous avons chanté le *Te-Deum*, à l'issue d'une grande Messe. Dieu veuille que nous en fassions autant en France, avec autant de joye à notre retour, & en aussi bonne santé, que nous sommes tous.

La Mer est couverte de Negres, qui pêchent sur des rats-d'eau. Ce ne sont que trois buches, jointes ensemble avec des cordes. Il ont apporté des fruits, & apportent le poisson qu'ils prennent, & les Matelots payent l'un & l'autre. Le premier, qui est venu à bord, avoit amaré son rat à un anneau, & étoit monté en haut. Soit par la malice de quelqu'un, ou que la corde ne valut rien, elle a cassé, & le rat alloit à veau l'eau. Un François auroit été déconcerté; mais, le Negre a dans le moment pris son parti. Il s'est jetté à la nage, la pipe allumée

mée à la bouche. Il a rejoint ſon rat, & eſt revenu, ſans que ſa pipe fût éteinte. La maniere, dont il s'y eſt pris, me fait déja connoitre, que ces gens-ci ſont, auſſi-bien que les Sauvages du Canada & de l'Acadie, des Animaux amphibies, moitié chair, & moitié poiſſon. Août 1690.

J'irai à terre, ſitôt que j'aurai déjeuné. Le Meſſer Gaſter de Rabelais veut être ſervi & rempli; & le mien eſt auſſi vuide, qu'un tambour. Je ne ſai quand je reprendrai la plume.

Du Jeudi 24 Août 1690.

Je n'ai point écrit, depuis le 12 du courant. Parce que j'ai preſque toûjours reſté à terre, ou tellement occupé à bord, que je n'ai pas eu un moment à moi; mais, à préſent, que nous ſommes ſous les voiles, je vais écrire, en un ſeul Article, tout ce qui me paroit de Ponticheri, ayant mes memoires tout prêts.

Deſcription de Ponticheri.

Premierement, cette terre-ci eſt fort baſſe: les Vaiſſeaux mouillent à près d'une demie lieue; & les Chaloupes, ni les Canots, ne peuvent approcher de terre, qu'à une grande portée de fuſil,

parce

Août 1690 parce que la Mer brise tellement, que ce seroit vouloir absolument se perdre, que d'en approcher d'avantage. Les Noirs du Païs viennent prendre ceux qui y vont, les marchandises, & autres choses, dans de grands Bateaux plats, qu'on appelle Chelingues, dont les bords sont fort elevez. Ces Bateaux sont faits de planches fort minces, non cloüées, mais simplement cousues ensemble avec de la corde, sans bitume, goudron, rousine, poix, ni etoupe. Ainsi, l'eau y entre de toutes parts, en si grande quantité, qu'on est toujours en risque d'être noyé, & que les marchandises sont toujours mouillées.

Chelingues.

Je ne sçai pas pourquoi la Compagnie n'y fait pas faire un Quai : il épargneroit le coût de ces Chelingues, & assureroit la vie & les marchandises ; ces Bateaux étant si peu sûrs, qu'il faut qu'il y ait toujours deux hommes occupez à jetter l'eau avec des seaux de cuir, un autre au Gouvernail, & six à nager, c'est-à-dire, à tirer l'aviron : ainsi, neuf hommes dans chacune, dont la dépense seroit épargnée. C'est, dit-on, du sable mouvant ; & il est impossible de bâtir sur un fondement si peu solide.

Si.

*Si licet exemplis, in parvo, grandibus uti** Août 1690.

* *Ovide.*

la Digue, que Louis XIII, & le Cardinal de Richelieu, firent faire à la Rochelle, subsiste encore. On va dire, sans doute, que l'Esprit m'a tourné, de mettre en paralelle la foible puissance d'une Compagnie particuliére, avec la richesse du plus puissant Prince du Monde. Ce n'est point mon intention, de faire une pareille comparaison: je sçai bien qu'elle seroit ridicule, par la distance des objets. Je veux simplement dire, que la chose n'est point impossible; & que, très assurement, on réüssiroit, si on l'entreprenoit: &, avec la foible connoissance que j'ai des Fortifications, & de la Géométrie, je me chargerois volontiers de l'execution, au péril de ma vie.

C'est sur le bord de la Mer, qu'on met les bariques, pour faire de l'eau; & ce sont des Femmes qui les emplissent. Elles vont quérir cette eau à deux puits, qui sont à cent pas, ou environ, du bord de la Mer, & l'apportent sur leurs têtes, dans des cruches de terre, à peu près, comme les

Août 1690. les laitiéres apportent leur lait à Paris. Ces puits ont de tout tems été en usage par tout l'Orient; & de tout tems aussi, les Femmes, & les Filles, ont eu le soin d'y aller puiser, & d'apporter à leurs maisons l'eau qui leur étoit nécessaire. Jacob deffendit les Filles de Laban, qui y étoient occupées. Le Sauveur y convertit la Samaritaine. Cela est trop connu, pour s'y arrêter; & j'en ai déjà parlé ci-dessus, au sujet de la Femme de Moäly.

Le Fort est bati à deux cens pas de la Mer. Ce n'est qu'un quarré barlong, très irregulier, n'y ayant que trois mauvaises tours rondes; & qui, par conséquent, n'est point flanqué, que du côté du Jardin, où il y a un Bastion regulier, ou qu'on a voulu rendre tel, la gorge en étant très mal prise & trop étroite. J'ignore quel est celui qui en a fourni le plan, & le nom de celui qui a conduit la construction; mais, certainement, ni l'un ni l'autre n'entendoit, ni les Fortifications, ni l'Ingenie. Il n'y a en tout que trente-deux petites piéces de canon, de quatre, de six, & de huit livres de calibre, & ainsi, n'est que de très peu de deffense: mais, on dit qu'ils n'ont rien à craindre, ni du

côté de la Mer, les Vaiſſeaux ne pouvant approcher; ni du côté de Terre, étant ſous la protection du Mogol, & de Remraja, Roi du Païs, qui ont deffendu aux Anglois & aux Hollandois de leur faire aucune inſulte. Je parlerai de ces Princes, & de la Guerre qui eſt entre eux. Août. 1690.

Ce Fort paroit neuf, & l'eſt auſſi : il eſt bâti de brique couverte d'une eſpece de chaux, infiniment plus belle que celle que nous avons en France, & qui en vieilliſſant contracte une couleur & un éclat uniforme, qui la feroit prendre pour du marbre blanc; ce que j'ai connu à des réſervoirs, qui ſont dans des maiſons particulieres que des François habitent. Ce Fort n'a en dehors, ni foſſé, ni par conſéquent aucun glacis. Ce n'eſt qu'une muraille tombante, ſans talus ni cordon; en un mot, un Fort très indigne d'en porter le nom. Le Jardin eſt derriere dans l'Oueſt: il eſt bordé d'un marais & d'un petit ruiſſeau, courant avec lenteur, qui lui conſerve ſon humidité. C'eſt proprement un potager, & une gueuſerie pour nous.

Le Directeur & autres Officiers logent dans ce Fort, dont tous les bâtimens ne ſont pas achevez, particuliérement

ment l'Eglise des Capucins, qui y sont établis, & y sont les Curez Parochiales.
Août 1690. Il y a quelques maisons de François en dehors du Fort, assez proprement & commodement bâties, d'un seul étage, toutes enduites de la chaux, dont j'ai parlé; ce qui forme une vûe assez agréable.

Maisons des Noirs. Les maisons ou cabanes des Noirs sont éparses çà & là sans ordre ni alignement, & ne sont faites que de terre détrempée, & soutenue en elle même par des morceaux de branches d'arbres qui y sont mêlez.

Officiers & Soldats François, presque tous verollez. Les François y sont environ deux cens personnes, compris les Officiers & les Soldats. Les trois quarts & demi de ceux-ci n'osent retourner en Europe: non, qu'il leur soit deffendu de revenir dans leur Patrie; mais, c'est que les Filles suivantes de Venus les ont si bien salez & poivrez, qu'ils crevaroient dans les froidures du Cap de Bonne-Esperance, s'ils hazardoient de le repasser. Ils ne sont pas difficiles à distinguer. Ils sont si pâles, livides, maigres, & hideux, que si je ne les avois pas vûs l'épée au côté, je les aurois pris pour de nouveaux Lazares, ou du moins des Moi-

Moines de Notre-Dame de la Trape. Août
Ils ont si peu de force, que d'un soufle 1690.
de vent on les jetteroit à terre. Voilà des gens bien capables de faire résistance aux Ennemis ! Ils sont tels pourtant ; & je n'impose pas d'un mot. Il faut que ce mal soit bien cruel, puisque

Intactis vorat ossibus medullas.

Je me ferois eunuquiser plûtôt que d'en être frapé. Je ne vaux pourtant pas mieux qu'un autre ; mais, quand j'ai vû ceux-ci, je me suis souvenu de mon Ovide, qui dit si bien,

Exemplo territus ejus,
Palmite debueras abstinuisse, Caper.

Autant d'exemples pour moi. Qu'on revoye ce que j'ai dit au premier Volume, page 111 & suivante, au sujet des Espagnols & des Portugais.

On fait garde perpetuelle dans ce Fort, comme en Europe. Ils devroient y vivre chrêtiennement, & sur-tout chastement, du moins pour leur santé. Ils ont devant les yeux quantité de bons exemples ; y ayant, outre les Capucins, des

Août 1690. des Missionnaires & des Jésuites, qui y passent très souvent, & un Frere Cordelier, qui demeure avec les Capucins; en un mot, autant de Pasteurs qu'il en faut pour un si petit troupeau. Tous les Officiers que j'y ai vûs, pouris ou non, me paroissent gens d'esprit, ponctuels, intelligen.. C'est dommage des premier s.

C'est d'eux tous que nous avons apris, que ce que le Sieur Cordier nous a dit de Siam, & que j'ai raporté cidevant, est faux; que ce bruit avoit couru, mais que la vérité est, que l'Usurpateur Pitrachard est Roi absolu; que le Roi de Siam, notre Allié, est mort d'un genre de mort inconnu; que Mr. Constance est mort dans les tourmens huit jours après, & qu'on ne sçait ce que sa Femme & ses Enfans, & la Princesse de Siam, sont devenus; que les Catholiques y sont toûjours persécutez, particuliérement les Missionnaires, qui sont toûjours aux fers, & qui sont exposez à des suplices, que Busiris, ni Phalaris, son Ingénieur d'execrable memoire, n'auroient jamais inventez; sur tout, un nommé Mr. Poquet, qui est forcé, toutes les nuits, de lécher plus de

de vingt fois, avec sa langue, les parties Août
d'un infame Boureau, que la bienséan- 1690.
ce deffend de nommer. Les autres, au nombre de quatorze, ne sont pas plus favorablement traitez. Mr. de Lestrille, qui commande l'Oriflamme, en a porté la Relation en France. Elle y sera vûe avant ce Journal-ci : ainsi, je n'en ferai pas un plus ample détail; mais, je me réserve d'en faire une autre, certain que celle-là ne sera pas sincere, y ayant trop de gens interessez qui y mettront la main; qui déguiseront les faits. Les Anglois n'ont pas mieux été traité à Siam, que les François, & ont été comme ceux-ci obligez de tout quitter.

Les seuls Jésuites ont été à couvert de la Persecution; & leur fine Politique y a si bien réüssi, que bien loin d'avoir été vexez en quoi que ce soit, on leur a donné de l'argent pour s'en aller. On s'attend ici, que suivant leur coûtume de donner des souflets à la vérité, ils donneront en Europe une Histoire de la Révolution de Siam, où ils chanteront les Lamentations de Jeremie, & canoniseront de leur autorité les Peres de leur Société qui y étoient, & les inscriront dans leur Matyrologe. Croyez

Août 1690. moi . ne leur offrez point de bougies : la cire & le coton en seroient perdus

On dit ici assez plaisamment sur cette difference de traitement , que ce nouveau Roi de Siam ne connoit guere les gens , de pretendre congedier les Missionnaires par les tourmens, & les Jésuites par de l'argent ; que c'est plûtôt les vouloir attirer, puisque chacun trouvera ce qu'il cherche. Encore dit-on, qu'il pouroit réüssir à l'égard des Jésuite , si l'argent de Siam portoit la Croix & la faisoit sentir, ou qu'il brulât les mains de ceux qui le touchent : mais, il ne represente que des Diables sans chaleur ; & c'est justement ce que les Jesuites recherchent , & dont ils veullent deffaire les Idolatres.

Le P. Tachard reste.

On en fait une infinité de Contes de pareille nature, meilleurs dans la conversation que sur le papier. Quoi qu'il en soit, le R. P. Tachard ne veut point demander à Pitrachard la confirmation du caractere d'Ambassadeur, dont le feu Roi de Siam l'avoit revêtu, & son Voyage de Siam est fait, & sa Legation imparfaite, si les choses ne changent de face.

Mr.

Mr. Charmot revient avec nous : il espere passer à Siam, ou au Tonquin. Il est certain, que la douleur d'abandonner de nouveaux convertis lui arrache tous les jours des larmes. Son zele le portoit à s'exposer à tout, pour la Foi de Jesus-Christ : l'interêt de la Mission le rapelle en Europe; & c'est à quoi il obéït. Août 1690. *Mr. Charmot revient avec nous.*

Je retourne à Ponticheri. Il y a plusieurs François mariez à des Filles Portugaises, qui ne sont pas Noires, mais Metis ou Mulâtres, & dont les Enfans sont blonds, & d'une peau aussi blanche que les Européens les plus délicats. Il ne me paroit pas qu'il croisse ici rien du tout, qu'un peu de ris, & des herbes potageres. C'est l'endroit le plus sterile, & le plus mauvais, de la Côte de Coromandel; & je ne puis comprendre à quel dessein les premiers François, qui sont venus ici, se sont fixez dans un endroit de si difficile accès du côté de la Mer, si ouvert du côté de Terre, & si incommode pour la vie. Je l'ai plusieurs fois demandé : on ne me l'a point dit, parce qu'on ne la sçait pas; & je ne puis la deviner. *Terroir.*

Ils ont des Oyes, des Cannards, & des Poules, comme ceux d'Europe : il y en *Bestiaux.*

Août 1690. a une espece de ce dernier genre, dont le sang, les os, la moelle, la chair, & les yeux, sont noirs tout-à-fait, lorsqu'ils sont crus, & dont la chair redevient assez belle, lorsqu'ils cuisent. Ce sont celles qui sont de meilleur goût: les autres sont insipides, & couriaces.

Poules noires.

Cannards. Leurs Cannes ou Cannards sont assez bons & gras ; meilleurs à faire une soupe aux navets, qu'à la broche: ils ne sont pas mauvais en pâte.

Cochons. Leurs Cochons sont petits : on dit que c'est ce qu'ils ont de meilleur & de plus délicat. J'en suis persuadé, puisqu'il est ladre: & c'est à cause de cela, que je m'en repose sur le goût d'autrui; ayant naturellement horreur du grain dont ces Animaux sont farcis. Ils le sont tous, sans aucune exception. Je n'y en ai point vû d'autres; il n'y en a point non plus : la preuve est, qu'on n'en mange point d'autre chez Mr. Martin, dont la table devroit être préférée.

Moutons. Le Mouton n'y vaut pas le Diable; il n'est pas même fait comme celui d'Europe, si ce n'est par la tête & les piez. Le corps, au lieu d'une tonsure, est couvert d'un long poil, à peu près comme celui d'un Bouc ou d'une Chevre. On

On en jette la tête, toûjours pleine de vers, qui s'engendrent dans la cervelle de l'Animal vivant; la chair en est longue, molasse, & sans goût. *Août 1690.*

J'ai vû des Bœufs, mais je n'y en ai point mangé, pas même chez le Général des François. Je ne croi pas qu'on en abate; ou, du moins, c'est bien rarement. J'y ai vû de fort beaux Chevaux, au nombre de quatre: ils appartiennent à la Compagnie. Ils sont aussi fins que les plus beaux Chevaux d'Espagne. Je ne les croi pas propres à la fatigue: leurs jambes & leurs gaulis trop menus me le font croire. *Bœufs ordinaires. Chevaux*

J'ai vû des Bœufs qui servent à trainer le char ou le carosse du Directeur, & en font l'attelage: ils sont de Surate. Leur hauteur est difficile à croire. Ils ont neuf piez & demi du rès de chaussée à la croupe: leur tête est élevée de onze piez & demi. Leurs cornes sont larges & plates; &, pour bride, on leur passe une corde par les narines, & des Noirs les gouvernent. *Bœufs de parade.*

Ces sortes d'atelages sont communs dans les Indes: & quand le Directeur, ou le Général des François (Mr. Martin est à present l'un & l'autre,) va quel-

Août 1690. que part en pompe, il s'en sert, & est suivi, outre les François qui l'accompagnent, d'un nombreux cortege de Pions ou Valets Noirs, qui lui servent d'Estaffiers; & quand même il ne sortiroit pas du Fort, il y a toûjours douze ou quinze Noirs à sa suite, dont deux tiennent un parasol élevé si-tôt qu'il se presente à l'air.

Le Directeur seul n'a pas ce train: les autres Officiers en ont aussi, à proportion de leur rang. Il y avoit table ouverte á la maison de Mr. Martin, ou à la loge de la Compagnie: j'y ai plusieurs fois mangé; on y est fort proprement servi, en vaisselle d'argent, & en linge bien propre. La frugalité y régne; & m'étant rendu Juif ici, j'aurois fait très mauvaise chere, aussi-bien que Mr. de la Chassée, si Landais n'eut point eu de fusil. Nous avions pain, vin, & lard du Vaisseau: du reste, il nous a nouri pendant que nous avons été à terre, & faisoit notre cuisine chez un François de confiance.

Trafic. Le Trafic consiste en toiles, poivre, coton, soiries, salpetre, & autres Marchandises, qui viennent de Bengale, où nous allons. Lorsque j'en serai mieux in-

inſtruit, j'en parlerai plus amplement. Août 1690.

La Côte eſt pleine de Poiſſon, & c'étoit les jours maigres que je choiſiſſois pour aller manger à la loge, parce qu'on n'y ſervoit point de Cochon ladre, ni rien qui en fût lardé. *Poiſſon.*

La terre ne produit point ou peu de Bêtes venimeuſes; mais bien des Animaux inconnus en Europe. On avoit depuis peu de jours apporté au Fort un Inſecte, dont on n'avoit jamais vû de pareil. Il étoit attaché au milieu de la court en vie, & ne mangeoit que du fruit & des herbes. Il avoit la tête d'un Lezard, & quatre pieds griffez, extrémement courts. Sa groſſeur depuis la tête juſques après ſes pâtes de derriére, étoit celle d'une anguille, & amenuiſoit peu à peu, finiſſant à la groſſeur du petit doigt, terminée comme celle d'une écreviſſe. Le corps couvert d'écailles griſes, dures, larges de quatre lignes, & longues de huit; plus foibles, plus petites, & blanches, ſous le ventre. Lorſqu'il étoit ramaſſé dans lui, il reſſembloit pour la figure à un limas cuit hors de ſa coque. Sa longueur tout compris étoit de trois piez huit pouces; d'un naturel fort doux, & naturellement aſ- *Animal inconnu.*

Août 1690. soupi. Etant le prémier qu'on eut vû de cette espece, on ne lui donnoit point de nom.

Après avoir parlé du Païs, & de ce qu'il produit, il faut parler de ceux qui l'habitent, & les distinguer en trois Classes. La premiere, des *Gentils*, qui commandent aux autres : ceux-ci ne sont ni Circoncis, ni Juifs, ni Mahometans; ils sont Idolâtres. La seconde, des *Mores*, qui sont en même-tems Mahometans, Circoncis, & Idolâtres; ou plûtôt qui professent une Religion ridicule, à laquelle eux-mêmes n'entendent rien. Il faut parler de tous séparement, & ne pas oublier les *Esclaves* ou *Lascaris*, qui forment la troisieme Classe.

Gentils. Pour ce qui est des Gentils, on ne fait point d'autre ceremonie, lorsqu'ils sont nez, que de les porter dans une Pagode, & de les laver dans de l'eau, telle qu'on la trouve. Pour leurs Mariages, les Pere & Mere conduisent chacun de leur côté les prétendus mariez, qui ne se sont jamais vûs; les Filles restant toûjours renfermées dans le derriere des maisons, ou dans des endroits d'où elles ne peuvent voir, ni être vûes, de qui que ce soit de dehors. Ils se tou-

touchent dans la main, se donnent mutuellement du ris; & les parens & amis sont regalez pendant trois jours. Ces parens & amis sont tous de la même famille, qu'ils appellent Castes; ne leur étant pas permis de s'allier dans une autre: & ainsi, ils sont distinguez entre eux par familles, comme les Juifs le sont encore par tribus. Il ne leur est même pas permis de faire d'autre commerce, négoce, ou métier, que celui de leurs peres. Si cela étoit de même en Europe, & sur tout en France, l'éxecrable Maltote ne tireroit pas de la charue une infinité de paltoquèts, pour en faire de gros Seigneurs; & nous ne verrions pas tant de gens de qualité Août 1690.

Par un lâche contrat vendre tous leurs ayeux.

Le cours de la vie de ces Gentils est aisé & heureux, ne faisant rien que commander; & c'est avec eux, que les Européens ont leur plus fort commerce. Il y a des Banians, ou Marchans, tellement riches, qu'ils ne renferment ni leur or, ni leur argent: ils le tiennent en monceau & en tas, comme nous le

Août 1690.

bled; ne le comptent point, & se contentent de le pezer. Qu'on ne croye pas que ceci soit une exagération : c'est une verité très constante. C'est parmi eux, que se trouvent les Neyres ou Gentilshommes du Païs. Ces gens-là ne travaillent point, ni Banians, ni Neyres, ni Bramênes, dont je parlerai bien-tôt; parce qu'ils degenereroient : ils font seulement travailler les autres; & c'est ce qui augmente tous les jours leurs tresors, qui d'ailleurs ne sont point alterez par la bonne chere, parce qu'il croyent tous la Metemspicose de Pitagore, & croiroient manger l'ame, ou le vetement de l'ame, de leurs parens ou amis, s'ils mangeoient quelque chose qui eut eu vie. On verra dans la suite le respect, que tous ces Peuples Idolatres ont pour tous les Animaux vivans, & jusqu'où va leur zele & leur superstition sur ce sujet, qui se repand sur les Insectes les plus vils, les plus immondes, & les plus meprisables, dont ils ne tuent aucun, & auxquels ils ont soin d'assûrer la subsistance.

Bramênes

C'est cette Caste qui fournit de Bramênes ou Prêtres de leurs Idoles. Le Demon de l'ambition suit par tout sa même

me politique. Qu'un homme de qualité en Europe ait plusieurs enfans, l'ainé soutient la dignité de la famille: le second est destiné à l'épée, c'est un Chevalier de Malthe; & le troisiéme est Monsieur l'Abbé. Qu'un Banian ici ait plusieurs enfans, l'ainé soutient le Negoce & le Trafic du Pere: le second se met parmi les Neyres ou Gens de Guerre; & un autre se rend Braméne, ou Prêtre des Idoles. Quand tous ces Idolâtres meurent, on les brûle. J'ai vû à cinq ou six cens pas du Fort un corps brulé. Il y avoit deux pots de terre du côté de la tête, l'un plein de ris cuit, & l'autre d'eau. Je les cassai tous deux; mais, je ne scandalizai point les Idolatres, puisque nous n'étions que trois François, dont un étoit notre Conducteur. Ces misérables s'imaginent que les morts y viennent manger & boire, pendant quarante jours; & c'est pour cela qu'ils y laissent cette provision, & que pendant cet espace de tems, ils y en apportent tous les jours de nouvelle. Le corps étoit tout à fait consommé: il n'y avoit plus qu'un reste du crâne, qui ne l'étoit pas; & le feu étoit dans une fosse Août 1690.

Août 1690. d'un bon pié de profondeur.

Remarque. Je prie le Lecteur de remarquer en passant, que ce terme de quarante jours a toujours été consacré aux manes ou esprits des morts, tant par les Juifs que les Payens. Il l'est encore parmi nous, malgré le Precepte de Jesus Christ, qui dit, *Sinite mortuos sepelire mortuos suos.* Nous conservons encore dans les gens de qualité cette Cérémonie de l'ancien Paganisme des Gaules. Croyons-nous comme nos ancétres Payens le croyoient, que l'ame separée de nos corps soit quarante jours errante? Jesus-Christ nous enseigne, que si-tôt cette séparation faite, notre Ame prend possession d'une Eternité heureuse, ou est précipité dans les Enfers. Pourquoi ne pas abolir un pareil abus, dont le commun peuple est revenu? Je n'entens point, parce que je dis, parler ni du Purgatoire, ni des suffrages de l'Eglise pour les Morts: je n'entens parler que de ce qui a du raport au Paganisme, & que l'Eglise primitive a jugé à propos de tolérer, pour ne pas scandaliser les nouveaux Chrétiens qui y étoient accoutumez; mais, qu'on pouroit presentement abolir, sans aucun risque.

Pour ce qui eſt de leurs Femmes ou Filles, à tous, il eſt impoſſible d'en parler avec aſſurance, parce qu'on ne les voit point ; & toutes les inventions & ſtratagêmes des François, pour avoir commerce avec quelqu'une, ont échoué à leur confuſion. Les Femmes des Banians ou Marchans, celles des Neyres ou Gentilshommes, peuvent comme celles des Maures, & des Eſclaves ou Laſcaris, ſe remarier, ou reſter Veuves après la mort de leurs Maris; mais cette indulgence ne s'étend point ſur les Veuves des Braménes. Août 1650.

Que la Femme meure la prémiere, ſe Monſieur Braméne cherche parti ailleurs, & trouve dans les bras d'une épouſe toute neuve de quoi ſe conſoler de la mort de la premiere. Il n'en eſt pas ainſi d'elle ; qui, à moins que de vouloir perdre ſa réputation, eſt obligée de ſe brûler dans le même feu qui conſume le cadavre. Je n'ai point vû celui-là; mais, m'ayant été aſſuré par pluſieurs François dignes de foi, qui l'ont vû, je ne fais nulle difficulté de le donner pour vrai. Voici la maniere dont cela ſe pratique. *Veuves des Braménes.*

Premierement, il ne faut pas que la

Août 1690. Veuve pleure; car, si elle jettoit une larme, elle seroit reputée indigne d'aller se rejoindre à un esprit bien heureux. Secondement, il faut que dès le moment de la mort de son Mari, elle declare qu'elle veut se bruler avec lui, & qu'elle en avertisse tel ancien Braméne que bon lui semble, qui est celui qu'elle destine à faire la ceremonie. Si elle mettoit un intervalle d'un quart d'heure, entre la mort de son Mari, & sa declaration, elle n'y seroit plus reçue; parce que cette declaration seroit regardée, comme un fruit de ses réfléxions, & non pas comme un effet d'un amour tendre & desinteressé, qui n'a pour objet que ce qu'il aime. Troisiemement, il faut qu'elle persevere; lui étant toûjours permis de se dedire, jusques à ce qu'elle soit liée au cadavre, comme on va voir. Je sçai ces trois circonstances, pour m'en être informé comme je le dirai par la suite. Pour le reste, je vas rapporter mot pour mot, la Relation qui m'en a été faite par deux Officiers François qui en ont été Spectateurs, aussi bien que ceux qui étoient à leur suite.

Il y a environ quatre mois, m'ont-ils

ils dit, que quatre Officiers, que nous étions, arrivâmes dans un Vilage, où nous apprimes qu'il y avoit un Braméne mort, qui devoit être brûlé le jour même, & que sa Femme devoit se brûler avec lui. Nous voulumes en voir la cérémonie; & voici comme elle se fit. L'on porta le corps dans un champ, à quelques deux cens pas de la maison où il étoit mort. Il étoit comme assis dans une chaise: on lui fit faire trois fois le tour d'un foyer ou amas de bois dressé en lit, élevé environ de deux piez de terre, & d'un pié de profondeur; on le coucha dessus. Les Braménes firent trois autres tours, en jettant des cris & des heurlemens effroyables, & se rangerent au tour du corps à droite & à gauche. Août 1690.

La Femme parut ensuite, vetüe de ses plus beaux ornemens, pleine de colliers & de brasselets, & enfin parée comme si elle avoit été à sa nôce. Elle avoit le visage riant, la démarche assurée, & rien ne témoignoit dans sa personne, que la mort cruelle qu'elle alloit souffrir lui fit aucune horreur. Elle étoit environnée de Femmes & de Filles, & de plusieurs Braménes, qui tous l'ex-

Août 1690. l'exhortoient, & la félicitoient, d'aller se réjoindre à un homme au bonheur duquel elle devoit participer. On lui fit faire trois fois le tour du foyer, sur lequel le cadavre étoit étendu : on lui demanda autant de fois, si elle vouloit effectivement être brûlée avec lui ? Elle répondit toûjours oui, avec beaucoup de résolution. Nous (je fais parler les François) à qui un pareil spectacle faisoit horreur, lui dîmes, que si c'étoit la pauvreté qui la poussoit à mourir, nous lui promettions de l'en mettre à couvert, & dans un état à ne rien desirer pour sa vie, & à ne rien craindre pour sa réputation. Nous fimes enfin notre possible, pour lui faire changer de résolution. Véritablement, elle nous faisoit pitié : elle étoit aimable, parfaitement bien-faite, & toute jeune, n'ayant au plus que dix-sept à dix-huit ans.

Notre peine fut inutile : elle parut cependant nous en temoigner de la reconnoissance, par des regards gracieux qu'elle jetta sur nous, en nous saluant en riant. Sa constance alla jusques au bout. Elle monta resolument sur le bucher toute seule, baisa & embrassa

le

le cadavre, se releva, jetta aux Femmes & aux Filles, qui l'avoient accompagnée, ses vetemens, ses coliers, ses brasselets, & enfin tout ce qu'elle avoit sur elle, ne se reservant qu'une pagne ou piece de toile de coton, qui en forme de ceinture la couvroit depuis le dessus des hanches, jusqu'aux genoux. Elle s'assit au chevet du mort, & lui mit la tête sur son estomach à elle. Août 1690.

Jusques ici, il lui a été permis de se dedire; mais, elle ne le peut plus, si-tôt que le Braméne funeste éxécuteur d'une si terrible resolution, qui est monté avec elle sur le bucher, lui a lié le bras droit avec celui du mort. Ce Braméne se retire promptement, & promptement aussi les autres Bramenes mettent le feu au bucher de tous côtez. On y jette du bois, & d'autres matieres combustibles: &, pendant ce tems, les Braménes, les Femmes, & les assistans font un bruit & des cris de tous les Diables; sans doute, pour empêcher de distinguer ceux de la patiente. Mais, ce qu'il y eut d'étonnant dans celle-ci, c'est que quoique le feu fut plus d'un *Miserere* avant que d'être assez fort pour l'étoufer, & qu'elle restât tout ce tems dans des douleurs

Août 1690.

leurs plus faciles à imaginer qu'à decrire, elle ne donna aucune marque d'impatience, & ne changea point de situation.

Voilà ce qui m'a été bien assuré & certifié: & si on obligeoit en Europe les Femmes à se bruler après la mort de leurs Maris, les morts subites ne seroient pas si frequentes; & notre France n'auroit pas produit de mon tems des Monstres, tels qu'une Constantin, une Gorgibus, une Voisin, une Philbert, & une infinité d'autres dont la Chambre ardente nous a rendu justice.

Ce que disent plusieurs Relations est certainement faux. Leurs Auteurs assûrent, que les hommes mouroient si frequement, que les Empereurs du Mogol ordonnerent, que leurs Veuves seroient brûlées dans le même feu; & cela fondé, sur ce qu'ils croyoient que ces hommes avoient été empoisonnez. Cela est absolument faux: en voici une raison, qui ne soufre point de contradictoire. C'est que les autres hommes mouroient aussi dru que les Braménes (si je puis me servir de ce terme de dru). Ainsi, cette loi auroit été universelle pour toutes les Femmes, de

quel-

quelque qualité qu'eussent été leurs Maris, pendant leurs vies ; & qu'il n'y a que les seules Femmes des Braménes, qui s'en font une loi & un honneur, non seulement dans l'Empire du Mogol, mais dans tous les autres Lieux des Indes où les Braménes sont établis, sous quelque domination que ce soit. Août 1690.

Ainsi, ce n'est que par un honneur ridicule, & une vaine ostentation, que ces Femmes se font mourir ; mais, la volonté du Prince n'a aucune part à leur mort, & il n'y a jamais eu de loi à ce sujet. Leur mort est le fruit d'un zele mal conduit ; mais cette mort est volontaire, puisqu'il ne dépend que de ces Femmes de mourir, ou de ne mourir pas. Aussi, ne se brulent-elles pas toutes ; il n'y a que celles qui sont assez bêtes pour croire qu'elles vont jouïr, avec un Saint, d'un bonheur éternel, après avoir partagé avec lui les peines d'une vie mortelle. Il est cependant bien difficile que ces malheureuses Veuves s'en dispensent, étant poussées par une infinité de bigottes (il n'y a point de Religion qui n'ait les siennes) & par les fripons de Braménes, dont ces sacrifices volontaires de soi-même relevent la pretendue

Août due sainteté, & flattent l'amour pro-
1690. pre.

*Lucret. *Tantum Relligio potuit suadere malorum* * ? .....

Que le Lecteur accorde, s'il peut, ce brulement avec la Metempsicose dans toutes sortes d'Animaux, que les Braménes font profession de croire, & qu'ils enseignent aux autres: pour moi, j'avoue que je n'y comprens rien. J'espere cependant, que le Lecteur me rendra la justice d'ajouter foi à ce que j'écris, lorsqu'il sçaura par qui j'ai été informé, non seulement, de ce que je viens de dire, mais encore d'autre chose bien plus grave & incroyable, qui regarde encore les Veuves & les Filles de ces Braménes. Je citerai mon Auteur, ou plûtôt mes Auteurs, lorsqu'il en sera tems.

Mores. Pour ce qui est des Mores, ils suivent la Religion de Mahomet; &, autant que j'en ai pû sçavoir, c'est la Secte de Hali. Ils retiennent beaucoup de choses des Juifs: ils brulent les morts comme les Idolâtres. Leur Religion est tellement confuse, qu'ils ne peuvent ni

la

la débrouiller, ni l'expliquer. Le Capucin, qui est à Ponticheri, comme Curé, m'a dit, qu'il y avoit apporté toute son application, & que tout ce qu'il avoit pû y comprendre étoit, qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes, & étoient divisez en une infinité d'opinions différentes, dont il avoit déjà découvert jusques à soixante-quinze sur la Creation, l'état de l'Ame après & devant la mort, & l'Eternité. Il fait ses Remarques: s'il les donne au Public, ce sera certainement un présent très curieux; parceque la vérité & la simplicité en feront les fondemens & les ornemens. Il croit, que ces Mores sont une de ces races vagabondes de Juifs, qui se sont dispersez par toute la terre, après la destruction de Hierusalem par Tite. Il croit que leur Religion a été insensiblement confondue avec la Mahometane & l'Idolâtre. Pour moi, je n'en sçai rien davantage.

Août 1690.

Pour ce qui est des Esclaves, leur nom porte leur condition. Il n'y a qui que ce soit au monde plus malheureux & plus miserable qu'eux. Ils obéissent aux autres, avec un abaissement & une humiliation qui tient plus du

Esclaves.

chien

chien que de l'homme, & qui eſt inex-
Août primable. Ce ſont eux, qu'on nomme
1690. ici Laſcaris. Ils ſervent de Pions, ou de Valets, tant aux Européens qu'aux Gentils & Mores. Pour une roupie, qui vaut vingt huit ſols de notre Monnoye, on en a un qui ſe nourit, s'entretient, & ſert avec une fidélité exacte. Ceux qui travaillent au Fort ſont payez les uns plus & les autres moins : les plus chers ſont à trois doudous. Il y en a qui n'en gagnent qu'un, & le doudou ne vaut qu'un liard de notre monnoye; & ſi, avec ce doudou, ou ces trois deniers par jour, il s'entretient, lui, ſa femme, & ſes enfans. Il eſt vrai que leur nouriture ne coute preſque rien. Ils font cuire du ris à l'eau; ils en avalent le cangé, ou le bouillon : voilà leur diné; & à leur ſoupé ils mangent ce ris qui s'eſt groſſi, & qui en froidiſſant forme une maniere de pain qui eſt ſain & rafraichiſſant. Il m'a paru bon, mais je n'en voudrois pas faire ma nouriture ordinaire. Il eſt très facile de s'imaginer, que des gens ſi frugalement nouris ne peuvent pas être ni forts ni robuſtes; auſſi ne le ſont-ils pas : il en faut quatre, & quelquefois ſix, pour trainer

avec

avec peine un fardeau qu'un Européen seul porte avec facilité. Leurs charges ordinaires n'excedent pas seize livres pesant. Il faut remarquer aussi, que les maux infames, dont les trois quarts au moins sont infectez, achevent de les enerver. Ils sont cependant fort lubriques. Août 1690.

Leurs Femmes sont communes à tous les Gentils & Mores; & c'est dans leur ordre, que se prennent les Filles de mauvaise vie. Par toute l'Europe, ce sont ordinairement des Femmes, qui sont marchandes en gros & en détail de Filles faciles. Ici, ce sont les Hommes, qui font cet infame commerce; & il n'y en a aucun qui, pour une roupie, ne vende sa Sœur, sa Fille, ou sa Femme, qui de leur côté s'abandonnent volontiers aux Blancs ou Européens. Qu'on ne s'étonne pas que je parle si sçavamment & si affirmativement sur ce sujet: qu'on ne fasse point non plus de jugement témeraire; on auroit certainement tort. J'y ai été, mes yeux ont vû, mes mains ont touché: j'ai satisfait ma curiosité; & c'est tout. Si je n'avois pas craint les suites, peut-être n'aurois-je pas été si sage. Je le dis naturellement, *Leurs Femmes & Filles.*

ce

Août 1690. ce n'a point été la crainte de Dieu, qui m'a retenu; ç'a été, comme en Espagne, celle des Chirurgiens. Belle Confession ! digne pourtant d'absolution, puisqu'elle est également integre & sincere. On ne peut pas s'imaginer jusques où va ici cette prostitution: la plus âgée de huit, qu'on nous amena à quatre François que nous étions, n'avoit pas douze ans; & les deux sur lesquelles je mis la main n'en avoient pas dix, & étoient toutes deux *imberbés*.

Il y a plusieurs Européens, qui en entretiennent, lesquelles pour cela ne leur sont guere plus fideles. La dépense est comme celle des Valets ou Pions, une roupie par mois en fait l'affaire: &, quand l'Amant va voir la Nimphe, il faut qu'elle le regale d'une poule au ris; &, malgré cette dépense, si elle n'a pas une pagne neuve à la fin du mois, il est en droit de lui demander ce qu'elle a fait de son argent. En un mot, ces Noirs de l'un & de l'autre Sexe sont encore plus malheureux qu'on ne le peut dire; & ce sont eux, qui veritablement se ressentent de la malediction que Noé lança sur Cham, l'un de ses Enfans, duquel on tient par tradition qu'ils descen-

cendent. Ils n'ont pour tout vête- Août
ment, qu'une corde, qui leur ceint 1690.
le corps au-dessus des hanches, où est attaché un mechant morceau de toille de coton, qui couvre simplement ce que la pudeur veut qu'on cache. Et les Filles, que les Européens vont voir, n'ont rien du tout sur le corps, & sont *in puris naturalibus*, excepté quelques brasselets aux bras, & aux jambes.

La Religion de ces Esclaves est la même que celle des Gentils, excepté la Circoncision, que les Esclaves ont prise des Mores, & que les Gentils n'ont pas: ou, plutôt, ces Esclaves n'ont aucune Religion fixe, & s'accommodent de tout ce qu'ils voyent pratiquer par ceux qui leur commandent. Leur Mariage se fait de même que celui des Gentils, si ce n'est que les Lascaris, après avoir donné du ris à leurs épousées, leur en versent trois fois sur la tête, & en jettent sur le chemin par lequel ils doivent passer, en sortant de la Pagode, pour retourner chez eux; mais, tous ensemble, Gentils, Mores, & Lascaris, ont cela de commun, qu'ils ne mangent rien qui ait eu vie.

L'Adultere est puni de mort parmi

Août 1690. les Gentils & les Mores; mais, on n'en tient aucun compte parmi les Noirs. La Fornication chez les premiers est suivie du Mariage, & passe chez les Noirs pour une simple bagatelle. Cependant, l'Adultere, & la Fornication, sont très rares chez les Gentils & les Mores: non, par la vertu ni par la chasteté de leurs Femmes & de leurs Filles; mais, par l'étroite clôture où ils ont très grand soin de les retenir.

Veuves des Gentils & des Mores. Une Femme, qui après la mort de son Mari, Gentil ou More, en prend un autre, passe pour une dénaturée, & se perd de réputation; mais, elle ne la perd pas, pour avoir un Amant. On donne cette apparence de veuvage à la veneration qui est due à la mémoire du deffunt, & on accorde le reste aux nécessitez de la nature. Ainsi, on voit très peu de secondes nôces; parceque ces Femmes, joüissant de la Liberté par la mort de leur Mari, n'ont garde de se rejetter dans l'Esclavage.

Cette coûtume n'étend point son indulgence jusques sur les Veuves des Braménes, qui le plus souvent sont promises dès l'âge de deux où trois ans, & dont le Mariage se consomme lorsque l'un & l'autre

l'autre sont en âge de se joindre : c'est-à-dire, lui à onze ou douze ans, & elle à huit ou neuf; car, la Nature est ici précoce. Que la Femme meurt devant où après la consommation, le Mari cherche parti ailleurs; je l'ai déja dit. Si c'est lui qui meurt le premier, & que le Mariage ait été consommé, elle est obligée, comme je l'ai dit, de se brûler avec lui: à moins que de vouloir passer pour une infame, & user le reste de ses jours dans un Célibat, dont les Femmes d'ici s'accommodent encore moins que celles d'ailleurs; car, tout commerce avec un mâle leur est interdit. Les Européens ne souffrent ces adustions qu'avec peine. On a mis les Braménes sur le pié d'en demander la permission: les Hollandois n'ont jamais voulu l'accorder dans les endroits où ils sont les Maîtres; les autres Nations les ont imitez, à l'exception des Anglois & des Portugais, qui l'accordent encore quelquefois, où plûtôt qui la vendent.

Août 1690.

Veuves des Braménes, dont le Mariage à été consommé.

Que si le Mariage n'a point été consommé à cause de la jeunesse de l'épouse, elle est encore obligée de vivre dans un perpétuel Célibat; la fréquentation d'un Homme, ou d'un Garçon, de quelque

Mêmes Veuves, dont le Mariage n'a point été consommé.

Août 1690. que âge qu'il puisse être, lui étant absolument deffendue. Ordinairement, on la met au rang des Filles des Braménes, qui ne sont pas mariées à l'âge de dix-huit ans. C'est ici le comble de l'Idolatrie, & de l'Impureté. Preparez-vous à lire quelque chose qui va vous étonner, par l'horreur & l'indignation qu'elle inspirera au Lecteur. Il faut, avant que de l'expliquer, parler des Pagodes, & des Idôles qu'elles renferment: cela donnera une intelligence plus facile de ce que j'ai à dire.

J'avois envie d'en voir une. Je me mis pour cela en chemin avec trois autres François, dont un, qui nous conduisoit, nous trompa, & nous fit inutilement marcher toute la nuit. Quelque raillerie qu'il en ait fâite, il devoit être aussi las que nous, puisqu'il est boiteux. C'est Monsieur de Saint Paul de la Heronne, Frere de Monsieur de Saint Paul, Controlleur Général de la Monoye à Paris. La raison, qui l'empêcha de nous y conduire, c'est qu'il n'auroit pas eu le credit de nous y faire entrer; les Idolâtres ne le soufrant point. Celle, qu'il en donne, est que nous n'aurions pas voulu y entrer, parce

ce qu'il auroit falu nous mettre piez nuds; ce qu'en bons Chrêtiens nous aurions refusé de faire. J'aurois laissé faire les autres, comme ils auroient voulu; mais, pour moi, ne me piquant pas d'une devotion scrupuleuse, ni superstitieuse, j'aurois, pour satisfaire ma curiosité, ôté, non seulement mes souliers, mais mes habits, & ma chemise aussi. En un mot, j'y serois très volontiers entré Août 1690.

En état de pure nature,

justement comme on peint nos deux premiers Parens:

Excepté, qu'au lieu d'une pomme,
J'aurois peut-être pris en main
Ce qui servit au premier homme
A conserver le genre humain;

Capistron dans le Rossignol de Bocace

& même, par cette demarche, je n'aurois pas pretendu avoir rien fait, qui fût contraire à ma Religion: & j'aurois, avec plaisir, suivi l'exemple de Messieurs Crusius & Brugman, Ambassadeurs de Monsieur le Duc de Holstein en Perse, qui ne firent nulle difficulté

Août 1690. de se dechausser pour entrer dans le Tombeau de Scha Séphi, que la Nation Persanne regarde comme un Saint. C'est ce qu'en dit la Relation d'Oléarius, Secretaire de cette Ambassade.

Quoique je n'aye point eu d'accès dans aucune de ces Pagodes, je ne laisserai pas de dire ce qui en est, le tenant de bonne main. Il ne faut faire que la Description d'une, pour les connoitre toutes; parce que toutes sont de pareille Architecture. Celle, qui est à Villenove, est la plus proche du Fort, & un grand Bâtiment de belles pierres granites, & pourtant bien unies, & bien jointes. Il est fort élevé, bâti en rond, & finit en pointe par le haut, comme un pain de sucre. Elle est decorée, & renferme une Idôle, que ces Peuples y adorent. Elle a le corps d'un Homme, assis, comme les Tailleurs sont en France, sur un pié d'estal, qui a environ deux toises en quarré. Le corps de l'Idôle en a environ quatre de haut. Elle a deux bras, & deux mains, la tête d'un Eléphant, & sur la poitrine une Figure de Diable en relief, pareille à celles que les Peintres & les Sculpteurs representent, pour faire peur aux Femmes, &

aux

aux petits Enfans. Elle a à côté d'elle quatre-vingts Figures semblables, de la hauteur d'un Homme chacune; & ce sont comme ses Gardes-Corps. C'est devant cette Idôle, que les Gentils & Idolâtres se prosternent; & c'est cette Figure que je voudrois bien avoir vûe. Août 1690.

La raison, que les Idolâtres donnent de ce que cette Idôle-ci a une tête d'Eléphant (car, toutes leurs Idôles en ont de differentes, les unes d'Hommes, & les autres de Bêtes,) c'est, disent-ils, que Coinda & Mado étant tous deux vivans sur terre, Coinda, revenant de la chasse & rentrant chez lui, trouva Mado aux prises avec sa Femme, travaillant à faire un troisieme; sur quoi le depit lui prit, de voir qu'un autre faisoit sa besogne: il lui coupa la tête, & alla la jetter dans la riviére. Sa colere étant passée, & sa vangeance assouvie, il revint chez lui, sans montrer de colere à sa Femme. Elle se voyant dans un esprit tranquile & rassis, lui remontra qu'il avoit tort d'avoir tué un Dieu comme lui. Coinda, à cette parole, sortit, & trouva un Eléphant, à qui il coupa la tête, & la mit sur le corps de Mado, qui l'a conservée depuis; la

Août 1690. sienne n'ayant pu être retrouvée où Coinda l'avoit jettée. Voilà leur croyance sur cette Idôle, & qui est très sûre, me l'étant fait expliquer, comme j'ai déjà dit que je le dirai dans la suite. C'est le même Coinda, qui a bâti cette Pagode à l'honneur de Mado.

Accordez cela, si vous pouvez, avec leur coûtume de punir de mort une Femme adultere; & voyez la patience de Coinda, de n'avoir pas puni sa Femme, aussi-bien que son Amant, & sa prompte réconciliation avec elle: car, pour moi, je n'y vois goute, & je l'avoue. Leur Religion est pleine de pareilles sotises, & ils donnent à leurs Idôles des Histoires toutes différentes. Rendons leur pourtant justice. Il est très vrai, qu'ils ne regardent point leurs Idôles comme un Dieu, premier Etre de tout, & que ce sont seulement des Hommes d'une Vertu eminente, qu'ils prétendent avoir été déïfiés par leurs belles Actions; & positivement ce que dit Virgile,

Quos ardens evexit ad Æthera virtus:

de même que les anciens Romains plaçoient

çoient dans le Ciel Romulus leur Fondateur, & ensuite leurs Empereurs. Sur quoi la Réfléxion de Severe dans Polieucte me paroit bien juste: Août 1690.

Nos Ayeulx, à leur gré, faisoient un Dieu d'un Homme;
Et le Sang parmi nous conservant leurs Erreurs,
Nous remplissons le Ciel de tous nos Empereurs.

L'ôserois-je dire sans Impieté? Il me paroit que leurs Idôles sont parmi eux ce que les Saints sont parmi nous. En effet, ne sanctifions-nous pas ceux dont la vie nous paroit avoir été toute sainte? Le Pape ne les met-il pas dans le Ciel, sur les Procès verbaux de leurs Vies, dont bien souvent on ne voit que le dehors; Dieu s'étant réservé le secret des cœurs? Ne nous est-il pas ordonné de les reverer comme Saints? Ne les regardons-nous pas comme tels, & ne leur rendons nous pas un Culte tout Religieux, sur la Foi de Miracles quelques fois douteux, & souvent mal averez? Je n'entre point dans le détail des Abus, qui s'y sont glissez, qui ont

Août 1690. donné lieu à ce Dictum, qu'on dit être de Saint Augustin, mais que je n'y ai point trouvé:

Multorum corpora veneramur in terris; quorum animæ cruciantur in infernis.

Les mêmes, que la Cour de Rome a canonisez, sont-ils regardez par tout comme Saints? Le Moine Hildebrand, & Matilde, Comtesse de Toscane, sont reconnus à Rome pour des Saints: ils y ont été canonisez, celle-ci sous son Nom, & celui-là sous le Nom de Grégoire VII; & l'Allemagne les regarde, lui comme un ambitieux & un fourbe complet, & elle comme sa garse & une putain. Je me contente de poursuivre avec Severe:

Mais, à parler sans fard de tant d'Apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces Metamorphoses.

Si je n'étois pas né Catholique, Apostolique, & Romain, si je n'étois pas connu pour aussi zelé pour ma Religion que je le suis par la Grace de Dieu,

Dieu, on pouroit dire que ceci ſent le Libertinage,ou du moins le Calviniſme; mais,ce n'eſt qu'une ſimple Comparaiſon que je fais, ſans tirer à d'autre conſéquence, que puiſque nous, qui ſommes éclairez ſur la Religion & la Divinité plus que Peuple du Monde, reconnoiſſons dans le Ciel des Eſprits bien-heureux qui ont été Hommes comme nous, nous ne devons pas nous étonner que des Peuples abimez dans les tenebres de l'ignorance adorent des Figures d'Hommes, qu'ils diſent avoir été parmi leurs Ancêtres d'une Vertu toute Heroïque. Bien eſt vrai, que parmi nous la moindre faute apparente empêche la Canoniſation, & que ſur ce pié l'adultere de Mado nous feroit deteſter ſa memoire, ſur tout mourant *flagrante delicto*; mais, ce qui eſt à preſent un crime ſans pardon parmi ceux-ci peut n'avoir été parmi leurs Ancêtres qu'une ſimple action blamable, mais tolerable. Août 1690.

Je viens préſentement à ce comble d'Impureté & d'Idolatrie, dont j'ai parlé. J'ai dit que les Veuves des Bramènes, dont le Mariage n'étoit point conſommé, étoient miſes au rang de leurs Filles, qui à l'âge de dix-huit ans n'é-

Août 1690. toient point mariées. Mado, dont je viens de parler au sujet de sa tête d'Eléphant, a une representation de nature d'Homme, d'une grosseur & d'une longueur plus qu'humaine : & c'est à cela, que ces malheureuses sont obligées de s'attacher jusques à pollution, & servent ainsi au divertissement de l'Idôle, que ces Idolâtres croyent trouver dans l'attouchement de ces Femmes un plaisir digne d'un Dieu; & ces veritables victimes du Démon sont obligées de s'y joindre, malgré la douleur, que doivent leur causer l'ouverture, la profondeur, & le mouvement de leur corps, l'Idôle étant immobile, tant de fois par jour, par semaine, ou par mois, selon leur âge: & c'est là toute l'occupation de leur vie. Il y a presentement plus de cinquante de ces misérables, dans la seule Pagode de Villenove.

Il y a plus, c'est que d'abord que les Gentils ou Esclaves sont mariez, avant que de toucher à leurs épousées, ils les obligent d'aller sacrifier leur pucelage à ces Idôles: ainsi, aucun n'a celui de sa Femme. J'ai lieu de soupçonner, qu'en cette occasion c'est un Braméne, qui prend la place de l'Idôle:

du

du moins, l'Idolâtre que j'interrogeois, & le Portugais mon truchement, rirent de la demande que je fis, si cette nouvelle mariée restoit seule avec l'Idôle. Voilà en partie ce que j'ai apris, & qu'on peut croire, étant vrai, comme on le verra par la suite; & voici ce que j'ai vû, que je ne sçai comment exprimer. Août 1690.

C'est qu'au coin d'un étang, qui n'est pas à deux portées de canon du Fort, il y a entre plusieurs Arbres un morceau de bois élevé de huit pouces, qui représente au naturel la racine du genre humain. Il est posé sur un cube de deux piez de hauteur, & s'en enleve avec la main; &, puisqu'il faut le dire, c'est ce que les Libertins nomment *Godemichi.* Il est nud, & non pas couvert de satin ni d'autre chose douce à la friction, comme on dit que sont ceux dont se servent les Filles & Veuves chastes à contrecœur, & sur tout les Religieuses. Celui-ci est de bois, & rien dessus. Il est enchainé à son cube, & est posé sur ses testicules, qui lui servent de baze. C'est à ce Priape, que ces Peuples obligent leurs Femmes, qui sont steriles, de se frotter certain endroit du corps, que je ne nomme pas, parce qu'on le comprend assez; parceque

Aoust 1690. ceque, disent-ils, cela les rend fecondes. Nos Européennes ont plus d'esprit: l'original vaut toûjours mieux que la copie.

Ce ne sont point les Femmes seules, qui vont rendre hommage à cette copie; on y mene les Bestiaux, pour les faire multiplier. J'ai vû ce digne Instrument: j'aurois bien voulu aussi voir quelque Femme le mettre en œuvre; je suis persuadé, que les Figures de l'Aretin n'ont rien de plus infâme.

Je me serois bien dispensé d'écrire toutes ces Saletez, qui me font horreur à moi-même; mais, j'ai résolu d'écrire tout ce que j'apprendrois de certain. Si on dit qu'on n'a jamais entendu parler de choses si étonnantes, je répondrai ce qu'on m'a répondu, qui est que cela ne paroissant pas vrai-semblable, personne ne s'est donné la peine de l'écrire, crainte de passer pour Imposteur. Mais nous, qui nous plaignons de n'avoir des Païs Etrangers que des Relations mensongeres ou imparfaites, sçavons-nous ce qui se passe sous nos yeux? Sçavons-nous que ces Peuples, dont nous nous moquons avec justice, auroient raison de se mocquer de nous, s'ils sçavoient ce que cette bizarre Superstition fait chez nous? Je

suis

suis certain, que le Lecteur ne prévoit point où j'en veux venir. Le voici : & si on en doute, on peut s'en éclaircir ; il n'y a pas si loin à Nantes en Bretagne. Août 1650.

Il y avoit aux Cordeliers, entre plusieurs autres Saints de bois & de pierre, un Saint René de pierre, que les Femmes alloient réclamer pour devenir grosses. Leur zêle de fecondité les porta jusques à se figurer que leurs Prieres seroient plus efficacement exaucées, si elles pouvoient manger ou avaler quelque morceau du Saint. Il étoit trop dur pour leurs dents : elles se retrancherent à le gratter, & à en avaler la poudre dans du vin blanc. Cela dura très long tems, & jusques à ce que M. de la Beaume le Blanc, Oncle de Mademoiselle de la Valliere, Evêque de Nantes, fit ôter le bon Saint du Couvent, au très grand regret & préjudice des bons Peres, qui commençoient à le vendre en détail. On m'a dit celui-là ; & j'ai v : le Saint aux Chartreux de Nantes. Il n'a rien qui sente le mâle, que la barbe : le bas du ventre est tout mangé, & bien plat. Le voit qui veut ; mais, une grille de fer bien serée, & éloignée du Saint, le met à couvert des ongles du beau Sexe. Quel est le Caton.

Août ton, qui ne tiroit pas d'une pareille im-
pertinence? Que le Lecteur en fasse l'ap-
1690. plication. *Testificata loquor.*

Il faut absolument que ces Peuples ayent eu autrefois quelque teinture du Christianisme, & de la Naissance de Jesus-Christ; & c'est sans doute Saint Thomas l'Apôtre, qui est venu, & qui est mort, dans les Indes. Ils tiennent par tradition, qu'il est enterré dans un endroit qui s'apelle encore aujourd'hui Saint Thomé, à huit lieues de Ponticheri, sur la Côte, dans le Nord-Nord-Est. Cet Apôtre leur avoit donné connoissance du Messie, en y préchant l'Evangile, ou plûtôt les Véritez Evangéliques; car, l'Evangile n'étoit point encore écrit, lorsqu'il partit pour sa Mission; & les quatre Evangélistes n'ont même écrit que long-tems depuis. Quoi qu'il en soit, il ne leur reste plus qu'une idée très confuse des Prédications de cet Apôtre. Je fonde cela, sur ce que vers Surate, Côte de Malabar, ils adorent une autre Idôle, sous le nom de Cita-Maria, qui tient un Enfant dans ses bras, qu'ils nomment Christon. Il faut nôter, que ce mot de Cita, dans leur Idiome, signifie une Pucelle. Voici ce qu'ils en disent.

Que

Que Cita-Maria accoucha d'un Enfant, qu'on disoit devoir être Roi des Rois. Que les Rois en prirent l'allarme ; qu'ils firent mourir beaucoup d'Enfans ; & que, pour sauver le sien, Cita-Maria fut obligée de sortir de son Païs, & de l'emporter. La conformité des Noms & des Circonstances m'oblige de reconnoître dans cette Cita-Maria la Sainte-Vierge, & sa fuite en Egypte, pour sauver Jesus-Christ du massacre des Innocens par Hérodes, ainsi que l'Ange l'avoit ordonné à Saint Joseph. J'aurois bien voulu en sçavoir d'avantage ; mais, le Noir que je faisois interroger par un Portugais, qui m'expliquoit tout en Latin, n'en sçavoit pas plus ; n'étant pas de cette Côte de Malabar, mais de celle de Coromandel, ou nous sommes : &, comme c'est le même qui m'a instruit de l'Histoire de Mado & de Coinda, des Braménes, de leurs Veuves, tant Femmes que Pucelles, de leurs Filles non mariées, & du reste, je ne fais aucune difficulté de croire son raport en ses réponses, parce qu'étant Idolâtre lui même, il doit être instruit de l'Idolâtrie. Quoi qu'il en soit, je ne regrette ni le tems, ni l'argent, qu'il m'en a couté.

Août 1690.

Ne

Août 1690.

Ne puis-je pas dire, au ſujet de cette Idôle qui tient un Enfant, que ces Peuples ne ſeroient pas difficiles à convertir, ſi l'objet de leur Culte étoit bien expliqué? Au reſte, on peut dire

Sunt Indi qui vana colunt & corde ſiniſtro
Relligioſa ſibi ſculpunt ſimulacra, ſuumque
Factorem fugiunt, & quæ fecère verentur.

Ces gens ſont adonnez à leurs Superſtitions. L'Idolâtrie n'a jamais été ſans de prétendus Sorciers. Ce ſont ici des ſcélerats de Braménes, qui abuſent de leur foibleſſe, & à qui le Démon, par la permiſſion de Dieu, donne le pouvoir de faire des choſes ſurnaturelles. Voici ce que deux François ont vû à Ponticheri.

Sorciers.

Il y avoit fort long-tems qu'il n'avoit plû: les Mores & les Gentils avoient beſoin d'eau, pour leur ris & leurs legumes. Les Braménes les firent aſſembler. Meſſieurs Chalandra, Garde-Magaſin, & du Sault, Capitaine d'Infanterie, de qui je tiens ceci, s'y trouverent par hazard. Leur préſence n'empêcha point les Braménes de pourſuivre leur ceremonie. Ils prirent un poulet noir en

vie,

vie, de ceux dont j'ai parlé, qui ont les yeux, le ſang, la chair, & le reſte comme encre. Ils arracherent la tête du corps, jetterent le corps, & mirent la tête ſur une pierre au pié d'un arbre. Ils ſe proſternerent tous devant cette tête; &, après une demi-heure de Priéres, de Suplications, ou d'Imprécations, pour lui demander de la pluye, ils la prierent de leur faire ſigne qu'elle leur en envoyeroit. La tête remua trois fois, fit trois tours, & trois bonds ou ſauts; &, le lendemain, il plût avec abondance. Il ſeroit ridicule de me dire, que c'étoient les eſprits vitaux qui ſe diſſipoient: un ſi long eſpace de tems devoit les avoir aſſoupis; &, pour moi, je n'en puis rien dire, ſinon que le Diable s'en mêloit, ou que du moins la Démonomachie y avoit part.

Août 1690.

Généralement parlant, tous les Peuples de l'Orient ſont très charitables; &, ſur cet article, font honte aux Chrétiens. Ils entretiennent ſur les chemins des Hopitaux, qu'ils appellent Chandri, où les paſſans, pellerins originaires ou etrangers, trouvent indifferemment ce qui leur eſt neceſſaire, ſuivant l'eſprit des Fondateurs: c'eſt-

Charité pour les Hommes.

à-

Août 1690. à-dire, qu'il y en a, qui donnent du ris, d'autres du bois, d'autres de l'eau, d'autres des poules, d'autres des œufs, & d'autres le couvert, & les pots & plats nécessaires; & que, dans tous ces Chandri, qui, à proprement parler, n'en font qu'un, n'étant qu'un même batiment, la provision est bientôt faite, tant pour les Hommes, que pour les Bêtes, qui y trouvent aussi leur subsistance, & le couvert.

Charité pour les Insectes. Ce ne sont pas les Hommes seuls, qui profitent de la charité de ces Peuples. Les Insectes les plus immondes s'en ressentent aussi. Ceci va encore être traité de vision, quoi que ce soit une vérité très constante. Il n'y a point d'Homme, si propre soit-il, qui ne trouve sur lui, quelque fois de la vermine : on la tue par tout ; mais ici, on ne tue rien, crainte de tuër l'ame de pere, mere, ou autre. Ils ont sur eux des boetes faites exprès, où ils renferment toute cette vermine, & le deuxieme jour au plûtard, ils la portent dans une espèce de grange fort basse ; &, par des trous qui sont en haut, & qui se bouchent par de petites planches qui ferment de chute, ils y vuident ce qu'ils ont

ont renfermé dans leurs boetes. Ces Animaux ſont encore vivans : ils leur aſſurent leur ſubſiſtance, par l'expoſition d'un Laſcaris, qui ſe fait lui-même un point de Religion, & de Dévotion, de s'en laiſſer dévorer. Il entre le ſoir par un trou : il y paſſe la nuit; & il en ſort le matin, groſſi, bouffi, ne voyant goute, n'entendant rien, & ne pouvant ſe ſoutenir, en un mot, ſans figure humaine : &, comme il reſte quelque fois plus d'un mois, ſans pouvoir travailler, on lui donne une Roupie pour récompenſer ſa charité. La curioſité m'a pouſſé à en aller voir un, qui avoit été dans ce gouffre, il y avoit ſeize jours. Je ſortis bien vite de ſa cabane : je ne croi pas que le Diable d'Enfer ſoit plus hideux. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, que l'eſprit de l'Homme ? N'eſt-il pas plus abjet, que celui d'une Bête, quand il n'a que lui-même pour guide ? Que n'a-t-il point déïfié ? Les Egyptiens ont adoré juſques à leurs légumes. Le Vers railleur de Juvenal convient ici : Août 1690.

O ſantas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina!

Les

Août 1690. Les Noirs, où Esclaves, qui travaillent, ne sont pas fort industrieux, ni inventifs; mais, ils imitent fort bien. Ils sont adroits, sur tout en couture, & font des habits aussi justes pour la personne, que le plus habile Tailleur de la Cour. La France est pleine de leurs toiles & de leurs étoffes : nos Tisserans, & nos Ferandiniers, ne réüssissent pas mieux. Ils font tout, jusques aux ouvrages les plus délicats. J'ai une garniture de boutons de filagrame d'argent de leur façon, que nos meilleurs Orfévres n'imiteroient qu'avec peine. Il y a huit douzaines de boutons, tant gros que petits, & tout pour le prix & somme devingt-huit sols, ou une roupie, de façon; & j'ai vû, entre les mains de M. de S. Paul, un vase, on boete, de pareil filagrame, qu'il destine pour présent, qui est le mieux & le plus délicatement travaillé que j'ai vû de ma vie; & si j'en ai vû de très beaux.

Ils sont adroits.

Ce Païs-ci appartenoit autrefois au Mogol, & a été usurpé sur lui, par un de ses Généraux, nommé Sombagi, ou Sévahi, dont le Fils régne à présent; mais dont l'Autorité est chancelante, à cause de sa jeunesse, & qu'il ne descend

point

point d'une longue ſuite de Rois, tant l'Antiquité eſt par tout reſpectée. On m'a promis de me faire, au retour de notre hivernement, une Relation de la Guerre qui dure encore entre le Mogol, & Remraja: celui-ci, pour conſerver les Conquêtes de ſon Pere; & l'autre, pour l'en chaſſer. Je dirai à notre retour ce qui en ſera. Août 1690.

Les Princes de ces Païs obligent aſſez ſouvent les Européens à faire des dépenſes auſſi fortes que ridicules; mais, dont ils ne peuvent ſe diſpenſer, quand ce ne ſeroit que l'honneur de la Nation, qui les y engage. M. de Saint Paul, l'un des principaux Officiers de la Compagnie, m'a dit que ſon devoir, & l'intérêt du Commerce, l'ayant obligé d'aller à la Cour du Roi de Golconde, il y étoit arrivé, dans le tems qu'il y étoit, deux Agens ou Facteurs des Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe: que ce Prince leur avoit donné à diner, à ſa table, où lui-même fut convié: qu'à la fin du repas, ce Roi les avoit piquez d'honneur ſur les richeſſes de l'une & l'autre Nation, & leur avoit enfin dit, qu'il en jugeroit par un achât qu'il vouloit leur faire faire, & voir ce- *Genie des Princes des Indes.*

lui

Août 1690. lui qui y mettroit le plus d'argent. Sur quoi, il avoit fait entrer une Fille, fort jeune, blanche, & parfaitement belle; & leur avoit déclaré que la marchandise, qu'il vouloit leur faire achetter, étoit le pucelage de l'aimable enfant qu'ils voyoient.

L'endroit étoit tentatif: il falloit s'en tirer. L'Anglois offrit mille écus, le Hollandois deux milles; & ils se piquerent si bien l'un l'autre, que le pucelage fut vendu à l'encan sept mille écus. Le Hollandois demeura adjudicataire, l'Anglois ayant quitté la partie; mais, le Hollandois, sage & prudent, craignant d'être blâmé de ses Maitres, si son plaisir leur coutoit si cher, se contenta de donner l'argent: &, comme le pucelage en question étioit à lui, l'ayant payé tout ce qu'il pouvoit valloir, il remit la belle entre les mains d'un Commis, qu'il avoit avec lui. Le Commis ne fut pas scrupuleux, & la charmante gagna au change, étant un égrillard de vingt-trois à vingt-quatre ans, au lieu que le Facteur en avoit plus de cinquante. Ce Commis avoit raison de profiter de l'Avanture: elle est rare, & je trouve que c'est pure sotise de la laisser échapper, lors

lors qu'elle se présente de si bonne grace, & sans risque, avec une jeune Persane telle qu'étoit celle-ci. Ceci est un peu d'un Roi Barbare. Ce sont cependant des fossez qu'il faut sauter de bonne grace, quand on a le malheur de les trouver sur son chemin. Aoust 1690.

J'ai écrit ceci, pour faire connoitre le génie des Nations Orientales, & de leurs Rois, qui ne se font pas une affaire de passer pour Accoupleurs. On m'a dit, & même fortement assûré, qu'à cinq ou six lieues de la Mer, en dedans des Terres, les Mores & Gentils sont aussi blancs que les Européens, & que j'en trouverois à Bengale. Je suis déjà certain, par mes yeux, que ceux qu'on appelle Lascaris ou Esclaves, qui sont à Pontichéri, sont noirs comme noir à noircir, tel qu'est le noir de fumée; & que les Mores & Gentils sont seulement fort bazanez, mais ont les traits réguliers, & les yeux bien fendus, plusieurs même ont le nez aquilain; & que les Lascaris ont tous les levres grosses, le nez plat & camus, les yeux ronds, & le front petit, étroit, rond, & avancé. Ainsi, le Lecteur peut voir, que quand on dit un More, on n'entend pas abso- *Mores blancs.*

lument un homme de couleur noire, ni
Août 1690. un Negre de Guinée, tel qu'un Ethiopien ni un Caffre.

Voilà tout ce que je ſçai, & que j'ai appris des Indes à Ponticheri. A nouvelle connoiſſance, nouvelle écriture. Nous avons remis à la voile ſur le midi, par un petit vent de Sud, qui eſt bon. On m'a dit ce matin, en déjeunant au Fort, que nous allons à Madras, trouver des Hollandois qui y ſont, & que nous y tirerons du canon, ſous les auſpices de Saint Louis, & du Roi, dont c'eſt demain la Fête. Dieu le veuille, pourvû que ce ſoit *ad majorem gloriam nominis ſui, ad utilitatem quoque noſtram.*

Du Vendredi 25 Août 1690.

Madras, Forteresse Angloiſe. L'on nous dit hier, que nous tirerions du canon aujourd'hui : on ne m'a pas trompé. Nous ſommes arrivez à la vûe de Madras, dès le matin; mais, le vent étant extrémement foible, nous n'avons pu en approcher que ſur le midi. Nous y avons compté quatorze Navires, tant gros que petits, dont cinq Anglois, & neuf Hollandois, tous mouillez ſous le canon

canon de la Forterefle, qui eſt la plus belle & la plus forte, que les Anglois ayent aux Indes. Elle a ſix vingts piéces de canon, de trente-ſix & quarante-huit livres de balle ; ce que nous avons connu par la ſuite. La Fortereſſe eſt un heptagone régulier, qui commande de face & de revers, la Mer, le Canal pour entrer au Mouillage, ce Mouillage ou Havre, & la Terre: &, n'y ayant que douze lieues de cet endroit à Ponticheri, on ſçait de certitude, qu'il y a huit cens hommes de garniſon. On appelle cela aſſûrer ſon Commerce : c'eſt qu'ils l'entendent, & que la France ne veut pas s'en donner la peine. Août 1690.

M. du Queſne, les voyant ſi avantageuſement poſtez, à mis Pavillon de Conſeil. Il y a propoſé, que ſi nous allions attaquer ces Vaiſſeaux par le petit vent de Sud qu'il faiſoit, nous nous mettrions en proye au feu du Fort, qui nous incommoderoit beaucoup : outre que nous ne pourrions prendre ces Navires, que par leur travers ; & qu'étant auſſi grands que nous, & en plus grand nombre, ils nous donneroient autant de peine, que nous à eux, ſans compter le feu de la Fortereſſe : & que, pour obvier

Août 1690. à tout cela, son sentiment étoit d'attendre le vent de Mer, qui nous seroit favorable, pour les prendre par leur derriere; qu'ainsi, ils ne pouroient pas faire feu sur nous, ou que s'ils vouloient en faire, ils seroient obligez de couper leurs câbles & de mettre à la voile; qu'en ce cas, le vent les chasseroit à Terre, où ils échoûroient, & où on pouroit les bruler; & qu'ils s'incommoderoient l'un l'autre, par la quantité qu'ils étoient; & qu'ainsi, c'étoit un coup sûr de les couler à fond sur les ancres par un vent de Mer, ou de les faire échoüer sous les voiles, & y mettre le feu, & de prendre ceux qui voudroient gagner le large.

Il n'y avoit rien de si sage & de si prudent, que cet avis; & si on l'avoit suivi, il est certain que ces Navires étoient perdus pour les Ennemis: mais, la bravoure des François, jointe à leur impétuosité naturelle, les empêchera toujours de profiter de leur avantage. Un Capitaine, c'est M. le Chevalier d'Aire, à qui les mains démangeoient, & qui auroit déjà voulu être aux coups, a opiné autrement, & a dit qu'en attendant ce

vent

vent de Mer, nous leur donnerions le tems de se toüer, & de se mettre en état de nous recevoir également de tous côtez; que ces Navires, n'étant que Vaisseaux Marchands, n'avoient que peu de canon, & peu d'hommes d'Equipage, ainsi que nous l'avoient dit les Hollandois que nous avions; que par conséquent, le nombre, non plus que la grosseur de ces Navires, n'étoit pas considérable; qu'à l'égard du feu de la Forteresse, nous serions si peu de tems à nous approcher de ces Navires, qu'il ne pouroit pas nous faire grand tort sur la route; & que quand nous serions aux prises avec eux, il ne pouroit nous en faire aucun, lui étant impossible de pointer son canon la gueulle en bas; & qu'enfin, si on ne vouloit pas y aller en Corps, il offroit d'y aller seul, qu'il avoit vû d'autres périls en sa vie, & que celui-là ne l'épouvantoit pas. Août 1690.

Ni moi non plus, a repris Monsieur du Quesne, en se levant: je ne crains pas plus pour ma peau qu'un autre. Allons, au nom de Dieu, & de Saint Loüis, a-t-il poursuivi: mon sentiment me paroissoit le plus sage; mais, le vôtre est le le plus brave: suivons le. Et, là dessus, il

Août 1690. a été résolu, que nous irions à eux à l'issue du diné, & que le Lion, & le Dragon, iroient les premiers pour attacher la partie. La résolution étoit Françoise, pour ne la pas batiser autrement. Voici comme nous en sommes sortis.

Le Dragon a été le prémier, le plus proche de Terre qu'il a pu: Le Lion l'a suivi, un peu plus au large; &, pendant qu'ils ont eté sous les voiles, on leur a tiré du Fort quantité de volées, dont les boulets portoient plus loin que nous, & ne les touchoient pas, parce que les Navires étant dans un perpétuel mouvement, les canons ne pouvoient pas être braquez assez juste, par des gens qui nous ont paru n'être rien moins que bons Canoniers. Ces deux Navires n'ont point tiré sur les Ennemis, qu'ils n'en ayent été fort proche, & mouillez. L'Ecueil alloit cependant à petites voiles; & la premiere chose qu'a fait le Commandeur a été de défendre à nos Canoniers de faire aucun feu sur les Ennemis, que nous n'en fussions tout proche, & à demi-portée, pour ne perdre pas un coup.

C'est une maxime ordinaire, de faire

feu

feu sur les plus gros Vaisseaux, afin Août
d'en venir à bout les premiers ; parce 1690.
qu'après cela, on a bon marché des autres. Le Fort, ni les Vaisseaux, ne l'ont point oubliée. Nous avons essuyé tout leur feu, sitot que l'Ecueil a été à leur portée. Nous sommes restez pacifiques, tant que nous avons été sur les voiles ; mais, sitôt que nous avons été sur une ancre, nous les avons chauffé le mieux que nous avons pu. Le Florissant nous a suivi, & pendant quelque tems s'est assez bien battu : le Gaillard est venu ensuite, & l'Oiseau a tenu la queue. Nous sommes restez ainsi une heure & un quart à nous canoner très vivement ; &, comme nous nous sommes apperçus, que le courant nous avoit jetté sur le Lion, & que nous le prenions par son derriere, nous avons filé de notre grélin, afin qu'il ne servît point de plastron aux Ennemis, & qu'il n'empêchât pas notre feu ; &, dans le même moment, le Florissant a fait une manœuvre toute contraire. Il s'est hâlé sur son cable, de sorte qu'il nous a pris tout-à-fait par notre travers, & nous a mis justement entre lui, & les Ennemis ; ainsi, nous le couvrions : &,

Août 1690. cela, tirant ſur les Ennemis à coup perdu ; & par nos entremats, il nous a beaucoup incommodez, ſur tout dans nos manœuvres courantes ; de ſorte que nous avons été obligez de lui crier de ne tirer plus. Il s'eſt remis le mieux qu'il a pu, mais non dans ſon vrai rang ; car, il ne l'a point du tout obſervé. Nous avons été ainſi entre le Floriſſant, & les Ennemis, environ une heure, & en ſommes encore bien reſté deux autres à nous canoner. Ils avoient ſept gros Vaiſſeaux, & un autre plus petit, qui faiſoient un feu tout extraordinaire ; enſorte, qu'un coup n'attendoit pas l'autre, particuliérement l'Amiral Hollandois, qui ſembloit en feu, tant ſon canon étoit bien ſervi.

Pendant que nous étions dans le plus grand feu, M. du Queſne a fait ſignal au Brulot d'aller s'attacher à cet Amiral Hollandois. C'étoit le même petit Batiment, que nous avions pris le ſix du courant, & qui avoit été accommodé en Brulot à Ponticheri. M. d'Auberville, Lieutenant de M. du Queſne, le commandoit, & vient de faire une Action auſſi intrépide, qu'on puiſſe en faire à la Mer. Il a avancé au ſignal ; &,

mal-

malgré les coups de canon qui lui ont été lâchez sur sa route, il a abordé le Hollandois, & n'a point mis le feu à son Brulot, qu'il n'ait été bord à bord. C'est l'ordinaire de tirer sur un Brulot, sitôt qu'on le voit avancer, préférablement aux autres Navires, afin de le couler à fond, avant qu'il puisse faire son effet : ainsi, on faisoit feu sur lui de tous les côtez. Mais, cela ne l'a point empêché d'aborder l'Ennemi ; & le Brulot auroit assurément brulé le Hollandois, si les grapins qu'il avoit au bout de ses vergues eussent été des grapins d'abordage, qui auroient eu de la tenue : mais, ce n'étoient que des simples cercles de fer de bariques, qu'on avoit ajusté ensemble le mieux qu'on avoit pu. Ils ont largué, & le Brulot a été inutilement consumé. Il seroit à souhaiter pour M. d'Auberville, d'avoir fait cette belle Action à la vue d'une Armée Royale : elle seroit bientôt recompensée. Tout le monde ici l'a admirée; & M. du Quesne est bon pour en porter témoignage, & lui procurer la justice qui lui est due. Août 1690.

Après quatre heures & plus de Combat, M. du Quesne, voyant qu'il n'y a-

Août 1690. voit rien à gagner avec ces gens-ci, qui nous rendoient pois pour pois, & même avec usure, a fait signal de cesser le Combat, & de se retirer; & en même tems s'est retiré lui-même. Nous étions tellement acharnez, que nous ne nous sommes aperçus de ce signal, que lors qu'il a été sous les voiles, & même assez éloigné. Nous l'avons suivi; le Florissant a fait dans le même moment la même chose: le Lion, & le Dragon, sont venus ensuite, & l'Oiseau a quitté la partie le dernier. Les Ennemis nous ont reconduit tant qu'ils ont pu; &, sitôt que nous avons été hors de la portée de leur canon, ils ont tous mis à la voile. Je croyois qu'à leur tour ils venoient nous trouver: je me trompois; ils se sont seulement retirez plus proche de Terre qu'ils n'étoient, & se sont mis encore plus qu'ils n'étoient à couvert sous le feu de leur Forteresse. Nous sommes mouillez à un quart de lieue d'eux, chacun sous son Pavillon.

Voilà le Combat que nous venons de rendre, dont certainement tout l'avantage nous seroit resté, si l'intention de M. du Quesne avoit été suivie. Nous avons pourtant battu les Ennemis: preuve

vé de cela, c'est la retraite qu'ils ont faite sous le canon de leur Fort, crainte que nous ne retournions les visiter. Tout le monde dit, qu'on ne s'est jamais si opiniatrément battu. Août 1690.

Nous étions trop éloignés l'un de l'autre, pour en venir à la mousqueterie: ainsi, j'étois simple Spectateur; &, n'étant occupé en rien, cette inutilité m'a donné le tems de regarder le péril dans toute son étendue. J'étois bien sur la Dunette; mais, je ne m'en cache pas, les boulets passoient si fréquemment au dessus de ma tête, & à côté de moi, que je me suis recommandé à Dieu, d'aussi bon cœur que j'aye fait de ma vie. Cependant, je puis dire, que la peur j'avois a été celle d'un honnête homme, & d'un bon Chrétien, qui ne regarde point la mort avec brutalité. Cette peur n'a été connue qu'à moi; & je n'en ai changé, ni de couleur, ni de place: dont bien m'a pris; car, l'endroit de la Dunette, où j'étois, a presque été le seul qui n'a point été incommodé. Elle ne m'a pas même fait perdre, ni l'apetit, ni la soif; puis que j'ai bu quatre coups pendant le Combat, & que c'a été pendant le plus grand feu, que le

Août 1690. Commandeur a été blessé d'un éclat à la joue & à l'épaule droite, dans le tems que je lui donnois un verre de vin & d'eau. Je rappellerai bientôt cet endroit-ci. Je suis persuadé, que qui que ce soit au monde ne pouroit se voir dans une pareille occasion, sans songer qu'il est mortel; & que tout ce que la plus belle générosité puisse faire, dans de pareils momens, est de cacher aux yeux des autres ce que le cœur en pense: sur tout, après avoir vû devant soi ce qu'on va lire, & que j'ai promis de rapeller.

Nous avions entre nos Matelots un nommé Jacques le Roux: il étoit un de ceux qui servoient le canon sur la dunette avec les Pilotes. Je ne buvois point que le Commandeur ne bût aussi. Dans le tems que je lui en avois versé, & que j'attendois qu'il eut bû pour reprendre le verre qu'il portoit à sa bouche, est venu tout d'un coup un boulet, qui n'a fait qu'un article de la tête de Jacques le Roux, & n'a laissé que le tronc, qui est tombé sur ma jambe gauche. Le sang & la cervelle se sont répandus de tous côtez: le visage de Mr. de Porrieres en a été couvert. Dans l'instant

ſtant que je reprenois le verre de ſa main, pour le jetter à la Mer ſuivant ſes ordres, il s'eſt ſenti frapé à la joue & à l'épaule, par un éclat de la liſſe; & le boulet, qui venoit de briſer cette liſſe, eſt paſſé entre lui & moi, à la hauteur de l'eſtomac, ſans nous faire d'autre mal. Pendant qu'il s'eſſuyoit, j'ai été chercher un autre verre: je l'ai rincé, & il a bû, & moi après lui; & m'a dit, que celui-là avoit paſſé bien près. Le ſalpetre échauffe & altere d'une ſi grande force, qu'on voudroit toûjours boire. Nos verres tiennent plus de chopine, meſure de Paris; & nous les vuidions à raſade. La peur, comme on voit, ne m'avoit pas démonté; & la maniere dont j'écris, & mon ſtile, ne témoignent pas, je croi, que la paſſion m'ait beaucoup préoccupé. Il n'y a pourtant pas deux heures, que nous ſommes hors du feu.

Aoûst 1690.

J'ai vû dans ce Combat, non ſeulement une fois, mais pluſieurs, une choſe dont j'ai une infinité de fois entendu ſoutènir le contraire. On dit, qu'avant que le coup de canon éclatte, le boulet eſt rendu où la violence de la poudre le chaſſe. Cela eſt très faux.

Août 1690. J'ai vû des balles passer au-dessus de ma tête, dont il y a eu une qui a frisé mon chapeau, & emporré un peu de la forme & du bord, & dont le coup avoit éclaté avant qu'elles fussent à nous ; & j'ai fait cette Observation, dans le tems qu'il n'y avoit que la Forteresse qui tirât sur nous, parceque nous étions encore trop éloignez des Ennemis pour que les canons des Vaisseaux pussent porter jusques à nous ; au lieu que ceux de la Forteresse, qui sont canons de chasse, portoient beaucoup plus loin.

Mr. de Porrieres est, comme j'ai dit, blessé à la joue & à l'épaule, mais légerement : nous n'avons eu que trois Matelots tuez. L'un nommé Jacques le Roux, qui a eu la tête emportée, je l'ai dit ; Olivier le Quartier, qui a eu un boulet dans l'estomac ; & Pierre Roué, qui a été tué d'un éclat, qui lui a coupé le ventre, & du boulet qui lui a brisé la cuisse. C'étoit une horreur de voir les entrailles sortir de ces deux corps. Nous avons trente-deux blessez de ces éclats ; mais, grace à Dieu, légérement. Mr. le Chevalier d'Aire a eu un coup bien favorable. Un boulet a donné dans la manche droite de son justau-

justaucorps ; il étendoit le bras pour donner quelque ordre : sa manche a été crevée, la violence du coup l'a jetté à bas, & il en a été quitte pour se relever. Août 1690.

Notre Navire nous fait pitié : toutes nos manœuvres courantes sont coupées, nos aubans s'en ressentent, les galaubans presque détachez, nos voiles & nos pavillons percez comme des cribles, & le pis de tout c'est notre mâture hachée. Nous avons quarante coups portant dans le corps du Vaisseau & la mâture, sans ceux qui donnent dans les cordages, les pavillons, & les voiles ; mais, nous n'en avons aucun à l'eau, ni au-dessous de la preceinte. Mr. d'Auberville a eu la main brûlée dans son Brûlot, & plusieurs Matelots des autres Navires ont été tuez & blessez.

Toute l'Escadre a fait son devoir, à la fausse manœuvre près du Florissant ; & tous conviennent que l'Ecueil a été en proye au plus grand feu des Ennemis : parce qu'excepté le Lion & le Dragon, nous en avons été seul le plus proche pendant plus de trois quarts d'heure, & que les Ennemis ne faisoient pas feu sur eux, mais oüi bien sur un

gros

gros Navire comme l'Ecueil.

Août 1690. Qui que ce ſoit ne pouvoit concevoir comment des Navires Marchands, & qu'on diſoit n'avoir que peu d'Equipage pouvoient faire un feu ſi beau & ſi prompt: mais, on a ceſſé de s'étonner, quand on a ſçû, par Mr. d'Auberville, & les Matelots de ſon Brulot, qu'ils avoient tous leurs canons à basbord, y ayant tranſporté toute la batterie de ſtribord; & que, pour être promptement ſervis, ils avoient pris ſur leurs Vaiſſeaux des Soldats du Fort.

Nous ſommes à préſent à l'ancre, où nous enverguons un jet de voiles neuves, à la place de celles qui ſont crevées, & qu'on racommodera. Nous avuſtons auſſi nos manœuvres coupées, nos aubans, & nos galaubans; ne ſçachant encore ce que nous deviendrons, c'eſt-à-dire, ſi nous recommencerons demain le branle, ou ſi nous continuerons notre route.

Le Fort nous a beaucoup incommodez, & je ne voi pas beaucoup d'apparence, que nous retournions l'affronter de plus près. Nous voyons d'ici un Navire, juſtement ſur le chemin que nous devons tenir. Il a été tiré au-

aujourd'hui, tant de notre côté, que de celui des Ennemis, plus de ſept mile coups de canon, à ne mettre tous les Navires qu'à quatre cens cinquante coups chacun l'un portant l'autre, ce qui eſt aſſurément le moins qu'il en ait été tiré. Pour nous, nous n'en avons tiré, que trois cens quatre-vingts dix-huit, parceque dès le commencement du Combat, nous avons eu deux canons mis hors de ſervice par celui du Fort. Août 1690.

Du Samedi 26 *Août* 1690.

Nous avons reſté toute la nuit à l'ancre; &, ce matin, le Conſeil s'eſt tenu à bord de l'Amiral, où il a été reſolu, que nous pourſuivrions notre route, parce que ces Navires ſont hors de priſe, qu'il faudroit que nous approchaſſions encore de plus près qu'hier, que le Fort nous donneroit trop d'embaras, & que pendant la nuit il pouvoit avoir bordé la rive de canon.

Il eſt certain, que les Ennemis furent hier bien battus: ce qui nous le prouve, c'eſt qu'ils ont ſoufert ſans branler, que nous ayons pris à leur vûe le Navire que j'ai dit que nous vimes hier,

&

Août 1690. & qui étoit encore ſur notre route ce matin. C'eſt un Anglois, dans lequel on n'a trouvé perſonne du tout. Tout le monde a fuï à terre; & ils ont eu toute la nuit, pour y ſauver les Marchandiſes. J'y ai été, & puis me flatter d'avoir ſauvé la vie à trente deux hommes que nous étions, dans la Chaloupe de l'Amiral, & la nôtre. En entrant dans l'entre-deux-ponts, j'ai ſenti le brulé. Monſieur d'Auberville, & moi, avons ſuivi l'odeur, qui ſortoit de la ſoute aux poudres. J'y ſuis promptement deſcendu, malgré le riſque, & ai ôté d'un baril plein de poudre un bout de meche allumée, que les Anglois y avoient mis à deſſein de faire ſauter le Navire, & en même tems tous les François qui s'y ſeroient trouvez. Ce baril eſt de deux cens livres peſant de poudre bien fine & de chaſſe. C'eſt tout ce qui y a été trouvé, outre huit petits canons, & quatre pierriers, & pas un Diable avec: ainſi, rien du tout à joüer de la griffe. Cette Action, qui paſſe pour être aſſez hardie, m'a attiré quelques complimens de Monſieur du Queſne, & du Commandeur. Je ne l'aurois pas rapportée, ſi elle

elle avoit fait moins de bruit sur l'Escadre. Août 1690.

Du Dimanche 27 Août 1690.

Toûjours bon vent, nous allons bien. Le Navire Anglois, que nous primes hier, & qui étoit de quelques trois cens tonneaux, auroit été métamorphosé en Brulot, s'il avoit été voilier; mais, n'allant point du tout, on y a mis le feu aujourd'hui. La flâme n'a rien d'affreux le jour:

C'est dans l'obscurité, que la lumiere est belle.

Du Lundi 28 Août 1690.

Toujours bon vent, & nous allons bien. Le Maitre Charpentier, qui travaille avec les autres à raccommoder le desordre que nous avons de Madras, m'a fait appeler, & m'a fait voir dans le corps du Navire un boulet à deux têtes, & deux boulets ronds qui y sont engravez, & qui servent d'emplatre aux trous qu'ils ont faits en nous frapant. Le boulet à deux têtes est par le travers des pom-

Août 1690. pompes, les deux autres ſous le Château d'avant, & tous trois dans les baleſtons, ou ſolives, pour plus d'intelligence.

Du Mardi 29 *Août* 1690.

Toûjours bon vent : nous avançons. Le Lecteur doit compter, que n'y ayant aucun moyen de comparer dans les Indes le tems que nous avons mis à venir du Tropique du Capricorne à la Ligne, & à aller du point de cette Ligne au Tropique du Cancer, à cauſe des tours & détours, des ſéjours que nous avons faits, & des fréquens moüillages, n'ayant pas été, & n'allant point encore le droit chemin ; que même nous ne paſſerons pas le Tropique du Cancer, parce qu'il donne ſur la Terre-Ferme de notre Continent. Je ne parlerai plus du tout Pilote, qu'après avoir repaſſé le Cap de Bonne-Eſperance, & que nous ſerons dans les Mers d'Afrique.

Du Mercredi 30 *Août* 1690.

Nous avons vû ce matin un Navire, & avons donné deſſus : il a été impoſſi-

ble

ble de le joindre; il a donné à Terre, & s'eſt échoué. Il y a dans le même endroit trois autres Bâtimens échouez auſſi; mais, étant ſur la grave, je croi que ce ſont des Bâtimens Mores, & non des Anglois, comme on le dit. Août 1690.

Du Jeudi 31 & dernier Août 1690.

Nous avons aſſez bien été toute la journée. Nous ſommes à l'ancre, pour voir demain quel eſt un Navire, à qui nous avons donné cache ce ſoir, & qui s'eſt rallié à Terre.

Du Vendredi 1 Septembre 1690.

Septembre.

Nous ne ſommes point heureux, de n'avoir pas pris le Navire que nous vîmes hier, & que nous voyons encore. On a envoyé les Chaloupes armées pour le prendre. Qui que ce ſoit n'a paru; mais, la Mer briſe tellement, & le fond eſt ſi bas, que les Chaloupes n'ont pû aller juſques à lui. Il s'en eſt ſauvé trois Laſcaris, qui ont été menez à bord de l'Amiral, & conduits au Lion, où j'étois lorſqu'ils y ſont arrivez. Ils ont dit, que ce Navire appartient à un Anglois,

Sep- glois, Marchand particulier: qu'il eſt
tembre chargé d'Argent en ſaumon, de Cui-
1690. vre, & de Draps: qu'il a mis toute la nuit à terre le plus de balots qu'il a pû, s'étant ſervi de ſes vergues pour faire des rats; & que les Noirs de la Côte avoient pillé & pilloient encore le tout. Ces trois Laſcaris ſont auſſi magnifiquement vêtus que ceux de Ponticheri; & la premiere choſe qu'ils ont demandé en Portugais, & que Mr. de Preſſac, Lieutenant du Lion expliquoit, c'eſt qu'ils ſuplioient que perſonne ne touchât à leur manger ni à leurs plats. Ces miſerables nous tiennent impurs, & ſe laiſſeroient mourir de faim, plûtôt que de manger de ce qu'un Chrêtien auroit touché. Ils ne font pourtant point de difficulté de nous louër leurs Femmes & leurs Filles. Ne s'en ſervent-ils plus?

... *Quid non mortalia pectora cogit*
Auri ſacra fames?

Ils ne vivent que de légumes, & jamais de viande. Nous en avons deux à bord, qui nous viennent de la Flute. On leur donne du ris & de l'eau. *Natura paucis contenta.*

Du

Septembre 1690.

Du Samedi 2 Septembre 1690.

Nous remîmes à la voile dès hiér au soir, & avons remoüillé aujourd'hui, parceque les Courans nous ont reculé, quoique le vent fût bon.

Du Dimanche 3 Septembre 1690.

Nous avons remis à la voilè ce matin, & avons assez bien été pendant la journée. Nous avons encore vû le Navire d'avant-hier.

Du Lundi 4 Septembre 1690.

Nous avons vû un Navire ce matin: on lui a donné cache, & on l'a joint; mais, il n'est pas de prise. Son gabarit, ou sa façon, est Portugaise; & il appartient au Grand Mogol, avec lequel nous n'avons rien à démêler. Il poursuit sa route, & nous la nôtre.

Du Mardi 5 Septembre 1690.

Nous avançons: douze heures de bon vent & de beau-tems nous met-

tront

Septembre 1690.

tront à Bengale; mais, la brume noûs a obligez de mouiller ce soir. Ce Païs-ci est bien vilain, & bien désagreable : ce sont presque toûjours des pluyes & des brouillards ; & notre Navire est tellement ebranlé, par les coups qu'il a reçûs, & qu'il a tirez, qu'il fait de l'eau par tout son haut. Nos Charpentiers & nos Calfats ne manquent point d'occupation.

Du Mercredi 6 Septembre 1690.

Noûs avons resté toute la journée à l'ancre, à cause de la brume & du vent contraire.

Du Jeudi 7 Septembre 1690.

Nous avons remis ce matin à la voile, & avons mouillé ce soir devant Balassor, qui est la premiere Terre de Bengale, à l'embouchure du Gange, où les François ont un Etablissement. Quoi qu'il y ait des Montagnes sur cette Côte elle est encore plus basse que celle de Coromandel, qui est une Terre unie. Nous sommes à plus de six grandes lieues au large : cependant, nous n'avons sous nous que six brasses d'eau,

c'est-

c'est-à-dire trente piez. Monsieur du Quesne a tiré trois coups de canon à un *Miserere* l'un de l'autre ; ce qui est apparemment un signal dont il est convenu pour faire venir des François à bord. Nous sommes déjà mangez de maringuoins, ou mouches de pré, qui font élever la chair qu'ils piquent de la grosseur d'une feve blanche, & y causent une démangeaison à s'écorcher soi même. D'où Diable viennent-ils de si loin, pour nous dévorer, ou du moins nous défigurer ? Nous sommes accablez de chaleur : pas un soufle de vent ; & le Ciel toûjours couvert. Il ne nous manquoit plus que ces Insectes. Septembre 1690.

Du Vendredi 8 Septembre 1690.

Mr. du Quesne vient d'envoyer sa Chaloupe à Terre : celles des autres Navires l'ont suivi, excepté la nôtre. D'où vient ? Craint-il que je ne lui rende ce qu'il nous a prêté à Ponticheri, & que je ne lui dise à mon tour que le Proverbe de *Primo mihi* n'a rien d'infame à la Mer ?

Septembre 1690.

Du Samedi 9 *Septembre* 1690.

Toûjours moüillez en attendant la benediction du Seigneur.

Du Dimanche 10 *Septembre* 1690.

Toûjours même tems de brume, de chaleur, de maringouins, & autres circonstances qui nous désolent.

Du Lundi 11 *Septembre* 1690.

Le Sieur Pelé, Directeur pour la Compagnie à Balassor, est arrivé ici à midi avec les Chaloupes, & nous a apporté quelques legumes, comme concombres, citrouilles, potirons, ou giromons, & limons, qui sont fort petits, mais fort bons. Les Bestiaux sont dans une Barque & un Bot, restez à deux grandes lieues d'ici; n'ayant pû venir, à cause du vent & des courans contraires.

Du Mardi 12 *Septembre* 1690.

Nous avons appareillé ce matin, & avons

avons été joindre la Barque & le Bot. Nous y avons eu des Beſtiaux, entr'autres des Vaches, qui diſent par leur poil blanc, & leurs tetines pendantes, qu'elles pouroient bien compter chacune cinq cens Animaux de leur eſpece, provenant de leur eſtoc.

Sep-
tembre
1690.

Du Mercredi 13 *Septembre* 1690.

Nous avons aujourd'hui déchargé toute la Marchandiſe qui nous reſtoit à bord, & nous ſommes préſentement en Vaiſſeau de Guerre. Nous reſterons à la Mer deux mois plus que Meſſieurs de la Compagnie n'ont compté : du moins, par ordre de Mr. du Queſne, le Commiſſaire a donné un état des Vivres néceſſaires à toute l'Eſcadre pendant ce tems-là ; & le Sieur Pelé a promis de les fournir. Soit dit par parentheſe, ce Mr. Pelé eſt un vilain pelé, & un auſſi laid Mâtin que le Chien de votre Cochér, que Madame troüve beau, parcequ'il eſt épouventable.

Il ne faut point compter ici ſur des Bœufs; on n'en donne aucun : les autres Navires n'ont eu que des Vaches, non plus que nous. Eſt-ce par épargne?

Sep-tembre 1690. Je n'en sçai rien. Le Sieur Pelé retourne à Balaſſor; &, nous nous venons d'appareiller, pour aller attendre au paſſage quatre Navires Hollandois, qui viennent de Batavia, & qui doivent arriver de jour en jour.

Du Jeudi 14 *Août* 1690.

Nous avons inutilement été ſous les voiles toute la journée : il n'a pas fait un ſoufle de vent. J'ai été ſouper à bord du Général : j'y ai apris, que nous irons à Mergui. Avant que de continuer, il eſt bon qu'on ſache ce que c'eſt que ce Mergui. C'eſt une Place du Royaume de Siam, où les François étoient établis, & où, ſous la protection du Roi notre Allié, & de M. Conſtance ſon premier Miniſtre, ils avoient bâti un Fort, dont M. du Bruant étoit Gouverneur, brave homme, exact, & fidele. Pour aller de Bengale à Mergui, il ne faut point paſſer par le Détroit de la Sonde, ni par celui qui eſt entre l'Iſle de Sumatra & la Peninſule de Malaca, parce que, quoi que Mergui ſoit & faſſe partie du Royaume de Siam, il eſt bâti ſur les Terres qui font

font partie de cette Presqu'isle de Malaca, tout à fait dans l'Ouest des Terres & dans l'Est de Bengale, par dix sept degrez de latitude Nord. C'est de là, que M. du Bruant est sorti le dernier des François; & où, avant que d'être forcé d'en sortir, il a montré autant qu'il a pu, qu'il ne participoit point aux lâchetez que notre Nation a faite à Louvo, par tout le Royaume, & sur tout à Bancoc, la principale de nos Forteresses: lâchetez si grandes, que le nom François en est en horreur. Je n'en dirai pas davantage ici: les principaux Acteurs doivent être présentement en France. On en sçaura plus d'eux, que je n'en pourois dire, supofé qu'ils disent la vérité; ce que je ne crois pas: elle ne leur feroit aucun honneur, & pouroit leur ôter un gros profit. Septembre 1690.

Je reviens à l'Article de Mergui, où on dit que nous allons. Tout le monde ici le souhaite, tant pour venger les François qui y ont été maltraitez, que pour y rétablir l'honneur de la Nation, & pour piller leurs Temples ou leurs Pagodes, & remettre leurs Idôles dans leur état naturel. On a dit en France, que ces Idôles sont d'or. C'est une

Septembre. 1690. pure vanité, & une flateuse menterie. Elles en sont simplement incrutées, où couvertes, d'une épaisseur inégale, dont la plus forte n'excede pas celle de nos pieces de trente sols, & la plus foible nos pieces de quatre. C'est toûjours beaucoup. Nous jetterons les Idôles au Diable; &, à bons coups de hache, nous leur oterons leur habit. Leurs Talapoins ou Prêtres, gens lâches & effeminez, ne sont pas pour nous resister; & tous les Siamois en général ne sont que de vile canaille, sans cœur. Je connois déjà plus de trente François sur le Gaillard, qui, tout aussi bien que moi, voudroient être en besogne *.

Du Vendredi 15 Septembre 1690.

Nous avons encore remouillé, faute de vent, & sommes à l'ancre à cause des courans.

Du Samedi 16 Septembre 1690.

Nous avons resté à l'ancre toute la journée: il ne fait pas un soufle de vent; & la Mer est aussi unie qu'une feuille de papier, & très beau Soleil: ainsi, cha-

* *Nous nous trompions tous. C'étoit pour remettre les Mandarins chez eux que nous prenions la route de Siam, & non pour faire aucun tort aux Siamois.* *Voyez ci-dessous dans le troisiéme Tome.*

chaleur épouvantable. A force de tuer, nous sommes deffaits des maringouins ; & n'us sommes trop au large, pour qu'il en revienne d'autres. Nous faisons maigre ; &, par conséquent, très mauvaise chere. Il y a, autour de notre Vaisseau, une très grande quantité de Poisson, dont nous ne prenons aucun, parce qu'il ne mord point à l'hameçon, & que Messieurs de Madras ont cassé nos foucsues, & nos arpons. Nous ne ressemblons pas mal à Tantale, *de quo Ovidius*,

Sep-tembre 1690.

In medio Tantalus amne sitit :
Fructus, quos nullo tempore tangat, habet.

Du Dimanche 17 *Septembre* 1690.

Même chose : point de vent, & chaleur excessive. Ce malheureux Païs-ci chagrine tout le monde.

Du Lundi 18 *Septembre* 16,0.

Nous avons remis cette nuit à la voile. *In vanum laboraverunt Gentes. Populi meditati sunt inania.* Point de vent.

Septembre 1690.

nous voyons encore la maudite Terre de Balassor.

Du Mardi 19 Septembre 1690.

Nous mouillames hier au soir, parce qu'il n'y avoit point de vent. La Lune étoit dans son plain; elle a souffert une Eclipse, jusques à la moitié de son disque; & cette Eclipse a duré depuis son lever sur notre horizon, jusques à ce qu'elle ait été dans le Sud-Est-quart de Sud, c'est-a-dire, un peu plus de trois heures. Cela ne peut point avoir paru en France, parce que par la suputation des degrez de longitude, il ne pouvoit être que onze heures & démie ou midi, au plus, de la journée d'hier. Je ne sai si elle est cause du mauvais tems que nous avons eu. Nous étions, & sommes encore, à l'ancre. Il a fait toute la journée tourmente de vent. L'Oiseau a fait voile sur le midi, parce qu'il dérivoit: le Gaillard a fait la même chose, parce que son cable a cassé. Nous avons fait notre possible pour les suivre; mais, le vent & la marée sont trop forts: il nous a été impossible de lever notre ancre. Il fait beaucoup de

de vent d'Eſt-Nord-Eſt, une pluye très grande, & nos Matelots moüillés comme des barbets ne peuvent plus travailler; & le pis de tout, c'eſt que le tems eſt ſi ſombre, que nous ne voyons pas à un quart de lieue de nous, & que le vent nous eſt tout-à-fait contraire pour attraper Mergui. Il nous pouſſe ſur les Côtes du Mogol, contigues au Pegu, dont nous ſommes fort proches. En un mot, nous ſommes très mal: Dieu veuille nous en tirer.

Septembre 1690.

Du Mercredi 20 *Septembre* 1690.

Toûjours même tems & même vent. Nous avons mis à la voile à minuit, que le vent avoit un peu calmé comme on l'eſperoit, & nous avons été toute la journée la ſonde à la main. Nous ſomme partis de France ſix Vaiſſeaux de Compagnie: nous ne nous étions encore point quittez, & nous ne ſommes à preſent que deux, le Floriſſant & nous. Nous ſçavons le rendez-vous, en cas de ſéparation; mais, entre ci & là, nous pourions bien trouver des loups qui devoraſſent le troupeau diſperſé. Ce ne ſeroit pas ſans coup ferir; mais, nous

Septembre 1690. n'en ferions pas mieux. Le vent est toûjours directement contraire, & nous ne voyons pas devant nous: ajoutez à cela, que peut-être les courans nous dérivent du côté que nous ne voulons point aller, n'y ayant que faire; que la chaleur est si étouffante, que nous ne pouvons presque pas respirer, & le Lecteur avouera, que nous n'avons pas quinte & qûatorze en main le point bon.

Du Jeudi 21 Septembre 1690.

Le vent a calmé, le tems toûjours sombre & pluvieux. Nous ne voyons point encore d'autres Navires que le Florissant. Nous lui avons parlé ce soir. Le vent est toûjours contraire pour aller à Mergui, & il pleut à present bien fort. Si cette pluye faisoit éclairer le tems, elle nous feroit bien plaisir; car, sans doute nous verrions le Gaillard & l'Oiseau, qui ne peuvent pas être fort éloignez.

Du Vendredi 22 Septembre 1690.

Le vent nous a toûjours été contraire jus-

jusques à ce matin dix heures qu'il a changé, mais inconstant. Le Ciel est toûjours couvert, & il pleut de tems en tems. Le mauvais tems & les calmes, qui ont causé un roulis très fort, nous a coûté du vin à tous, c'est-à dire, au Commandeur, à Mr. de la Chassée, & à moi; &, en mon particulier, de très belles Dames Jeannes de Perse, qui ont été brisées par un quartaut de vin d'Espagne, qu'un roulis a jetté dessus. On ne s'est apperçû qu'aujourd'hui de cette perte, parce qu'on n'a pas descendu plûtôt dans notre soute de réserve. C'est Landais qui en a la clef: c'est là où nos petites provisions secretes sont renfermées. J'ai voulu le rosser; mais, le Commandeur & Mr. de la Chassée m'en ont empêché, & il n'a eu qu'un horion: &, pour toute consolation, ils m'ont dit qu'il en étoit plus fâché que moi; c'est de quoi je ne doute point. Mais cela ne me rend, ni ma fenouillette, ni mon vin de réserve. Je n'en jeûnerai pas seul; ils y auront bonne part tous trois, ou le Diable s'en mêlera. Franchement, je ne suis point content.

Septembre 1690.

J'ai aussi trouvé dans une autre soute du pain gâté & moisi. J'y ai fait des-

Sep-tembre 1690.

cendre les Officiers, & des gens de confiance travaillent à séparer le mauvais d'avec le bon. Cela ne merite pas un Procès Verbal, qui pouroit effaroucher l'Equipage ; mais c'est un *advertatur*. Les Calfats sont à travailler : on ne peut faire autre chose.

Du Samedi 21 *Septembre* 1690.

Le vent s'est encore remis contraire pour notre route à Mergui : nous tirons avec lui au court-bâton. Notre vin aigrit, notre eau est pleine de petits vers, & les Vaches que nous avons eües à Bengale, qui sont assurement les Doyennes du Païs, sont plus dures que nos dents. On les donne aux Matelots : c'est un plaisir de les voir tirer après. La chair de ces Animaux fait ce qu'elle peut, pour n'être pas dévorée, & se deffend durement, mais inutilement : ils l'engloutissent par morceaux, ne leur étant pas permis de faire entrer leurs machoires dans un plus ample détail. Je l'ai, je croi, déja dit, le Diable bouilli, roussi, rôti, grillé, trainé par les cendres, laisseroit ses gregues entre leurs dents, quand la peau seroit assez bien

corroyée pour faire des ſemeles de bottes.

Je me ſouviens d'avoir entendu une pauvre Femme ſe plaindre à ma Mere du trop d'apetit de ſon Mari. Madame, lui diſoit-elle, le malheureux heume le pain comme le vent : il ne fait d'un gros morceau qu'une béquée. Je me ſers de ſes propres termes. Il en eſt de même de nos Matelots : ils avalent en morceaux ce que leurs dents ne peuvent pas broyer.

Septembre 1690.

Du Dimanche 24 Septembre 1690.

Landais m'a reveillé cette nuit ſur les onze heures, pour me dire qu'on voyoit deux Navires ; mais ayant apris qu'on ſe contentoit de les ſuivre, & qu'on les garderoit juſques au jour, je me ſuis tranquilement recouché & rendormi. J'ai ſçû ce matin, que vers les deux heures après minuit le Floriſſant a viré de bord pour nous joindre, & nous a demandé, ſi nous voyïons deux Vaiſſeaux ſous le vent : on lui a civilement répondu, que la Lune étoit trop belle pour ne les voir pas. Pourſuivez votre route, a-t-il dit, je vais revirer de bord,

 &

Sep-tembre 1690. & vous ſuivre. C'eſt à preſent le Commandant. L'Ecueil a obeï, & ſuivi ſa route, qui portoit ſur ces deux Navires. Pour lui, il s'en eſt éloigné de plus d'une grande demi-lieue; &, à tout hazard, a laiſſé l'Ecueil ſeul à démêler la fuſée. Nous avons donc porté ſur ces deux Navires; qui après s'être parlé, l'un à l'autre ſe ſont ſéparez, dans le deſſein de nous mettre entre deux feux. On en voyoit paſſer dans leurs entre-deux-ponts; grand ſigne qu'ils ſe préparoient au Combat: & Mr. de Porrieres, qui ne vouloit pas que l'Action ſe paſsât ſans que je la viſſe, a eu la bonté de me faire lever. Nous voyions deux Navires, qui ne paroiſſoient point craindre le choc, & qui au contraire ſembloient nous inviter, ayant mis vent devant pour nous attendre; & avec cela le Floriſſant nous abandonnoit: c'en étoit aſſez pour faire penſer à ſoi.

Le Commandeur n'en a point été étonné: il a fait tout preparer pour le Combat, & s'eſt allé vigoureuſement jetter entre les deux, bien réſolu de montrer au Floriſſant de quelle maniere il falloit s'y prendre: (c'eſt dans ce moment qu'il m'a fait lever.) Il eſt certain

que

que nous nous ſerions batus en braves gens, ſi ç'eût été des Ennemis, & que l'Ecueil étoit prêt à leur répondre en même-tems basbord & ſtribord; mais, en ayant approché de la voix, & demandé, d'où eſt le Navire ? le Dragon a répondu, de Rouën, & nous, de Verſailles: ainſi, on a rengainé. Ces deux Navires ſont le Lion & le Dragon, que nous avons rejoints, grace à Dieu. Plaiſe à ſa bonté que nous réjoignons bien-tôt le Gaillard & l'Oiſeau.

Septembre 1690.

Tout le monde eſt très ſcandaliſé du procédé du Floriſſant. On croyoit que la fauſſe manœuvre, qu'il avoit faite à Madras, avoit été un effet du hazard; mais, ſon éloignement cette nuit l'a fait bâtiſer d'un autre nom. Mr. de Porrieres le voyant s'éloigner d'une ſi forte diſtance, & par conſéquent, ſinon ſe tirer des coups, du moins échaper aux premiers, qui ſont toûjours le plus à craindre, nous a dit en plaiſantant à Mr. de la Chaſſée & à moi, j'ai envie d'aller ſur lui à mon tour, & de lui crier, dans le porte-voix, que j'ai revû ces deux Navires: & il eſt très certain, qu'il eſt homme à lui avoir joüé le coup, s'il avoit ſçû que ces deux Navi-

res

Septembre 1690. res eussent été des nôtres ; mais les croyant Ennemis, & outre cela ne voulant pas qu'on puisse donner à ses actions un autre sens que celui que l'apparence montre, il a poursuivi sa route, & a donné au Lion & au Dragon, quoi que seul, autant de peur que s'il avoit été bien accompagné. Après la reconnoissance faite, Mr. de la Chassée a crié au Dragon, qu'ils paroissoient bien méchans la nuit, puisqu'ils faisoient fuir le Florissant. J'ai été diner à ce Navire, où on m'a dit, que l'air résolu & hardi, dont l'Ecueil avoit été cette nuit se jetter entre le Lion & lui, leur avoit donné bien à penser. S'il y a eu de la crainte de côté ou d'autre, elle n'est pas parvenue jusques à moi, qui dormois fort tranquilement. Mr. de la Chassée en a fait couter un bordage d'artimon à la Compagnie, & à moi un bon grand flacon de fenouillette : il a le Diable au corps sur la lampée. Il n'a pas plu d'aujourd'hui : miracle !

Du Lundi 25 Septembre 1690.

Pendant le jour beau-tems, peu de vent, & fort chaud. Nous avons vû ce

ce soir de très beau Poisson, taons, marsoüins, dorades, & autres, sans en prendre un seul; & cela, toûjours par l'incivilité de Messieurs de Madras. Notre Armurier prétend bien, que ce ne sera pas demain la même chose. Il ne plût point hier: le Ciel vient de doubler les interêts depuis sept heures du matin jusques à sept du soir; ç'a été une pluye continuelle & très forte. Cette pluye nous a fait plaisir; car elle a fait changer le vent, qui est presentement Ouest-Nord-Ouest, très bon, mais bien foible.

Sep-
tembre
1690.

Du Mardi 26 Septembre 1690.

Bon petit vent, toute la nüit & toute la journée. Le Commandeur a été seul dîner au Lion. L'Aumonier de ce Vaisseau est venu dîner ici: il a amené avec lui un Missionnaire, nommé Mr. de Quermener, & sont venus ensemble voir Mr. Charmot. Ils se sont parlé dans la grande chambre pendant fort long-tems, & n'en sont sortis que lorsqu'on leur a été dire, qu'on avoit servi. Ce qu'ils se sont dit m'inquiete fort peu. Ce sont leurs affaires, de très grande consequence

pour

Sep-
tembre
1690.

pour eux, & sotise pour moi. Ce M. de Quermener me paroît fort pieux & homme d'esprit & d'étude. On peut lui donner ces six Vers de M. Scarron:

Il porte une barbe en crepine:
Dieu la preserve de vermine;
Car si vermine s'y fourroit,
Trop souvent il se gratteroit:
Dont pourroit souffrir du domage
La gravité du personnage.

Effectivement, il porte une barbe toute crepue, qui lui descend jusqu'à l'estomac; &, quelque chose de vénerable qu'ait pour moi la barbe, je la trouve un objet très peu ragoutant, à moins qu'elle ne soit aussi blanche que celle de feu M. l'Empereur, que je me souviens d'avoir vû à Paris long-tems y a, plus connu au Marais par sa barbe, que Barrabas dans la Passion. Ce n'est pas que barbe, telle soit-elle, barbe même de Capucin, ne soit vénérable, malgré la vermine qui s'y promene, à ce qu'on dit; mais, chacun a son goût, & la barbe n'est pas du mien. Et dans quelle diable de Digression la barbe m'a-t-elle jetté? C'est, que la mienne est de cinq jours. Je vas la raire: il

il ne me faut, ni jour ni chandelle.

Sep-tembre 1690.

Du Mercredi 27 Septembre 1690.

J'avois clos l'Article d'hier; mais, je n'avois pas songé, que l'heure de la pluye n'étoit pas passée. D'où peuvent provenir ces pluyes si grosses, & si fréquentes? Je n'en puis dire autre chose, que ce que j'en ai déjà dit ci-dessus. Il a fait calme tout plat, ou, du moins, très peu de vent; &, quoi qu'il ait été bon, nous n'avons guere avancé. Les Diables, ou les Idôles de Mergui, sont bien difficiles à deshabiller!

M. Joyeux a envoyé ce soir son Lieutenant à bord, pour convier le Commandeur d'aller demain dîner chez lui; mais, M. de Quistilic, chez qui nous avons diné aujourd'hui, & M. de Chamoreau, devant venir demain dîner ici, il l'a remercié, & lui a fait dire, que si il vouloit s'y trouver, il seroit le bien venu. Cette invitation a eté faite d'un certain air, qui nous fait connoître, qu'il se ressouvient de la nuit de Samedi à Dimanche. Il est certain qu'il a raison; mais, il n'est pas de la prudence du Lieutenant, de le dire de même à son Capitaine.

Du

Septembre 1690.

Du Jeudi 28 Septembre 1690.

Calme tout plat. Tous ces Meſſieurs ſont venus diner ici, où tout a bien été. Ils doivent aller diner Dimanche au Floriſſant. J'y ai été diner. Il faut que la diſcorde ait ſouflé de ſon venin dans ce Navire; car, ils ſont toujours en guerre inteſtine. Je ne veux pas dire, que ce ſoit par la nonchalance ou la foibleſſe du Capitaine; mais, il conſtant qu'un homme, qui ſçait bien ſe faire obéïr, tient tous ſes gens dans le reſpect & l'union.

Si licet exemplis in parvo grandibus uti,

(voilà pour la ſeconde fois, que je me ſers de ce Vers d'Ovide; mais, il me paroit mieux convenir ici que ci-devant,) la France ſeroit-elle montée à ce point de grandeur où elle eſt, ſi le Roi n'eut eu la fermeté de ſe faire obéïr par tout le monde, ſans diſtinction? Un Capitaine ſur un Navire ne le répréſente-t-il pas? Ne doit-il pas l'imiter, ſuivant que ſa ſphere d'activité a d'étendue? J'en ai dit mon ſentiment à M. Blondel notre Com-

Commiſſaire, qui eſt partie ſoufrante, plaignante, & à plaindre. Il eſt très conſtant, que ſi j'occupois un poſte comme le ſien, je ne me contenterois pas d'en remplir les fonctions, & les devoirs; mais, je ſçaurois bien auſſi me faire porter l'honneur & le reſpect qui me ſeroient dus, & j'executerois à la lettre le Precepte de Seneque, *Age quod agis.* Il m'a paru me ſçavoir bon gré de ce que je lui ai dit, & a ajouté, qu'il avoit à vivre avec des eſprits bien difficiles à gouverner. Je lui ai répondu, que c'étoit à cauſe de cela, qu'il devoit ſe roidir contre, & montrer ſa fermeté dans toute ſon étendue; qu'il devoit prévoir d'abord à quoi ſa complaiſance pouvoit le conduire, & ſe reſſouvenir de ce Vers trivial,

Septembre 1690.

Quid quid agas, prudenter agas, & reſpice finem;

que mon éxemple en étoit une preuve; en ce que je n'aurois jamais réduit le Chevalier de Bouchetiére à la raiſon, ſi je ne lui avois pas montré les groſſes dents, dès ſa premiére entrepriſe; que j'avois pris tout d'un coup mon parti, prévoyant qu'avec un eſprit impérieux comme lui, ma condeſcendance hors-

d'œu-

Octobre. 1690.

Du Dimanche 1 Octobre 1690.

Toujours même tems de chaleur, & pas un soufle de vent. Au Diable le dessert du Florissant : c'est toujours ce qu'il y a chez lui de plus magnifique; on s'y est pourtant assez bien diverti à diner. Le Démon protege les Idôles de Siam, & ne veut pas qu'elles tombent entre nos mains. Nous n'avons point revû les deux Navires que nous vimes hier & avanthier: nous en sommes d'autant plus fachez; que nous croyons, avec grande apparence de raison, que ce sont le Gaillard, & l'Oiseau.

Du Lundi 2 Octobre 1690.

Le vent continuant toujours contraire pour aller à Mergui, & les Vaisseaux commençant à manquer d'eau (ce n'est pas le nôtre; toute la table ne boit que de l'eau de pluye, & s'en trouve bien) & ne voyant nulle apparence de pouvoir arriver de long-tems, par la contrarieté des vents, on a tenu Conseil à bord du Florissant, où tout bien pesé, & la nécessité de rejoindre le Gaillard & l'Oi-

seau;

feau ; & autres bonnes & notables raisons, entre lesquelles tient son rang *in petto* le peu de plaisir qu'il y a d'obéïr à M. Joyeux, dont les résolutions n'ont point de tenue (terme Matelot fort expressif,) il a été résolu d'aller à la Terre la plus proche, & cette Terre est l'Isle de Negrades, à soixante lieues dans le Nord-Est. C'est le rendez-vous, en cas que nous ne puissions pas attraper Mergui. Le vent est contraire pour le dernier, & assez bon pour l'autre. La guerre civile est alumée plus que jamais dans le Florissant. Pour nous, graces à Dieu, & au bon ordre établi & maintenu par le Commandeur, nous vivons dans une paix profonde : chacun, n'ayant à faire qu'à lui, fait ce qu'il doit faire.

Octobre 1690

Du Mardi 3 Octobre 1690.

Calme tout plat, beau Soleil : miracle ! Chaleur à brûler.

Du Mercredi 4 Octobre 1690.

Encore calme tout plat, & chaleur très forte. Il a plu ce soir. Cette pluye nous avoit amené un petit vent de Nord-

Eſt, qui nous étoit bon pour aller à Mergui, mais qui n'a pas duré.

Octobre 1690. J'ai donné dès le matin, matiere à une Diſpute, qui n'eſt pas prête à finir; car perſonne ne veut faire céder ſon ſentiment à celui d'autrui. Voici le fait. Notre Aumonier s'apelle François: je le ſçavois bien; mais, je ne ſçavois pas que ce fût aujourd'hui ſa Fête: je ne regarde mon Almanach, que comme Calendrier, & non, comme Martirologe. M. Charmot, qui dit tous les jours ſon Bréviaire, & qui par conſéquent, en étoit informé, m'a vû ſortir avant Soleil levé de la Chambre de M. de la Chaſſée, où j'avois bu un coup d'eau de vie avec le Chevalier de Bouchetiere; car, nous ſommes à preſent les meilleurs Amis du monde. Il m'a demandé ſi j'avois preparé un Bouquet? Pour qui, lui ai-je demandé? Pour l'Aumonier, m'a-t-il répondu. Il s'apelle François, ai-je repris: eſt-ce aujourd'hui? Comment vis-tu donc, Animal? m'a-t-il dit, en ouvrant mes propres Heures: tiens, regarde. Oh! ma foi, il eſt trop tard, ai-je dit. M. Saint François n'aura point de bougie. Il m'a turlupiné, & m'a ſi bien pouſſé, que j'ai voulu parier d'en faire

un

un, avant que notre Aumonier dît sa Messe. Il a parié, & a payé, qui plus est. Une bouteille de vin d'Espagne, en a fait l'affaire. Je suis entré dans ma chambre ; & voici ce que j'ai fait sans brouillon : Octobre 1690.

Admodum Reverendissimo Patri
Francisco Querduff,
Ælemosinario nostro Navigatori,
Sertum.

Virtus Franciscos jam evexit ad Æthera quinque:
Progredere, exiguo tempore sextus eris.

Offerebat, &c.

Je suis ressorti tout aussi-tôt de ma chambre. Il m'a demandé si j'avois déjà fait ? Je lui ai répondu, que de la journée, je ne ferois aucun Vers, ni Latin, ni François. Notre Aumonier est monté pour s'habiller, & célébrer : je lui ai donné mon Bouquet ; il l'a lû en riant, & m'a remercié. M. Charmot le lui a demandé : il le lui a donné, & celui-ci m'a fait jurer que je l'avois fait le matin même, depuis que je lui avois parlé. Comme c'étoit la vérité, j'ai

Octobre 1690. j'ai juré sans difficulté : il a promis de s'aquitter après la Messe ; &, ne pouvant dementir le fait, il s'est attaché à le critiquer, & à me tourner en ridicule. Il a prétendu que cette epithete *exiguo* étoit un terme outrageant pour un homme vivant, & que c'étoit lui souhaiter la mort. Voilà le sujet de la Dispute, & ce qui a partagé tout ce qu'il y a de Reteurs, de Grammairiens, & d'Humanistes, sur le Vaisseau, dont le nombre n'est pas petit. On a contrarié M. Charmot, & soutenu, que ce terme étoit juste, par raport à la brièveté de la vie d'un homme, quelque longue qu'elle pût être, en comparaison d'une éternité de bonheur, que ce mot sembloit lui prophétiser : ce qui étoit lui souhaiter en même tems la fin des troubles, dont la vie mortelle est agitée, & le commencement d'une félicité, qui ne doit jamais finir ; & qu'en ce sens l'epithete *exiguo*, par raport à *tempore*, étoit la plus juste qui pût être employée, sur tout pour un Religieux.

Je laisse la Dispute, pour revenir à son vin d'Espagne, que nous avons bu. Notre Aumonier a été sommé de payer la Fête. Il a prétendu s'en excuser, sur

sa

sa pauvreté Religieuse: mais, M. de la Chassée ne s'est pas contenté de cette raison, Octo-
& lui a dit sans façon, que les gens de bre
sa Robbe n'alloient jamais les mains vui- 1690.
des; & l'a menacé d'ouvrir son coffre, & d'en faire l'Inventaire, si lui même ne l'ouvroit pas de bonne grace. Il a descendu avec lui, & un moment après est remonté seul criant *vivat*, & tenant à sa main un grand pot de noix confites de Roüen, d'un bon sucre, lardées de citrons, & d'un sirop de couleur d'ambre. Chacun en a mangé une, excepté moi, qui ne mange point de charcuterie. Parbleu! a dit M. de Porrieres, celui qui a fait le Bouquet n'en profite pas: j'en prens sa part; &, comme cela n'est pas propre à déjeuner, je prens aussi celle de l'Aumonier, & vas vous envoyer autre chose: & en même tems a emporté le pot, & a donné ordre qu'on nous apportât ce qu'il y avoit de prêt. Heureusement, un Dinde à la daube s'est trouvé: il a fait figure. Le Commandeur a raillé M. de la Chassée, d'avoir pillé pour les voleurs: il lui a été répondu sur le même ton. M. Charmot s'en est mêlé; & tout le monde s'y est fouré. M. de Porrieres est nanti, & content; &, suivant

Octobre 1690. toutes les apparences, il n'y a que notre Aumonier, qui voudroit que le Bouquet fût encore à faire, & retenir ses noix confites.

Du Jeudi 5 Octobre 1690.

Nous avons eu calme tout plat, presque toute la journée; & ce soir, il s'est levé un petit vent de Sud, qui est bien foible.

Du Vendredi 6 Octobre 1690.

Ce matin, à la pointe du jour, nous avons vû à deux portées de canon, un petit Navire; & le Florissant, ne faisant aucun signal de lui donner cache, nous avons fort long-tems poursuivi notre route. Cela lui a donné le tems de se tirer de nos mains. Enfin, le Florissant a donné dessus; mais, trop tard. Nous nous sommes remis en route. Ce petit Navire est revenu sur nous. On croit avec toute sorte d'apparence, que le Général des Hollandois à Batavia est instruit de notre arrivée aux Indes, & a envoyé ce petit Bâtiment, pour découvrir notre route, sçavoir où nous sommes, &

& où nous allons. Il est certain, qu'on l'auroit facilement pris, si on avoit donné dessus, dès que nous l'avons vû : il étoit au milieu, ou au centre des quatre. L'obscurité de la nuit nous l'avoit donné, & notre négligence nous l'a ôté. On est tout scandalizé des manieres de M. Joyeux. On regrette fort amérement le Gaillard, & l'Oyseau, qui l'auroient assurément enlevé, s'ils avoient été ici. Le Commandeur ne dit pas ce qu'il en pense; mais, il n'est pas fort difficile de le deviner : & nous sommes tous persuadez, que s'il en eut été le maitre, & que M. Joyeux ne fût pas Commandant, ce Navire auroit décliné son nom. Je ne veux point dire, qu'il fasse ces sortes de contre-tems de lui-même : j'aime mieux en rejetter la faute sur le peu de concorde qu'il y a dans son Vaisseau; cependant, il devroit y être absolu, comme M. de Porrieres l'est ici. Outre cela, quoi que tout le monde sache qu'il fait ce Voyage-ci malgré lui, puis qu'il ne s'en est point caché, & qu'au contraire il l'a hautement dit au Port-Louïs, je ne héziterai point de dire, qu'il ne devoit point le faire, ou qu'il devroit agir comme s'il le faisoit de bon cœur. Car

Octobre 1690.

Octobre 1690. enfin, tout ceci le perd de réputation ; & il ne se lavera jamais des accusations qu'on peut lui faire, ou d'une négligence affectée, ou d'une lâcheté dont il n'a jamais été & n'est pas encore soupçonné.

Du Samedi 7 Octobre 1690.

Toûjours tems couvert, & mauvais vent. Il a plû beaucoup ce soir, & le vent est venu bon ; mais, comme nos Pilotes croyent être proche des Isles qui avoisinent Mergui, nous ne ferons point de voiles cette nuit.

Du Dimanche 8 Octobre 1690.

Nous avons été toute la nuit passée à la cap, c'est-à-dire, que nous n'avons point été du tout, quoi que le vent fût bon, crainte de trouver ce que nous ne cherchons pas. Le vent s'est remis ce matin à son trou ordinaire bien près. Il pleut presque toûjours : nous allons à Mergui où est le rendez-vous. Dieu veuille que nous y trouvions le Gaillard & l'Oiseau.

Du

Octobre 1690.

Du Lundi 9 *Octobre* 1690.

Toûjours même vent bien près. Nous ne voyons pas au plus qu'un quart de lieue devant nous, tant le tems est couvert & sombre : il pleut presque toûjours. Le tems ne s'éclaircit point : ce sont les tenebres d'Egypte.

Du Mardi 10 *Octobre* 1690.

Le tems s'est éclairci, vers les trois heures du matin : cependant, pas un souffle de vent, pas une nuée en l'air, & un Soleil brulant & vorace. C'en est trop à la fois : cela pourit nos manœuvres & nos voiles, ce qui est le pis de l'aventure.

Du Mercredi 11 *Octobre* 1690.

Le Ciel s'est recouvert hier au soir : il a plû toute la nuit & la journée jusques à trois heures après midi, que le tems s'est éclairci. Nous n'avons point vû Terre ; cependant, nous en sommes très proches. Le tems a été si sombre & si couvert, que des Oiseaux qui a-

Octobre 1690.

voient quitté la Terre n'ont pû la retrouver, & sont venus se percher sur nos mâts, nos vergues, & nos manœuvres. Nos Matelots en ont pris plusieurs à la main, entr'autres de petits, faits & coeffez comme nos terrains, excepté qu'ils ont le bec fait comme celui d'une fauvette, & jaune comme celui d'un merle: une autre, semblable à une bergeronette: une tourterelle semblable à celles de France, & une becasse. Ces deux dernieres étoient bonnes; j'en viens de manger ma petite part. Bien des gens qui sont venus ici disent, que cela est extraordinaire pour la becasse, & la tourterelle, mais non pour les autres Oiseaux. Il est certain, que quand on est proche de Terre, & qu'il a fait de la brume, on trouve très souvent à la Mer des Oiseaux égarez, tellement fatigués, qu'ils ne peuvent se soutenir, & se laissent facilement prendre à la main. J'en ai très souvent vû, & nous en avons vû dans ce Voyage-ci, avant que de voir Madagascar, comme je l'ai dit ci-dessus. Cela est un signe de la proximité de la Terre, & on s'en deffie. Il a calmé ce soir, & le tems est beau.

Du

Du Jeudi 12 Octobre 1690. Octobre 1690.

Il a venté cette nuit un petit vent qui nous a ſervi. Le tems étoit embrumé & couvert : heureuſement, il a éclairci. Je dis heureuſement ; car, nous alions donner à pleines voiles ſur une Iſle, nommée Priparis, qui eſt ſur les Côtes de Siam, de laquelle on ſe croyoit fort éloigné dans l'Eſt ; tous les Pilotes ſe faiſant proches de Mergui. A qui en eſt la faute ? On dit, que les Courans nous ont été contraires : ces Courans ont bon dos ! Toûjours ma chancon : la ſcience eſt bonne ſur Mer ; mais la prudence la vaut bien.

Cette Iſle de Priparis eſt mal marquée ſur les Cartes Hollandoiſes, qui la placent à ſeize dégrez. Les Cartes Françoiſes, qui ne la mettent qu'à quinze ſont plus juſtes. Nous avons bien des graces à rendre à Dieu, de nous l'avoir fait voir : on ne s'en défioit nullement ; & nous y aurions borné notre Voyage.

Attendu que les Navires n'ont plus ni eau ni bois, que les gonds de notre gouvernail chaſſent, que le vent ne vaut rien pour aller à Mergui, & eſt bon

Octobre 1690. pour Negrades dont nous ne sommes qu'à vingt lieues; nous faisons route pour cette derniere.

Du Vendredi 13 *Octobre* 1690.

Nous avons vû Terre, ce matin, sur les dix heures: Nous en avons fait le signal: le Florissant n'y a point répondu, & a poursuivi son chemin jusques à midi; qu'on lui a fait un second signal. Il étoit à plus de deux lieues au vent & derriere nous. Enfin, il a arrivé, & nous lui avons parlé. Mr. de Porrieres lui a dit, que notre gouvernail étant en pitoyable état, c'étoit son sentiment d'aller à Negrades, pour le raccommoder; qu'en deux jours de travail, il seroit en état d'aller à Mergui joindre Mr. du Quesne, qui pourtant pouvoit être à Negrades aussi-bien qu'à Mergui. Mr. Joyeux lui a dit d'aller; que pour lui, il alloit encore croiser deux jours; & qu'il viendroit nous rejoindre, s'il ne trouvoit point Mr. du Quesne à la Mer. Nous avons donc fait voile pour Negrades, mais, contre notre attente; le Florissant nous a suivi; &, lors que nous avons été tout proche de Negrades, &

que

que nous nous disposions à entrer dans le Canal pour y mouiller, il a reviré de bord, & ne nous faisant aucun signe de rester, l'Ecueil a été obligé de le suivre. D'où viennent tant de changemens de volontez coup sur coup ? Auroit-il dans son Vaisseau quelque le Vasseur, pour lui grossir les objets sur le péril ? Il ne faut qu'un lâche en autorité, pour faire perdre cœur à mille braves gens. Octobre 1690.

Cette Isle de Negrades est la plus Orientale, & à la pointe du Sud du Royaume de Pegu: nous reprenons la route de Merguii.

Du Samedi 14 Octobre 1690.

Nous fimes hier très mal de ne mouiller pas, nous serions à l'abri des Terres, où nous pourions en même tems faire de l'eau & du bois, & raccommoder notre gouvernail ; au lieu que nous sommes à present très mal. Un vent d'Est-Sud-Est qui a souflé épouventablement toute la nuit nous a rejetté au large. Il étoit accompagné d'une très grosse pluye, & redoubloit par des grains si forts que nous n'osions porter que nos pasis,

Octobre 1690. encore avec les ris pris; & ce même vent, qui souffle encore très bon frais, nous met hors d'état de pouvoir attraper ni Mergui ni Negrades. Le vent nous a tellement balotez toute la nuit, que nous avons été obligez de rester ce matin deux heures & demi à la cap, pour attendre les autres.

Châtiment des Voleurs à la Mer. C'est une peste qu'un Voleur à la Mer. On en avoit découvert deux, depuis quinze jours: on les avoit mis aux Fers, où ils sont restez jusques à aujourd'hui. On a fait cette matinée justice d'un, qui est à present libre: à demain l'autre. Ce sont deux Soldats, qui ont crû que tout devoit être commun dans ce Monde, & qui sur ce fondement se sont emparé de l'argent de deux Matelots. Ces Coquins ont joué cet argent, & n'en ont rendu que la cinquiéme partie, encore a-ce été malgré eux: ainsi, le reste est perdu pour ceux à qui il appartient, mais qui en sont payez par leurs mains. On n'a point fait d'autre ceremonie, que d'en amarer ou lier un le ventre sur le canon, & dans cet état de l'abandonner à la merci de celui qu'il avoit volé; lequel d'une corde goudronnée, grosse de la moitié du bras, lui a chatouillé le

corps

corps, à trois reprises, à perte d'haleine, & la tapé en Matelot vôlé & perdant. C'est un Fripon, dont le dos portera en écrit plus de six semaines la vengeance de la mauvaise action de ses mains & de son malheur aux Cartes. C'est un plaisir qu'une pareille execution : s'il y a à bord d'autres gens capables de jöüer de la griffe, l'exemple est patétique & palpable. Octobre 1690.

Du Dimanche 15. *Octobre* 1690.

Toûjours vent contraire, & il pleut de tems en tems. Ce matin à l'issue de la Messe l'autre Soldat a passé en revûe. Il avoit affaire, très malheureusement pour lui, à un Matelôt qui sçait mieux fraper, & qui est bien plus vigoureux que celui d'hier; & qui, outre cela, a fait une bien plus grande perte: aussi, l'a-t-il accommodé en chien renfermé. Je ne conçoi pas comment, sans être écrasé, le corps d'un homme peut soûtenir tant de coups, si bien & si vigoureusement appliquez. Il s'en sentira plus de deux mois. Cela me fait souvenir de ce que dit l'Intimé déguisé en Sergent, dans les Plaideurs de Mr. Racine.

Octobre 1690.

Ai-je bien d'un Sergent & l'air & la figure?
Il me semble que oui : je ne sçai ; mais enfin,
Je me trouve le dos plus dur que ce matin.

Il faut assûrément, que le corps d'un fripon soit plus dur que celui d'un honnête homme: quoi qu'il en soit, le Matelot, qui a épousté celui-ci, a si bien fait son devoir à ma fantaisie, moi qui aime les voleurs de tout mon cœur, que je me suis crû obligé de lui donner un grand coup d'eau de vie, pour le remettre de la fatigue qu'il venoit de prendre. Ce sont de rudes frapeurs que les Matelots, sur tout lorsqu'ils sont piquez au jeu, & qu'ils se vangent. Ceux-ci sont honnêtes gens pourtant. Ils connoissoient les deux Soldats, qui les avoient volez; & ne se sont plaints, qu'après que ces deux Soldats leur ont nié le fait pendant plus de huit jours, que ce fait à été découvert malgré eux, & qu'ils ont déclaré qu'ils ne vouloient rien rendre du tout.

Du Lundi 16 Octobre 1690. Octobre 1690.

Le vent n'est plus si fort, mais il est toûjours contraire, & nous commençons à manquer d'eau; celle de pluye étant mauvaise, & sentant la fumée & le souphre.

Du Mardi 17 Octobre 1690.

Il a fait calme tout le jour, ainsi une chaleur excessive. Le vent est venu ce soir du Nord-Ouest, bon pour ratraper Negrades. Les Idôles de Siam garderont leur surtout d'or: j'enrage, & ne suis pas le seul; mais, le chagrin des autres ne diminue pas le mien, ni le mien le leur. Il faut entendre là-dessus les exclamations d'un des plus boufons personnages du Monde: on s'en tient les côtez de rire, d'autant plus qu'il ne passe pas pour avoir plus de Religion, qu'il y a de moelle dans la jambe d'une pie. C'est lui que les Matelots ont nommé le ressac du Diable: j'en ai parlé dans le premier Volume.

Octo-
bre
1690.

Du Mercredi 18 Octobre 1690.

Toûjours bon vent : nous avons fort bien été toute la journée, & nous avons mouillé ce soir à la proximité de Negrades, où on n'a pas hazardé d'entrer à cause des Courans qui sont ici extrémement violens & forts. Demain, Dieu aidant, nous y entrerons. Le Florissant est mouillé tout proche de nous : quelque rat pourroit peut-être le reprendre encore, suivant sa bonne & sainte coutume. Il fera tout comme il voudra : pour nous, nous entrerons. Il en est averti : qu'il prenne son parti ; le nôtre est pris.

Du Jeudi 19 Octobre 1690.

Mouillé à Negrades. Nous sommes aujourd'hui entrez à Negrades, que notre Navire a salué en touchant, parceque nous avons évité de tomber sur le Florissant, qui a fait une mauvaise manœuvre, & qui nous a obligé d'en faire une aussi, crainte de nous incommoder l'un l'autre. Nous en étions tout proche, & nous y avons entendu un bruit de tous les Diables. Toutes les Harangeres de la Halle jointes

er-

ensemble, en s'arrachant le tignon, en feroient assûrement moins. C'étoit cent fois pis qu'ici à notre arrivée à Saint Yago.

Octobre 1690.

Du Mardi 14 *Novembre* 1690.

Novembre.

Nous sommes sortis de Negrades ce soir; &, n'aiant rien à écrire jour par jour, j'ai remis à dire ce que c'est que cette Isle, ce qui m'en a paru, & ce que j'y ai apris, lors que nous serions sous les voiles. A demain la partie; il est aujourd'hui trop tard pour commencer: je dirai toûjours par avance qu'il y a très peu de choses à dire sur un Païs inhabité.

Du Mercredi 15 *Novembre* 1690.

Nous sortimes hier au soir de Negrades, par un assez bon vent, qui s'est rendu contraire dès cette nuit, & qui continue. Tant pis.

Grace à Dieu, nous sommes tous réünis. Le Gaillard & l'Oiseau arriverent ensemble à Negrades, le Mercredi 25 du mois passé, & le lendemain mouillerent proche de nous. Ils étoient

Réünion des Vaisseaux.

ac-

Novembre 1690.

accompagnez d'un petit Navire Portugais, qui étoit parti de Madras le 28 Août dernier, trois jours après nôtre Combat, qui fut le même jour que Mr. du Quesne envoya les Chaloupes armées pour prendre un Anglois qui étoit à deux lieues de nous. Elles revinrent le trente, sans avoir pris ce Navire; qui s'étoit échoué. Je l'ai dit à l'Article du 1 Septembre, page 237.

Le Mercredi 8 du courant, il parut au large un autre Navire. Le Lion a donné dessus, & le Dragon sortit le dix: ils revinrent le douze avec un autre petit Vaisseau Portugais, qui étoit aussi à Madras lors de notre Combat, & qui n'en est parti que douze jours après. Nous avons sçû de lui, que les Ennemis ont perdu bien du monde, dont ils ne veulent pas dire le nombre; que l'Amiral Hollandois avoit eu la tête emportée d'un boulet de canon; que l'Amiral Anglois a eu le nez coupé d'un éclat; que ces Messieurs font courir le bruit, que nous avons perdu plus de cent hommes, dont on avoit trouvé partie des corps sur le bord de la Mer; & que nous avions été à Saint Thomé, à deux lieues de là, faire enterrer le reste, entr'au-

tr'autres, M. du Quesne, qu'ils assûrent voir été tué, & qui pourtant est en état de leur faire connoitre qu'il est en vie. Novembre 1690.

Ce Portugais assûre, qu'on a trouvé sur la Côte plusieurs cadavres, que la Mer y a jettez. Je ne fais aucune difficulté de le croire; mais, je croi aussi, que ce sont les gens de ce Bâtiment Anglois que nous primes le lendemain de notre Combat, dans la soute duquel je descendis, & ôtai une meche alumée d'un baril plein de poudre: j'en ai parlé page 234. Je croi, dis-je, que l'Equipage de ce Bâtiment, ayant voulu se sauver la nuit, & ne conservant pas dans leur fuite toute la présence d'esprit nécessaire, auront donné sur quelque roche, où leur Chaloupe se sera brisée, ou même ont été abimez par les brizans, qui sont là tels qu'ils sont à Ponticheri; & qu'ayant été ainsi noyez, leurs corps auront été poussez à Terre par la Mer, qui charie toûjours sur ses bords tout ce qu'elle trouve d'impur & de mobile dans son sein. Il se peut encore, que parmi ces cadavres ayent été compris quelques gens de l'Equipage de cet autre Navire Anglois, dont j'ai parlé à l'article du premier de Septembre, page 237,

qui

Novembre 1690.

qui s'étoit échoué le jour précédent, auquel nos Chaloupes allérent vainement, & dont elles aménérent simplement deux Lascaris: il se peut, dis-je, que quelques uns de ces gens ayent couru même risque que les autres, & qu'ils ne s'en soient pas mieux tirez.

Cette pensée me paroît si vraisemblable, & même si juste, que je m'y arrête, avec d'autant plus de raison, que la quantité de cadavres, que le Portugais dit qui ont été trouvez sur la Côte, ne convient point au peu de monde que nous avons perdu, ayant tous été bien plus endommagez dans nos Navires & nos manœuvres, que dans les hommes, Dieu merci.

Ce que c'est que l'Isle de Negrades.

Negrades, ou Negerades est située par seize degrez de latitude Nord: à l'égard de sa longitude, elle est tellement incertaine, qu'il y a des Cartes, qui la mettent à cent seize degrez, d'autres à cent vingt-quatre, & la mienne à cent trente deux d'éloignement du Meridien dans l'Est; ce qui feroit une différence entre les premiéres Cartes, & la mienne, de seize degrez, qui feroient, à vingt lieues par degré, trois cens vingt lieues. On peut voir

voir par ce ſeul exemple l'incertitude de cette longitude. Je le répete encore, il faut que les RR. PP. Jeſuites ayent la charité de donner au public leurs Obſervations Aſtronomiques & d'Hidrographie: tous les Navigateurs les en croiront; parce que leur habileté ſur ces Sciences eſt connue de toutes les Nations. No-vembre 1690.

Cette Iſle, qui peut avoir deux à trois lieues de tour, eſt contingue au Royaume du Pegu, duquel elle n'eſt ſeparée que par un bras de Mer, qui n'a pas un quart de lieue de large, & qui eſt ſi bas qu'on le paſſe à pié ſec de marée baſſe. Je prie le Lecteur, de remarquer en paſſant, que ſur ce que l'examen m'a montré, ce que les Pilottes nomment ici Courans, n'eſt autre choſe que le flot & juſan, ou flux & reflux; mais, comme ils ne connoiſſent pas ici les œuvres de marée comme ils les connoiſſent en Europe, & qu'ils n'ont point étudié l'heure du flot, ni celle du juſan, ils ſont obligez de nommer Courans, ce qui, à ce que je croi, n'eſt en effet que l'arrivée, ou le retour, de la Mer, qui monte peu dans ſon flux, & perd peu dans ſon juſan, en comparaiſon de ce qu'elle monte ou qu'elle baiſſe en Europe. C'eſt-ce qui m'a paru ici. *Ce que je croi que ſont les Courans.*

Je

Novembre 1690. Je ne parle que de la petite Isle de Negrades seulement, dans laquelle nous avons campé, à cause de nos malades; car, pour l'autre, qui est grande, à ce qu'on dit, & qui me paroît l'être en effet, je n'y ai été que deux fois. On mouille entre ces deux Isles par quatorze, quinze, ou seize brasses d'eau, d'une bonne tenue, puisque les Vaisseaux n'ont point dérivé, quoi que les Courans y soient très violens. Ce sont les dernieres Terres du Pegu, du côté de la bande du Sud.

Climat. Ce Païs est inhabité, très mal sain, couvert de bois, & très humide, par la grande quantité de pluyes qu'il y fait, qui sont si fortes & si fréquentes, que quoi que le Soleil darde ici des rayons brûlans, & que la chaleur y soit excessive, la Terre n'y est jamais séche. Cette Isle est plaine d'étangs, qui nourissent quelque Poisson, & beaucoup de Canage sauvage. Ils nourissent aussi quantité d'Insectes & de Monstres, inconnus dans notre Europe; qui sont, à ce qu'on dit, produits ici par la corruption & l'humidité de la Terre, fermentée par l'ardeur du Soleil. J'avoue que, sans être nullement Naturaliste, je ne croi

croi point celui-là, étant persuadé que tous les Animaux, tels soient-ils, viennent par la voye de la generation, & par l'accouplement du mâle & de la femelle de même espece; & que ce que le vulgaire appelle Monstre n'est autre chose que la production de la conjonction monstrueuse d'une espece avec une autre. L'Isle est pleine de Couleuvres, qui frayent avec les Anguilles; du moins j'en ai vû se jetter à l'eau dans les étangs. Elle fourmille de Serpens, qui ne sont point mal-faisans, puisque tout aussi-tôt que paroit un homme, ils fuyent & se cachent dans les trous, ou dans les buissons.

Novembre 1690.

Les eaux sont pleines de Caymans, qui est un furieux Animal, long de dix pieds, fait tout de même qu'un Crocodille, excepté qu'il n'a point de petites cornes aux côtez de la tête comme le Crocodille en a. Il a la queue coupée par intervalles comme une cremaillere, & le Crocodille a la sienne ronde, qui finit en s'amenuisant. La langue du Cayman est coupée en fer de lance, & celle du Crocodille est large & platte. Ces deux Animaux n'ont du reste aucune difference essencielle. Ils sont tous

Crocodille & Cayman. Leur difference.

Novembre 1690.

deux très beaux à voir, mais très dangereux à approcher de près. Ils sont l'un & l'autre amphibies ; c'est-à-dire, qu'ils vivent & se nourrissent sur terre & dans l'eau : où cependant le Cayman vient bien moins fréquemment que le Crocodille. Ils remuent tous deux la machoire supérieure, aussi-bien que l'inférieure, comme le Perroquet ; & si ces deux Animaux ne se faisoient pas une guerre perpetuelle * on les prendroit pour être de la même espece.

** On verra ci après le Combat d'un Crocodille & d'un Cayman.*

Ils ont tous deux le corps couvert d'écailles, larges d'un pouce environ en quarré, relevées comme un diamant à facettes ; ces écailles sont marquetées de blanc, de jaune, de rouge, de bleu, avec un peu de noir, taillées par échelons en octogones, aussi polis & luisans que le cristal, & d'un éclat si vif que l'œil n'en peut soûtenir la réverberation, lorsque le Soleil donne dessus. Lorsque cet Animal dort, on le prendroit au Soleil pour une continuité de diamans, d'emeraudes, & de topases. C'est dommage que cet éclat ternisse, lorsque l'Animal est mort, & que par la suite du tems ces écailles & ces peaux deviennent telles qu'on les voit chez les Apoticaires,

res, ardens rechercheurs de sotises. Novembre 1690.

Leur tête est faite comme celle d'un Lezard: ils ont tous deux trente-deux dents en bas, & trente-six en haut, fortes, plates, longues, & pointues; quatre pates griffées, dont ils nagent dans l'eau, & dont ils rampent lentement à terre; ce qui fait qu'on les évite avec facilité. On dit ordinairement que les Crocodilles du Nil contrefont le cri d'un Enfant: ceux d'ici sont aussi muets qu'une Carpe. Nous avions de très bon poisson de Mer, & plus qu'il n'en falloit, puisqu'on en pêchoit tous les jours, & la viande ne nous manquoit point: ainsi, ce n'étoit pas par necessité que nos Matelots avoient écorché un Cayman, qu'ils l'avoient fait cuire, & l'alloient manger, si je n'en avois pas averti le Commandeur, qui vint promptement, & le fit jetter. Je croi que toute la Mateloterie a le Diable dans les dents. J'en dirois volontiers ce que le *Poema Maccaronicum* dit des Reitres,

> *Nil illis troppò calidum frigidumve Diablis.*

J'étois à chasser avec quatre autres François

No-vembre 1690. de notre bord. Nous trouvâmes un Cayman: n'appréhendant pas sa course, qui n'est pas plus vite que celle d'un Enfant qui sort de la lisiere, nous l'approchâmes, & le tirâmes tous cinq à balle seule de dix pas, & tous dans le même endroit du corps. Nous fîmes trois decharges sur lui: ce sont quinze balles, qui ne l'endomagerent pas plus que quinze pommes cuites endômageroient un bloc de marbre. Je croi qu'un boulet de canon de quatre livres n'entameroit pas sa peau. J'écarris une balle de calibre, & lui lachai mon coup dans le gozier, dans le tems qu'il avoit la gueulle ouverte. Il fit une infinité de bonds, & enfin la perte de son sang le fit tomber sur le dos. De nos Matelots l'emporterent, & c'étoit lui qu'ils vouloient manger.

Lions, & Tigres. Je me souviens d'avoir lû quelque part, que le Lion fait fuir le Tigre, & que ces deux especes d'Animaux ne se trouvent point dans le même lieu. Cela est assurément très faux: il y en a ici quantité des uns & des autres. Nos Chasseurs, & tous ceux qui ont été dans le Bois, en ont vû; mais, ces Animaux ne font de mal à personne, & il avoit

été

été deffendu de leur en faire.

On dit qu'on y a vû des Eléphans: cela se peut, y en ayant dans la grande Terre contigue à l'Isle. Pour moi, je n'y en ai point vû, mais oui bien des Bufles faits comme ceux d'Italie, & qui m'ont paru tout aussi feroces. J'ai été une fois à la Chasse avec un Matelot seul: je n'y allois ordinairement qu'en compagnie. Cette fois-là, j'allois sur une Pelouse où j'avois vû des Paons; &, pour ne les pas éfaroucher, je coupois par le Bois. Je rencontrai une ttoupe de plus de trente Bufles. Le Matelot, qui étoit avec moi, vouloit que je tirasse dessus. Je n'en fis rien, bien persuadé qu'étant bâtis comme ceux d'Italie, ils ne seroient pas plus civils. Si le Matelot avoit eu un fusil, il nous seroit arrivé malheur. Je les laissai passer, & fis bien, puisque deux jours après, un seul de ces Animaux a terrassé le Capitaine des Matelots & le Capitaine d'Armes de l'Oiseau, deux grands hommes robustes & forts, dont le dernier qui avoit tiré son coup a le ventre crevé d'un coup de corne & très en danger de sa vie; le moins qui lui en peut arriver étant de rester eunuque le reste de ses

Novembre 1690.

Eléphans, & Bufles.

No-vembre 1690. Cette viande veut être promptement mangée, parce qu'elle se corrompt d'un jour à l'autre: peut-être, à ce qu'on dit, à cause que ne perdant pas tout son sang par les trous des balles, ce qui en reste dans le corps est facile à s'empuantir; peut-être aussi, que la chaleur qu'il fait ici en est cause. Je croi que tout cela y contribue : cependant, j'ai remarqué que les Bestiaux de Moäli, qui étoient bien seignez, ne se conservoient pas plus long-tems, & qu'un Mouton de France, qui fut tué il y a trois jours, parce qu'il s'étoit cassé une jambe, s'est conservé jusques à aujourd'hui, si pur & si sain, qu'on ne le mangera que demain. J'en reviens à ce que j'en ai déjà dit ci-devant au sujet des Bestiaux de Moäli, que c'est l'humidité de leur nouriture dans un Païs toûjours mouillé, qui en est cause.

Tortues. Il y a dans une Isle, à une lieue de celle où nous étions mouillez, une quantité prodigieuse de Tortues. Ce ne sont point de celles dont les Ecailles servent à faire des tabatieres, des peignes, & d'autres ouvrages, lors que nos Artisans les mettent en œuvre. C'est une autre espece de Tortue, qu'on nom-

homme Caret, & dont la maiſon qui n'eſt que d'une ſeule piece n'eſt propre à rien. Il y en a qui peſent quatre cens cinquante & cinq cens livres. Novembre. 1650.

Le corps eſt adhérent à la maiſon, & en fait partie. Ce ne ſont que les femelles, qui viennent à terre, le mâle reſtant toûjours à l'eau. Cet Animal ne fait que ſe trainer fort lentement, parce que ſes pâtes ou ſes nageoires ſont extremement foibles, & ne peuvent porter un ſi grand faix. Lorſqu'il eſt une fois tourné ſur le dos, il eſt impoſſible qu'il ſe retourne ſur le ventre, & par conſéquent qu'il marche. Il ne vient à terre, que pour ſe decharger de ſes œufs, qu'il porte en très grande quantité, juſques au nombre d'un millier, dont il ſe decharge à pluſieurs fois. Ces œufs ſont parfaitement ronds, & comme une bille à joüer au Billard, & de la même groſſeur. Ils ſont renfermez à la ſuite l'un de l'autre dans un eſpece de boyau, à peu près comme le crotin de Brebis dans le corps de l'Animal, avant l'expulſion. Ils ne vallent rien à manger, quoique les Matelots les mangent; mais, que ne mangent-ils pas? Ces œufs ſont couverts, non d'une co-

Novembre 1690. que, mais seulement d'une pellicule fort blanche & fort mince, tendre comme du parchemin mouillé : en sorte qu'on peut les laisser tomber sans appréhender qu'ils se cassent, la peau obéissant sans se crever.

Il semble que Dieu ou la Nature, (l'un n'est pas ici autre chose que l'autre,) ait donné à cet Animal la connoissance de l'impossibilité où il est par lui-même de faire éclore ces œufs, & qu'il connoisse, qu'outre qu'un fardeau aussi pésant que son corps, écraseroit ces œúfs, s'il portoit dessus, la chaleur qu'il pouroit leur communiquer à travers sa maison ou son plastron, ne seroit pas assez forte pour les faire éclore, & que pour ne point tromper l'ardeur de cet Animal dans la propagation de son espece, la Nature lui a donné l'instinct de faire un trou dans le sable où la Mer ne monte point, & de s'y décharger de ces œufs à plusieurs fois au nombre de mille au moins, qu'il confie à la chaleur benigne du Soleil, qui les fait éclore, & leur donne la vie : & à peine sont-ils éclos qu'ils cherchent naturellement l'eau & leur mere, qui les y attend pour les deffendre d'autres Monstres de Mer,

qui

qui les attendent auſſi pour les dévorer; en ſorte que d'une portée ſi nombreuſe à peine en rechappe-t-il la vingtieme partie, quelque deffence que puiſſe faire la mere, dont le bec crochu, plus que celui d'un Perroquet, & gros à proportion de ſon corps, coupe tout ce qu'on lui preſente, même le fer. Novembre 1690.

C'eſt lorſqué cet Animal vient à terre pour y faire ſa ponte, que les Matelots le prennent, & le mettent ſur le dos, d'où, comme j'ai dit, il lui eſt impoſſible de ſe retourner ſur le ventre. Il a une proprieté; c'eſt qu'il reſte en vie tourné ſur le dos pendant vingt ou vingt-cinq jours, en lui jettant tous les matins pour tout aliment quatre ou cinq ſeaux d'eau ſur la tête. Sa chair eſt d'aſſez bon goût; elle fait d'aſſez bonne ſoupe & de bonnes fricaſſées: elle eſt à mon ſens trop purgative; car, pour en avoir ſeulement mangé deux fois de ſuite, je me ſuis trouvé très affoibli par le cours de ventre qui me tient encore. Ajoûtez à cela, que les Portugais qui étoient à Negrades n'en ont point mangé du tout: cela me fait ſoupçonner que cette Tortue n'eſt pas fort ſaine. Je la regarde à preſent comme je regarde le

Cabrit & le Marſouin : il n'en entrera jamais dans mon corps, ou du moins rarement. Je la croi bonne & ſaine, pour une fois en ſix mois, mais pas plus.

Novembre 1690.

Paons.

Il y a quantité de Paons, mais telle-ment ſauvages, qu'il eſt preſque impoſſible d'en approcher. Nos Dindes en France ne ſont que leurs avortons bâtards; les Paons ſont deux fois auſſi gros. J'en ai peſé un ſans plume, mais non vuidé : il peſoit vingt-ſept livres un quarteron. C'eſt un plaiſir de les voir ſe paonnader au Soleil ſur un pré, où ils viennent pacager. Une queue de Paon ſauvage eſt un des plus beaux ſpectacles que la Nature puiſſe faire voir : on pouroit dire que c'eſt ſon chef-d'œuvre ; mais, les yeux ſont en admiration d'en voir devant eux une trentaine à la fois ſe mirer dans la queue l'un de l'autre, & étaler leur orgueil en ſe promenant, avec autant de morgue & de gravité qu'un Hidalgue parmi des paſſans Eſpagnols, pendant que les Poules & les jeunes Paons paiſſent l'herbe. Cet Animal eſt extremement méfiant : il y en a toûjours trois en ſentinelle, un en tête, un en flanc, & l'autre à la queue du troupeau ; &, au cri qu'ils

ſont

font en s'élevant de terre, les autres avertis par le signal prennent leur vol d'une rapidité surprenante, & vont se percher sur les arbres les plus elevez. Il faut être bien subtil & bien patient pour en tuer, & les tirer par le derriere, parceque quand on les tire par devant le plomb coule sur la plume sans les blesser. Leur goût est exquis; & nos Dindes, qui en ont une partie, n'en approchent pas. Leur nid est elevé à la cime des arbres, & si bien suspendu, que, quelque vent qu'il fasse, il n'en est point ébranlé. Aucun Matelot n'a osé y monter, non plus que moi, crainte de se casser le cou.

Novembre 1690.

Les autres Animaux à plume y sont les mêmes qu'à Moäli, mais les Perroquets de toutes couleurs, rouges, gris, verts, jaunes, & mêlangez, sont meilleurs, & les plus exquis de tous : leur chair est tendre, courte, & fond dans la bouche. Comme il y en a de toutes couleurs, il y en a aussi de toutes grosseurs, depuis la Peruche, très commune en France, jusques à la Poularde : tous bons, pourvû qu'ils ne soient pas vieux; car, pour lors, leur goût est plat & insipide, ne valant qu'à faire du bouillon,

& si durs qu'il n'y a que les dents des Matelots qui puissent y mordre, & plûtot l'arracher.

Novembre 1690.

Singes.

Guenon, toute raisonnable.

On m'a dit, qu'on y a vû des Singes : je n'y en ai point vû ; mais je suis sûr qu'il y en a, puisqu'il y a des Guenons. Un de nos Chasseurs avoit tiré sur une Guenon d'un ordre ou d'un genre de Singe, qui se nomme Sapajoux. Ils sont d'une couleur verte, & ne sont ni si mauvais ni si larrons que les autres Singes.

Cette Bête tenoit son faon, & lui donnoit à têter, lorsqu'elle avoit été tirée. La violence du coup la fit tomber de la hauteur d'une seconde chambre. Celui qui l'avoit blessée alla à elle, & resta surpris, que loin qu'elle lui montrât les dents, elle lui tendit la main, & lui montra son petit tombé à trois pas d'elle : il alla le ramasser, & le lui rendit ; elle l'embrassa, & le mit sur son bras. Le Chasseur les apporta à bord l'une & l'autre : cette Bête se laissa emporter, sans faire ni mal ni difficulté. Mr. de Porrieres, touché des caresses que cet Animal faisoit à son faon, pria la Fargue notre Chirurgien, de voir l'endroit où elle étoit blessée,

&

Novembre 1690.

& de tâcher de la guerir. Il l'a sonda. Elle se laissa faire sans branler. Il lui tira trois grosses dragées : elle en parut soulagée, & lui montra elle-même, avec le doigt de sa main, un endroit au-dessous de sa tétine gauche, & sembloit lui demander un nouveau secours. Il la sonda de nouveau ; &, pendant cinq jours que cette Bête vêquit, toutes les fois qu'il la pançoit, elle lui montroit toûjours le même endroit au-dessous de sa tétine gauche : & du reste, se laissa trois fois saigner au bras, avec une docilité toute raisonnable, & prenoit un peu du bouillon qu'on lui presentoit.

Son faon mourut le troisiéme jour entre ses bras, faute de nouriture, le lait de sa mere étant pourí. Tout mort qu'il étoit, elle l'embrassa & le baisa, & le mit à côté d'elle, & non plus sur sa cuisse ou sur son bras, comme elle avoit fait pendant qu'il avoit été en vie. On la vit effectivement pleurer, & on entendit dans son estomach comme des espéces de soupirs. Environ une heure après, Mr. de Porrieres lui fit ôter son petit. Elle tendit les bras au Matelot qui le prenoit : elle le prit, le baisa de nouveau & le rendit. On lui vit encore les yeux pleins de larmes.

La

La Fargue vint un moment après pour la pancer : elle lui baisa la main, lui montra encore avec son doigt le dessous de sa mamelle gauche; & le regarda d'un air à attendrir tous les spectateurs. Je ne sçai ce que Mr. de Porrieres & d'autres n'auroient point donné pour sauver cette Bête. La Fargue la sonda de nouveau, tout aussi inutilement que les autres fois. Enfin, elle mourut le matin du sixiéme jour de ses blessûres entrant sur le sept. Elle avoit été blessée le Samedi quatre du courant sur les cinq heures du soir, & mourut le Samedi à six heures du matin, dans le moment que la Fargue qui la pançoit toutes les douze heures venoit pour la pancer.

Novembre 1690.

Il pria le Commandeur de souffrir qu'il l'ouvrit. Cela lui fut permis; & notre Chirurgien eut le chagrin de voir sa bêtise, & son ignorance, éclater aux yeux de tout le monde, curieux de voir l'endroit que cette Bête avoit toûjours montré sous sa tétine gauche. C'étoit une dragée restée dans la chair entre deux côtes, justement dans le plis que faisoit son corps en se mouvant. C'étoit-là, ce qui faisoit tant de douleur à cette Bête, lorsqu'elle se dressoit, ou qu'elle se baissoit;

ſoit; ce qu'un habile homme auroit connu tout d'un coup. Notre Chirurgien passe pour tel: mais, en voilà une vilaine preuve. Heureux les Animaux, de n'avoir, ni Medecins, ni Chirurgiens, de leur ordre! & de ce que la Nature, ſans art, leur enſeigne les ſimples qui conviennent à leur gueriſon, & de n'avoir point d'autre emplâtre que leur langue! Novembre 1690.

Que le Lecteur raiſonne là-deſſus tant qu'il lui plaira: je laiſſe le champ libre à ſa Phiſique, & à ſa Metaphiſique. Qu'il mette d'accord s'il peut Ariſtote, Pline, Des-Cartes, Rohault, Gaſſendi, la Chambre, & tous les autres qui ont donné ſur les Animaux leurs Viſions pour des Véritez. Qu'il me donne, à moi, un Siſtême juſte de leur Inſtinct; qu'il me montre un difference juſte, ſenſible, & palpable de cet Inſtinct d'avec la Raiſon de l'Homme; qu'il me prouve que les Animaux ne ſont que des Etres materiels, & des Machines; qu'il me prouve qu'ils ne penſent pas, donc qu'ils ne ſont pas; en un mot, que le Lecteur les définiſſe, comme il lui plaira, je l'en-laiſſe le maître; mais, à mon égard, je n'en croirai ni plus ni moins, que ce que j'en croi; & je me contente de lui donner cet article de la

Novembre 1690. la Guenon, pour aussi vrai dans toutes ses circonstances, qu'il est vrai que je suis Chrêtien bâtisé, & qu'il faut que je meure un jour.

Que ce Lecteur me trouve parmi les Femmes, j'entens les plus raisonnables, une Mere qui agisse avec plus de constance, plus de tendresse, & plus de fermeté pour son Enfant, & en même tems plus de fermeté, plus de raison, & de docilité pour elle, & plus de reconnoissance pour ses bienfaiteurs. J'avoue, que cela me passe; & j'en suis d'autant plus touché, que j'en ai toûjours été témoin oculaire. Que le Lecteur y réfléchisse à son tour.

J'étois à me promener sur le bord de la Mer, & lisois mon cher Ovide, & j'en étois à l'endroit des Fastes, où il raconte en plaisantant, pourquoi on immoloit un Ane à Siléne: l'endroit est tout bouffon; & j'y étois tellement attaché, que je ne prenois pas garde où je mettois le pié. Je tombai dans un creux, que les eaux de la Prairie se sont fait par leur écoulement. Je me deshabillai, pour laver mes hardes; &, pendant qu'elles séchoient au Soleil, j'entrai plus avant dans l'eau. Je trouvai des Moules plus belles

Huitres.

que

que celles de Charron, Abbaye de Filles proche de la Rochelle: la moindre étoit plus belle & plus longue que le doigt du milieu de ma main. Je vins querir mon couteau & mon mouchoir; &, voyant qu'elles étoient plaines, je l'en emplis. En avançant, je trouvai des Huitres, & entr'autres plusieurs d'une grosseur si prodigieuse, qu'à peine pouvois-je en porter une à chaque main. J'en ramassai environ une douzaine, que je mis dans le Pré, & le lendemain au matin j'y menai Messieurs de Porrieres, Charmot, Guisain, de la Chassée, & notre Aumonier. Je retrouvai les Huitres où je les avois mises: ils en admirérent comme moi la grosseur. J'avois eu la précaution de porter du poivre, & Landais portoit du pain & du vin.

Novembre 1690.

Toutes les haches ni les coûteaux du monde n'auroient pas ouvert ces Huitres: on fit du feu, & elles s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le poisson qui y étoit renfermé avoit, étant cuit, quatre pouces de diametre, peu plus, peu moins, épais à proportion: & c'étoit tout ce qu'un homme pouvoit faire que d'en manger une à lui seul; &, comme elles étoient d'une bonté achevée, & qu'on craignoit,

Novembre 1690. avec raiſon, que ſi les Matelots en avoient connoiſſance, le fond n'en fût bientôt tarri, il fut réſolu, que nous n'en parlerions que deux ou trois jours avant le départ, & que tous les jours nous irions leur rendre viſite, ou du moins quelqu'un de notre part. Notre raiſonnement étoit juſte; car, à peine les Matelots ſçurent qu'il y avoit des Huitres, qu'ils firent ſi bien qu'ils les trouvérent, & ils négligeoient toute autre nouriture.

Ces Iſles ſont inhabitées: cependant, nous y avons trouvé des têtes & des os d'hommes morts exhumez, ou hors de terre. Il n'eſt pas croyable que ce ſoit des originaires du Pegu, qui brûlent leurs morts. Ce ſont des gens des Navires Européens, qui y ſont venus hiverner, comme nous, qui comme nous y auront enterré leurs morts; &, que les Bêtes feroces, Lions, Tigres, ou autres, ont déterrez. Les Navires de l'Eſcadre y ont laiſſé pluſieurs de leurs gens, entre autres l'Oyſeau y a laiſſé le même M. de la Ville aux Clercs, dont j'ai parlé ci-deſſus page 36. Je ſouhaite à ſon inéxorable le ſort de la mal-gracieuſe & inéxorable Anaxarette. Que le Lecteur reliſe

lise l'Article. J'y dis qu'il étoit premier Enseigne de M. du Quesne, & je dis ici qu'il est mort Lieutenant de M. d'Aire. Cela ne se contredit point : c'est qu'il a changé de Poste à Ponticheri, & a été élevé à celui où il est mort. Pour ne plus parler d'objets si funestes. L'Ecueil est le seul des Navires, qui n'y a laissé personne.

Novembre 1690.

Maniere dont un Roi de Pegu a aboli dans ses Etats la Sodomie.

Avant que de quitter les Terres du Pegu, il faut que je dise une chose que j'ai apprise de M. de Quermener, dont j'ai parlé ci-dessus page 257, &c. Il revient en France, après avoir été fort long-tems dans toutes les Indes, & dix ans entiers dans le Pegu, en qualité de Missionnaire Apostolique. C'est que le Grand-Pere du Roi, qui y régne à présent, voyant que le Royaume se dépeuploit, par le peu de commerce que les Hommes avoient avec les Femmes, qu'ils méprisoient pour le crime qui attira le feu du Ciel sur Sodome & Gomore, ordonna que, pour les inciter à un autre usage, les Femmes iroient désormais nues, excepté une pagne qui les prend comme une écharpe de dessus l'épaule droite, sous l'épaule gauche, & pour tout autre vêtement, qu'elles n'auroient qu'un linge, qui les cou-

Novembre 1690. couvriroit depuis le dessous du nombril, sur les hanches, jusques au milieu de la cuisse, a peu près comme les trousses de Pages; & que ce linge cacheroit tout le derriére, & s'ouvriroit sur le devant au mouvement du corps, à peu près comme pourroit faire un tablier de cuisine, si le derriére étoit mis devant. Cela se pratique encore aujourd'hui, n'y ayant que le Roi, sa Maison, ses Officiers, & les autres gens de distinction, auxquels il soit permis de se marier, & de renfermer leurs Femmes, & de faire boucler leurs Filles, comme on boucle une Cavalle.

Ainsi, les autres Filles ou Femmes y sont publiques: ce sont de véritables troncs ou égouts de lubricité, toûjours prêts à recevoir l'offrande du premier venu. Depuis que cet ordre s'éxécute, le païs se repeuple, & insensiblement le crime contre nature s'abolit. Cette prohibition de Mariage, & l'utilité générale qui en provient, me font souvenir de ce que dit Corneille Tacite, au sujet de trois cens Esclaves qu'on fit mourir, parce qu'ils n'avoient pas assez bien gardé le Senateur Papirius leur Maitre, pour l'empêcher d'être assassiné.

Omnia

Omnis justitia habet in se aliquid ex iniquo, quod utilitate publica rependitur. Novembre 1690.

A l'égard de cette Communauté de Femmes, elle ne doit point être étonnante, puis qu'elle étoit autrefois établie dans une bonne partie des endroits Septentrionnaux de notre Europe, avant qu'ils ayent été disciplinez, par les Loix, & éclairez des Lumiéres de l'Evangile. Il n'y à qu'a lire ce que disent les Commentaires qu'on attribue à Jules Cesar, d'une partie des Gaules, & de la Grande Bretagne, dans laquelle il a le premier porté les Loix Romaines & la Guerre; &, sans remonter si haut dans l'Antiquité, les Irlandois ne pretent-ils pas encore à présent leurs Filles, & quelquesfois leurs Femmes, aux passans? Tant de François l'assûrent, que je leur ferois tort d'en douter, & ceux qui y ont été ne sont pas rares.

Coutume du Royaume d'Achem.

Je ne finirois jamais, si je disois tout ce que je sçai par ouï dire de ces Païs-ci. Je ne puis cependant passer sous silence la coutume du Royaume d'Achem; la chose me paroît trop singuliére. Ces

Peu-

Novembre 1690. Peuples ne soufrent point que le Fils succéde au Pere à moins que ce Pere ne l'ait eu du Sang de leur Reine, auquel cas le Fils regne pendant sa vie; mais, ce ne sont point les Enfans qui lui succédent, c'est sa Sœur, ou le Fils où la Fille de sa Sœur, en un mot, c'est le Sang Feminin qu'ils suivent, & non la Tige Masculine, comme on la suit par tout ailleurs; & cela, afin d'être sûrs qu'ils obéïssent toûjours au même Sang, qui, sans doute, se perpetue & se continue de Mere en Fille, tel qu'ait été le Pere, dont la Tige & la Race peuvent être interrompues par l'Impudicité d'une Femme adonnée à l'Amour; & ce que je trouve de tout étonnant dans cette coutume, c'est que le beau Sexe ne doit la Couronne, qu'au peu de confiance que ses propres Sujets ont en sa chasteté.

Que de coutumes différentes dans le Monde! Je le regarde comme un véritable Théatre: & bien malheureux, à mon sens, ceux qui s'y attachent autrement, que comme à une Comédie! Si j'étois né ladre, c'est-à-dire, si j'étois insensible à la douleur du corps, qui effectivement m'est insupportable, je regarderois tout le reste, sinon avec mépris,

pris, du moins avec indifférence.

Il y a un Marchand aux Isles de l'Amérique, nommé M. Roi, à présent riche de plus de deux millions. Il y étoit passé comme un trente-six mois, c'est-à-dire, un engagé pour trois ans. Celui, à qui il tomba, ne connoissant pas son prix, le donna pour un Ane, & donna encore douze Ecus de retour. C'étoit un Ane bien cherement achetté par un autre. Son second Maitre, au lieu de le faire travailler au sucre, & à d'autres ouvrages pénibles, lui donna la direction des Négres; &, peu à peu, connoissant sa bonne conduite, sa fidélité, & son bon esprit, il en fit son Facteur. M. Roi, ayant seul connoissance des affaires de son bon Maitre, a été assez heureux pour épouser sa veuve, jeune, belle, & riche, & elle de sa part a été, & est encore fort heureuse, d'avoir fait la fortune d'un parfaitement honnête homme, qui ne lui a jamais donné lieu de se repentir de l'avoir préféré, quoi qu'il n'eut rien, à plusieurs autres fort riches; mais, qui ne le valoient pas. Je sors de mon thême: j'y reviens.

Novembre 1690.

Pendant que nous avons été à Négrades, il y a été fait un troc, à peu près

Troc d'Officiers.

Novembre 1690. près dans les mêmes circonstances du troc de Mr. Roi; mais, par une raison toute contraire. Il y a eu un Capitaine d'Infanterie qui a été troqué; &, pour s'en défaire, on a encore donné avec sa personne une barique de vin, qui n'est pas ici peu de chose, puisqu'elle vaudroit bien deux cens Piastres: voici le fait.

J'ai dit ci-devant que la Discorde étoit fort grande sur le Florissant. On dit que cela provenoit d'un Mr. de la Ragoterie, Capitaine d'Infanterie, dont on dit que l'esprit, autant & plus ragotin que le corps, est incompatible avec qui que ce soit. Mr. Joyeux, desirant ôter de son Bord cette pierre d'achopement, si je peux me servir de ce terme, s'est accommodé avec Mr. d'Aire, pour lui donner sur son Navire ce Mr. de la Ragoterie, & prendre sur le Florissant Mr. du Mont, autre Capitaine d'Infanterie; mais Mr. d'Aire, ayant perdu beaucoup de vin, n'a pas voulu faire le troc sans y gagner: il a demandé une barique de vin de retour, & elle lui a été très volontiers accordée.

Cela ne fait aucun tort à Mr. du Mont, qui est un parfaitement honnête-homme & bon Officier; mais bien à

ce

ce Mr. de la Ragoterie, qui voit qu'on n'a cherché qu'à se défaire de lui à quelque prix que ç'ait été. Mr. du Mont est plus honnêtement qu'il n'étoit, & qu'il n'auroit été : Mr. du Quesne a voulu l'avoir, & il est sur le Gaillard. On ajoûte pourtant, que ce Mr. de la Ragoterie ne manque, ni de cœur, ni d'esprit ; & que, sans ses travers, son commerce seroit assez agreable. Qu'il en soit ce qu'il voudra, il est avec un homme qui n'entend point raillerie, & qui pour sa reception lui a nettement dit, qu'il lui conseilloit d'être sage ; si non, que la Fosse au Lion (c'est la Prison d'un Vaisseau) étoit aussi bien faite pour lui que pour les Soldats. Ce troc là nous a fait rire, & il y en a dû sujet ; car, le Florissant pert en même-tems un bon Officier, & du vin : il est vrai qu'il a une bouche de moins qu'il n'avoit. Novembre 1690.

Voilà tout ce que je sçai de ce Païs, & ce qui s'est passé à l'Isle de Negrades, pendant le séjour que nous y avons fait : & j'ai à ajoûter, que le Quartier d'Hiver a été incomparablement plus rude & plus fatiguant que la Campagne, & que nos Matelots y étoient presque tous sur

Novembre 1690.
les dents, tant par le travail continuel de l'eau & du bois, que du Navire, où il y avoit bien plus de travail à faire qu'on n'avoit crû. Grace à Dieu, nous en sommes dehors, & chaque pas que nous ferons desormais nous raprochera de notre Patrie.

Du Jeudi 16 *Novembre* 1690.

Toûjours vent près. Nous voyons les Terres du Royaume d'Aracan ; & le vent ne valant rien pour y aller, nous allons au large. Il est aujourd'hui tombé vingt-cinq de nos gens malades, tant Matelots que Soldats. Pluye & chaleur terrible. C'est ici le plus mauvais climat du monde, & le plus mal sain. N'ayant eu aucuns rafraichissemens à Negrades, nous tâcherons d'attraper une Isle qui n'est qu'à trente lieues d'ici, qui se nomme Chadube, & où le Portugais qui vient avec nous dit que nous trouverons Bœufs, Vaches, Cabrits, Poules, & le reste. Amen.

Du Vendredi 17 *Novembre* 1690.

Nous faisons route pour Bengale. Le vent

vent n'eſt, ni bon, ni mauvais; mais, il eſt bien foible. Vingt-cinq de nos gens ſont encore tombez malades : en deux jours, en voilà cinquante. Le Capitaine Rikward, qui eſt ici, dit que c'eſt l'ordinaire, & que ceux qui ſont le plus accoûtumez au climat où nous ſommes évitent très rarement les fievres, fort communes dans cette ſaiſon. Puiſque l'occaſion vient de parler de ce Hollandois, qui commandoit la Flute que nous avons priſe, & qui eſt ſur notre Vaiſſeau depuis Ponticheri, je ne puis m'empêcher de dire qu'il eſt homme d'eſprit & bon Navigateur. Mr. de la Chaſſée ſon Interprête, lui, & moi, avalons ſouvent le petit coup de brandevin. Novembre 1690.

Du Samedi 18 *Novembre* 1690.

Calme tout plat, point du tout de vent, le Ciel beau, le Soleil tout à découvert, & par conſéquent chaleur exceſſive. Le Chevalier de Bouchetiere n'eſt point heureux. Il étoit de quart ce matin, & étoit à genoux à la Meſſe: le racage du peroquet d'artimon a caſſé, & une poulie eſt tombée ſur ſa jambe, juſtement au même endroit où il a été

Novembre 1690. blessé, & dont il n'est pas parfaitement gueri. Le voilà encore au lit. Tout le monde en est fâché; car, il est à present autant aimé, qu'il étoit autrefois haï. C'est beaucoup dire.

Du Dimanche 19 *Novembre* 1690.

Toûjours de même, & chaleur augmentée. La blessure du Chevalier de Bouchetiere ne sera rien: ce n'est qu'une contusion; mais, il faut qu'il reste couché : c'est son plus grand mal.

Du Lundi 20 *Novembre* 1690.

Il est venu cette nuit un petit vent de Nord-Est, qui est bien près. Nous tirons avec lui au court bâton. Nous avons soixante-quatre malades, & presque tous de fievres chaudes, qui font des Contes dans leurs accès, dont on ne peut s'empêcher de rire, malgré la pitié qu'on en a.

Du Mardi 21 *Novembre* 1690.

Il a fait fort peu de vent, mais il n'étoit pas mauvais. Nous tâchons d'attraper

traper cette Iſle qu'on appelle Chadube, & qui ſera pour nous l'Iſle fortunée, ſi nous y trouvons les rafraichiſſemens que nous eſperons y trouver; car, en vérité, nous ſommes très mal.

Novembre 1690.

Du Mercredi 22 Novembre 1690.

Nous avons vû Terre ce matin, & c'eſt heureuſement cette Iſle de Chadube que nous cherchions. Mr. dû Queſne y a envoyé trois Chaloupes. Dieu veuille qu'elles en reviennent bien chargées; car, toute l'Eſcadre a beſoin de viandes fraiches: tous les Vaiſſeaux ayant pour le moins autant de malades que nous. Je ne compte plus les morts; mais, très aſſurément, il y a preſentement ſur l'Eſcadre plus de quatre cens hommes hors de ſervice. Notre Navire reſſemble plûtôt à un Hôpital, qu'à un Vaiſſeau de Guerre. Lieutenant, Sous-Lieutenant, Aumonier, Miſſionnaire, Maitre Canonnier, premier Pilote, tout eſt malade: nous n'avons pas la moitié de nos gens en bonne ſanté. Au Diable le Climat. Je conſens d'y être pendu, ſi j'y reviens. Je dis au Païs ce qu'Ovide di-

disoit à Rome, mais dans un sens tout contraire :

Novembre 1690.

Valete loca oculis nunquam visenda meis.

Du Jeudi 23 Novembre 1690.

Les Chaloupes sont revenues ce soir de Chadube : &, malgré le besoin que tout le monde a de rafraichissemens, elles n'ont rien apporté du tout ; & cela, par une bonté ridicule, dont les seuls François sont capables.

Les Habitans de cette Isle ont été maltraitez des Anglois, Nation terrible, lorsqu'elle est la plus forte. Ces pauvres Insulaires ont craint que nous ne fussions de même humeur : ce qui a fait qu'à la vue de nos Chaloupes ils se sont retirez dans les Bois, & ont abandonné leurs Maisonnettes ou Cabanes ; dans lesquelles nos gens ont trouvé des Bœufs, des Cabrits, des Cochons, des Poules, des Canes, des Oyes, des Oeufs, des Fruits, des Légumes, & tout ce que nous voudrions avoir. Plusieurs François vouloient qu'on emportât ce qu'on pouroit, & qu'on laissât grassement la valeur en argent, & en bonne

bonne conſcience: les gens de l'Amiral ont été d'un autre ſentiment. Ils ont appréhendé d'être blâmez de Mr. du Queſne, s'ils prénoient rien que de gré à gré; & le Commiſſaire, mol comme trippe, a conſenti que leur avis prévalût au ſien: &, ſur ce fondement, les trois Chaloupes ſont revenues auſſi peu chargées qu'elles étoient en allant. Il y a bien des gens qui auroient fort ſouhaité que j'euſſe été de la partie. En effet, j'aurois traité cette raiſon de vain ſcrupule: j'aurois pris ſur moi le hazard du blâme, & aurois eſperé m'en bien tirer; l'état pitoyable où ſont tous les Navires auroit été pour moi une raiſon ſuffiſante. Novembre 1690.

Du Vendredi 24 *Novembre* 1690.

Il ſe leva hier au ſoir un petit vent bon pour aller à Bengale: nous y allons. J'ai eu quatre accès de fievre; & en étant plus que très content, j'ai ſuivi le conſeil de Rikwart, & me ſuis ſervi de cangé: c'eſt un bouillon d'eau de pluye & de ris ſeulement. Notre Chirurgien me vint voir avant-hier, très diſpoſé à me ſeigner. Je le priai très honnêtement

Novembre 1690. de rengainer son compliment & son étui, en lui disant, que j'avois promis à ma Famille, à mes Amis, & à moi-même, de retourner en Europe; & que voulant tenir parole, il voyoit bien lui-même qu'il ne m'étoit pas permis de mourir si-tôt, & que c'étoit cela seul qui m'empêchoit de me mettre entre ses mains. Je laisse à penser ce que pensoit lui-même un Carabin de St. Côme, d'un homme tant de fois coupable du crime de Leze-Faculté.

Chirurgien dignement remercié.

Rats voleurs.

Que le Lecteur traite ce qu'il va lire comme une Vision qui m'est passée par l'esprit, dans un accès de fievre chaude; qu'il le traite, s'il veut, de mensonge; qu'il n'y ajoûte pas de foi; qu'il le traite de Conte ridicule, & à dormir debout; cela m'importera peu, & je ne dirai que ce que Sosie dit à Amphitrion:

C'est un fait à n'y rien connoître,
Un fait extravagant, ridicule, importun,
Un fait choquant le sens commun,
Qui pourtant ne laisse pas d'être.

A mon égard j'ajoûterai avec le Païsan de Poitou, Oh! Dame, y croyis qu'oul étoit vrai, parce qu'oul avis vû. Voici le fait. Il

Il y avoit très long-tems que notre Chirurgien accusoit ses Garçons de manger les œufs des malades: il avoit beau les compter, il s'en trouvoit toûjours à dire le lendemain deux ou trois, & quelquefois quatre, quoi qu'il eût lui-même la clef du réduit qu'on lui avoit fait dans le fond-de-calle en avant de l'eau, où il y a toûjours une lampe allumée. Il alla jusqu'à les accuser d'avoir une fausse clef, & même en frapa un, qui ailleurs se seroit deffendu autrement que sur son innocence.

Novembre 1690.

Celui-ci, peu accoûtumé à de semblables caresses, s'est mis en tête de découvrir le voleur, & en est venu à bout. Il a dit à la Fargue ce qu'il avoit vû: & celui-ci a encore pensé le battre. Il ne s'est pas rebuté, & est revenu à la charge hier matin, comme nous déjeûnions. Il a été traité de fou & de visionnaire: cependant, si son opiniâtreté ne nous a pas convaincu de la vérité de son raport, elle nous a du moins inspiré l'envie de nous en éclaircir. Pour ce sujet, on a percé, avec une vrile de Charpentier, à cinq endroits differens, la cloison de ce réduit du Chirurgien; & nous sommes descendus dans le fond-de-calle, à la fin

Novembre 1690.

du premier horloge du quart de la nuit, c'est-à-dire à minuit & demi. Le Garçon Chirurgien, qui avoit toûjours été en sentinelle, nous a fait signe que les voleurs n'étoient pas encore venus. Nous n'avons fait aucun bruit, & avons pris chacun possession de notre trou, au nombre de six Spectateurs, qui sont, le Commandeur, Mr. de la Chassée, Boüy Capitaine des Matelots, la Fargue, Bainville son Garçon, & moi. Nous ne nous sommes point ennuyez: les voleurs sont venus presqu'aussi-tôt que nous. Que le Lecteur, avant de poursuivre, tâche à deviner qui étoient ces voleurs: je veux devenir az de pique, & lui donner un Merle blanc, s'il en vient à bout. Voici ce que nous avons vû.

Rats voleurs.

Trois gros Rats, qui sont arrivez en même-tems, & qui se sont approchez du baril où étoient les œufs. Ce baril est à demi vuide. L'un de ces Rats est descendu dedans: un autre s'est mis sur le bord, & l'autre est resté en bas en dehors. Nous n'avons point vû ce que faisoit celui qui étoit dans le baril, les bords en étoient trop hauts; mais, un moment après, celui qui étoit au haut a paru tirer quelque chose en se retirant

de

de dedans, où il s'étoit baissé. Celui qui étoit resté en dehors, en bas du baril, a monté sur les cercles, & apuyé sur ses pates de derriere s'est elevé, & a pris dans sa gueule ce quelque chose, que celui qui étoit sur le bord en haut tenoit. Celui-ci, après lui avoir lâché prise, a replongé dans le baril, & a encore tiré à lui quelque chose, qui a été aussi repris par celui qui étoit sur les cercles en dehors. On a pour lors reconnu que c'étoit la queue d'un Rat; & à la troisiéme tirade, le Rat voleur a paru, tenant entre ses quatre pattes un œuf, le dos appuyé contre le dedans du baril, & la tête en bas. Ses deux camarades l'ont mis en équilibre sur le dos, apuyé sur le bord du baril. Celui qui étoit en bas la repris par la queue, & celui qui étoit en haut retenoit le voleur par une oreille; & l'un & l'autre le soutenant, & le conduisant par les deux extrémitez, & descendant peu à peu, & de cercle en cercle, ils l'ont doucement mis à bas, lui toûjours sur le dos, l'œuf comme j'ai dit posé sur son ventre entre ses quatre pattes. Ils l'ont ainsi trainé jusque sous un vuide, entre la cloison & la doublûre du Vaisseau, où nous les avons perdus de vûe.

Novembre 1690.

Novembre 1690.

Mr. de Porrieres nous a fait signe de ne faire aucun bruit, & de rester. Les voleurs ont fait trois fois la même manœuvre, & ont ainsi emporté trois œufs, c'est chacun le sien. Ils n'ont pas été plus d'un bon quart d'heure à leur travail; &, en ayant encore resté autant pour les attendre, & voyant qu'ils ne revenoient pas, nous nous sommes retirez fort contens de notre curiosité.

Voilà ce que j'ai vû la nuit derniere du Jeudi 23 à aujourd'hui 24 Novembre 1690. Qu'on nomme cela Raison, Instinct, ou Mouvement nécessaire d'une Machine; qu'on dise que c'est une Fable; qu'on dise avec l'Italien, *Non è vero, ma bene trovato*; je le repete encore, cela m'est très indifferent: il suffit pour moi que j'ai vû. *Fides ex auditu, certitudo ex visu*, dit l'Evangile. Je suis dans le cas: je l'ai vû; par conséquent, je suis convaincu qu'il est vrai. Mais, si les Bêtes ne pensent point, & par conséquent qu'elles ne soient rien, (j'avoue que Des-Cartes me choque, avec sa Définition, *Je pense; donc je suis*: il est certain, que si ces Bêtes avoient pû avoir connoissance de ce ridicule Sillogisme,

&

& qu'elles eussent pû se faire entendre, elles lui auroient pû répondre, *Nous pensons, donc nous sommes* :) si ces Bêtes ne sont que des Machines, sans Raison, sans aucun Langage entre elles pour s'expliquer leurs pensées l'une à l'autre, comment ont fait ces Rats pour convenir entre eux de la maniere de voler ces œufs, & de les emporter sans les casser ? Combien la Justice humaine sacrifie-t-elle tous les jours de Bandis & de Voleurs, dont les vols ne sont, ni si bien raisonnez, ni si bien concertez ? La Justice ne les punit pourtant pas comme Bêtes, ni comme Machines. L'Homme ne reconnoîtra-t-il jamais son ridicule Orgueil, assez vain pour le pousser à vouloir connoître Dieu lui-même ? Malheureux que nous sommes, nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, & plus malheureux encore, de ce que nous ne cherchons point à nous connoître.

Novembre 1690.

Du Samedi 25 Novembre 1690.

Toûjours bon petit vent, qui nous approche de Bengale, dont nous ne sommes éloignez que de quatre-vingt-dix lieues ; & nous avons vû aujourd'hui

d'hui les dernieres Terres d'Aracan.

Novembre 1690. C'étoit peu d'avoir des malades, la mort s'en mêle : il nous est mort un de nos Charpentiers, nommé Louis le Cudon. Les fievres chaudes les accablent, & sont accompagnées, en partie, de charbons de peste, qui m'en font plus penser que je n'ôse en dire. Il y a des Navires dans l'Escadre, (je ne veux pas nommer le Florissant, tant de sincerité ne convient point,) qui n'ont plus du tout de rafraichissemens, & qui sont réduits aux emprunts. Grace à Dieu, nous ne sommes point dans un pareil état, parceque le Commandeur, qui est un véritable Pere des Matelots, a mieux aimé faire depuis long-tems très pauvre chere, que d'exposer son Equipage à manquer de rien ; &, depuis notre départ de Balassor, les malades n'ont point eu d'autre pot que celui de leur Capitaine. Aussi lui, & ceux qui ont soin d'eux, en sont-ils benits & aimez. En mon particulier, j'ai eu le malheur de tomber à la Mer, en sortant du Navire à Negrades : il n'y avoit aucun péril ; mais je ne laissai pas de me voir secouru par plus de trente hommes, qui s'étoient jetté à l'eau. Cela me fit un plaisir d'au-

tant

tant plus grand, que deux autres dans le même poste que moi, ont été fort heureux de sçavoir nager, pour gagner terre. No-vembre 1690.

Les Ennemis domestiques qui sont repandus sur l'Escadre, qui sont les Hollandois venant des Prises, souhaitent fort que leurs gens viennent, & se disent l'un à l'autre, *Ils sont tous malades, on en auroit bon marché.* J'assure pourtant, qu'ils ne connoissent pas les François, & que dans une Action la vigueur du corps seroit bientôt rapelée par celle du cœur.

L'Avanture des Rats volleurs, ne nous a pas laissé manquer de conversation, ni hier, ni aujourd'hui. Le Passager Messin, que M. de la Chassée appelle Juif, s'est étendu sur cette matiére, d'une maniére qui prouve qu'il a autant d'érudition & de lecture, que d'esprit. Il a si bien relevé l'avantage des Brutes, & des Connoissances infuses que la Nature leur donne, & qu'elle refuse à l'Homme qui ne sçait rien de lui-même, & a si bien exalté le bonheur des Animaux, de n'être point frappez des terreurs de la mort, terreurs si fortes & si pressantes qu'elles font souvent mou-

rir dans le desespoir, un Homme prêt d'aller rendre compte de ce que la Raison lui a fait faire : il a si bien défini cette prétendue Raison humaine & mondaine, qui ne sert qu'à nous rendre plus criminels, par la préference que nous lui donnons, & la superiorité que nous lui laissons prendre, non seulement sur la Morale naturelle, & la Médiocrité que la Nature nous inspire; mais aussi, sur nos Devoirs reciproques comme Hommes, & sur les Commandemens du Sauveur, & de notre Religion: il a si bien fait connoître l'abus que nous faisons de notre Raison, qui ne sert qu'à nous rendre malheureux dans nous mêmes, & à aggraver le malheur de ceux qui dépendent de nous; au contraire des Animaux, qui ne s'écartent jamais de l'Instinct que la Nature a attaché à leur espéce : en un mot, il a tellement relevé les Animaux au dessus de l'Homme, par raport à la vie présente, & tellement humilié & avili l'Homme & sa prétendue Raison, par raport à l'Eternité, que j'en voi plusieurs ici qui voudroient être nez Brutes, & qui disent comme le fameux Des Barreaux,

No-vembre 1690.

Je

Novembre 1690.

Je me dégrade de Raison,
Je veux devenir un Oison,
Je renonce à toute Science,
En buvant toujours du meilleur.
Celui, qui croît en connoissance,
Ne fait qu'accroitre son malheur.

Franchement, ce vol des Rats nous a mené bien loin : il a épuisé nos speculations, & a donné lieu à rapporter les actions de quantité de Bêtes, qui ont témoigné dans une infinité d'occasions, plus de Raison, plus de Reconnoissance, & plus d'Esprit, que quantité d'Hommes n'auroient fait, ni pu faire.

Instinct, ou Raison de mon Chien.

Chacun a appuyé ce qu'il disoit de quelque Avanture, qui lui étoit personnellement arrivée. J'y ai ajouté la mienne. Elle a des témoins très dignes de foi : ce sont Messieurs Colbert de Cinq-Mars, Chef-d'Escadre ; de Sommeri, Neveu de M. de Sommeri, Gourverneur de Chambord, Capitaine de Vaisseau ; de Beau-Regard, autre Capitaine ; quatre Gardes de la Marine : & leurs Valets à tous. Nous venions tous de la Rochelle à Paris. Ces Messieurs venoient sur leurs Chevaux, & ne faisoient

pas

Novembre 1690.

pas des journées plus longues que celles du Messager, par la voiture duquel je m'étois mis. Nous arrivâmes au Port de Pile, vers onze heures avant midi. Les gens des Gabelles vinrent à l'Auberge de la Fontaine, pour visiter mes hardes à l'ordinaire, parce qu'on est là en Poitou, Païs de Franc-Salé ; & que, passé une petite Riviére, qu'on traverse dans un bacq, on entre en Touraine, Païs de Gabelle. Le Capitaine de ces Gardes y vint : c'étoit un nommé Malroi, que j'avois vû Capitaine de la Patache à la Rochelle, avec qui j'avois fait une espéce d'amitié. Nous nous embrassâmes, & j'allai dîner chez lui. Il en convia fort honnêtement ces Messieurs, qui le remerciérent. Je n'en fus pas fâché, parce que j'eus tout d'un coup à lui dire quelque chose, qui ne vouloit point de témoin.

Nous dinâmes donc ensemble ; &, quoi qu'il n'attendit qui que ce fût, je vis sa table couverte d'une propreté si abondante, que je suis convaincu, que si les Abbez Commendataires & les Moines sont, comme on le dit, les Cochons du Pape, les Gens de la Maltote sont ceux du Diable. Après que Malroi & moi,

moi, eûmes dit ce que nous avions Novembre 1690.
à nous dire, nous nous mîmes à table, & y restâmes fort longtems. Le Messager, que par soubriquet on nommoit Dur-à-cuire, vint m'avertir qu'on alloit partir : Malroi lui dit de laisser mon Cheval, & ne se mît pas en peine du reste, parce qu'il me conduiroit plus de deux lieues. Il partit donc, & tous ces Messieurs avec lui ; & moi je restai à boire tant de santez, que la mienne en étoit fort endommagée. Enfin, je montai à cheval, & Malroi me conduisit avec deux Gardes, comme il me l'avoit promis.

Il faut sçavoir que cela se passa à la fin de Novembre, qu'il faisoit bien vilain, & que les quatre lieues qu'il y a du Port de Pile où dîne le Messager, jusques au Mantelan où il couche, ne sont que landes sans chemin que ceux qu'on fait à travers à la fantaisie. Malroi me quitta à moitié chemin, & me dit, que je n'avois qu'à laisser aller mon Cheval. La nuit étoit si obscure, que je n'en voyois pas la tête, bien loin de pouvoir distinguer où il mettoit le pié. Cela, joint à la longueur du chemin, sans trouver, ni maison, ni mazure, sans voir

Novembre 1690. voir aucun feu, ni lumiére, & au vin qui s'étoit dissipé, me fit croire que je m'étois égaré. Je fus confirmé dans cette pensée, en tâtant l'éguille de ma montre, qui m'indiquoit huit heures, & plus; &, crainte d'aller me précipiter dans quelque fondriére, je me résolus de passer la nuit à la belle étoile. Bétise à moi, qui devois sçavoir, que les Chevaux des Messagers sçavent leur chemin.

Je mis donc pié à terre, au pié d'un arbre. J'y attachai mon Cheval par son licol; &, ayant *joint* la bride au bout, je lui laissai la *liberté* de paitre; & moi, enveloppé dans mon capot de Mer, & ma capuche sur ma tête, je m'assis sur l'herbe, & m'appuyai contre l'arbre.

J'avois un Chien barbet noir, d'une beauté à faire plaisir à voir: on m'en avoit fait présent au Port-Royal, capitale place de l'Acadie. Il me vint flairer; & sans sçavoir ce qu'il étoit devenu, je l'entendis japper de loin, & tout aussitôt il vint me tirailler par mon capot; & japper en s'élançant devant moi. J'eus beau l'apeller, il ne voulut jamais obéir, ni se laisser prendre; &, en me tirant & japant toujours, il s'élançoit de l'autre

côté

côté de l'arbre. Cette obstination de mon Chien, qui étoit très-obéissant, me fit concevoir qu'il avoit trouvé quelque chose : je me levai, je détachai mon Cheval, &, passant la bride dans mon bras, je suivis mon Chien, qui sautoit devant moi en jappant & en me tirant à lui. Je ne fis pas plus de cent pas, que je vis les feux du Mantelan, ou, si on l'aime mieux, les fenêtres éclairées de chandelles. Je remontai à Cheval; &, suivant toûjours mon Chien, j'arrivai à l'Auberge, où tous ces Messieurs étoient rassemblez. Novembre 1690.

Je fus grondé de m'être fait attendre; & M. de Cinq Mars me dit, qu'il y auroit long-tems qu'ils se seroient mis à table, s'ils n'avoient pas vû Soliman, qui leur avoit fait connoître que je n'étois pas loin, & qu'ils n'avoient pas voulu souper sans moi. Je leur dis à mon tour, que sans mon Chien, j'aurois passé la nuit à l'air ; & leur racontai de quelle maniere il m'étoit revenu querir. Je fus raillé d'avoir moins d'esprit que lui; & son attachement pour moi, & son industrie, furent admirez. Que le Lecteur lui rende justice : quand Landais, qui étoit allé à Nantes, eut été

avec

Novembre 1690. avec moi, auroit-il pu faire autre chose? Encore auroit-il falu que je lui eusse dit. Mais, mon Chien prend son parti de lui-même. Est-ce là une opération de Machine, d'Instinct, de Raison, ou de Prudence?

Du Dimanche 26 Novembre 1690.

Pour achever le nombre des malades, notre Chirurgien l'est aussi. A mon égard, peu m'en chaut : *Medice, cura te ipsum.* C'est l'Homme du Navire, qui m'est le moins necessaire, & le monde ne finiroit pas, quand il ne seroit pas inondé d'aucune semblable espéce de Bourreaux. Il a fait toute la nuit brume fort épaisse, & on a mis à la cap, crainte d'aller donner sur quelqu'un des Ecueils, qui sont proches. Il est mort encore ce matin un de nos Charpentiers. Je croi que la mortalité est tombée sur eux. Il vaudroit bien mieux qu'elle se jettât sur les Sectateurs d'Esculape.

Du Lundi 27 Novembre 1690.

Le nombre de nos malades, & le genre de la maladie, augmentant, & notre

notre Aumonier & M. Charmot, étant si bien hors d'état d'agir, qu'il y a trois semaines qu'ils n'ont point célébré, & que nous n'avons point entendu de Messes, depuis le Dimanche douze du courant, que nous y assistâmes à terre à Negrades, M. de Porrieres m'a envoyé au Lion, pour en amener M. de Quermener, Aumonier & Missionnaire, dont j'ai parlé, afin de donner à nos malades le salut de l'Ame, si on ne peut leur procurer la santé du Corps. Si-tôt qu'il a été à bord, il n'a point manqué d'occupation: la Confession d'un côté, l'Extrême-Onction de l'autre, l'ont si bien employé, qu'il y est encore. En vérité, on auroit pitié de nous, si on sçavoit comme nous sommes. Nous n'avons plus l'air de Vaisseau du Roi, ni de Vaisseau de Guerre, mais seulement d'Hôpital.

Novembre 1690.

Je ne sçai sur quoi en rejetter la faute. Ce ne doit point être sur les vivres: ils sont très bons; &, outre cela notre Equipage n'a point encore manqué de viande fraiche, ni les malades de volaille, & l'artimon à souvent été bordé. Peut-être le Climat en est cause: mais, la

Novembre 1690.

Tortue de Négrades malfaisante, à ce que je crois.

la Tortue de Négrades me revient en tête, avec d'autant plus de raiſon, ce me ſemble, que les Portugais n'en ont pris aucune, & n'ont point voulu en manger; ayant mieux aimé ſe paſſer de ris & de poiſſon, que d'uſer d'une viande, que vraiſemblablement ils connoiſſent n'être pas ſaine. J'ai dit l'effet que cette nouriture a fait ſur moi, qui n'en ai mangé que deux fois; & que, malgré la bonté de mon tempérament, j'ai reſſenti en effet plus de huit jours de ſuite. Mais, les Matelots François mangent tout; &, ſi on peut le dire ſans inſulter à leurs ſouffrances, les malheureux avallent leur mort, en ſe rempliſſant le ventre.

Du Mardi 28 *Novembre* 1690.

Nous avons eu aujourd'hui beaucoup de Communians, malades, convaleſcens, & en bonne ſanté; & M. de Quermener, qui ne nous a point quittés, à fait ici une petite Miſſion, avec autant de zêle, que de charité. Il nous eſt mort cette nuit un Matelot, nommé René Dérien.

Le Cangé eſt bon & très ſalubre; &, pour

pour parler Medecin, c'est un véritable fébrifuge. Je me trouve fort bien de m'en être servi; &, si la fievre me reprenoit encore, soit ici, soit ailleurs, je ne me servirois pas d'autre chose. Je me trouve à présent en très bonne santé. M. de la Chassée s'en est servi comme moi, pendant huit jours, & s'en trouve de même. Nous recompensons le tems perdu, & buvons goutelette, de tems en tems, avec Rikwart, notre Medecin. Le vent est assez bon; mais, nous n'allons que fort peu, parce que le Ciel couvert ne permet pas de distinguer où l'on va. Il y a fort long-tems qu'on n'a pris hauteur: nous avons sondé ce soir, & avons trouvé fond par quarante-cinq brasses d'eau. Novembre 1690.

Du Mercredi 29 *Novembre* 1690.

Nous avons été toute la nuit à la cap, à cause que nous craignons de donner sur des rochers, qui sont sur notre route. M. de Quermener est retourné au Lion, à l'issue du soupé, après nous avoir beaucoup édifiés par sa Pieté, & sa Charité, depuis trois jours qu'il

Novembre 1690. est avec nous. J'avois été le querir : je l'ai reconduit.

Du Jeudi 30 & dernier Novembre 1690.

Nous avons avancé un peu pendant toute la journée. Sur les deux heures cet après midi, nous avons vû Terre : c'est la Pointe des Palmiers, si le tems étoit fin, nous verrions Balaçor, qui n'est qu'à dix lieues d'ici ; mais, il il fait de la brume, & le vent est tout à fait contraire pour y aller, n'étant que Nord. Nous avons cependant bon besoin d'y être. J'ai soupé au Florissant. Il n'y a plus de viande fraiche, Officiers & malades sont réduits au bœuf salé & au lard. Ils se sont fait des Mardis gras, & sont depuis long-tems au Mercredi des cendres. La demande que m'a faite M. Blondel m'en fait très mal augurer, & me fait croire qu'ils manquent de tout. Je lui ai donné rendez-vous à demain matin. Landais travaille actuellement pour acquitter ma parole. Je serai grondé, s'il est pris sur le fait.

Du

Dé-
cembre
1690.

Du Vendredi premier Decembre 1690.

La Chaloupe du Floriſſant m'eſt venu querir ce matin; &, ſans que perſonne s'en ſoit apperçû ici, j'ai porté au Commiſſaire ce que je lui avois promis hier au ſoir, & que je n'ai pas cru devoir lui refuſer dans le beſoin qu'il en a, étant preſque à Terre, & à la veille d'en avoir d'autres. Il eſt mort trente-deux Hommes ſur ce Navire, tant à Négrades, que depuis que nous en ſommes partis.

Si le Commandeur, qui n'aime guere, ni M. Joyeux, ni les autres, s'étoit apperçû de ma manœuvre, j'aurois aſſurément été relancé. Il n'auroit pas manqué de me dire, qu'outre que nos poules ſont accoutumées à la cage, il n'avoit prétendu jeuner que pour nous, & pour ſes Enfans. C'eſt ainſi qu'il appelle nos Matelots: auſſi, en eſt-il adoré; &, quoique bien loin d'avoir frapé, il n'en ait jamais menacé aucun, il en eſt ſi bien obéï, que je croi qu'ils ſe jetteroient à la Mer, s'il le leur ordonnoit. Nous mîmes hier au ſoir à l'ancre, & y avons été toute la journée, parce que le vent

Dé-
cembre
1690.

a toujours été contraire, & trop fort pour nous abandonner au courant, & nous laisser entrainer par lui; sur tout, étant proche de Terre.

Du Samedi 2 Decembre 1690.

Ce matin, à la pointe du jour, nous avons remis à la voile, pour nous laisser entrainer au flot ou à la marée montante: le vent étoit calme. Nous avons remouillé sur les onze heures, à cause du jusan ou reflux.

Du Dimanche 3 Decembre 1690.

Même manœuvre qu'hier: à la voile, le matin; & à l'ancre, à midi. Un Lascaris est mort ce matin; & cet après-midi, Henri Couriou, l'un de nos meilleurs Matelots, l'a suivi. La Chaloupe de l'Amiral est allée à Balaçor, dont nous tâcherons de nous approcher.

Du Lundi 4 Decembre 1690.

Nous sommes présentement mouillez en rade, ayant fait aujourd'hui la même chose qu'hier; c'est-à-dire, en nous laissant

laissant dériver, ou entrainer au courant, tant qu'il est favorable, & en mouillant, lors qu'il devient contraire. Les Pilotes appellent ceci des courans: c'est qu'ils ne connoissent pas les œuvres de marée, dans les Mers d'ici; car, ce sont certainement flot, & jusan, comme je l'ai remarqué ci-dessus. Ce que j'ai vû depuis trois jours ne me laisse pas lieu d'en douter. Nous attendons des rafraichissemens, dont tous les Vaisseaux ont très grand besoin.

Dé-
cembre
1690.

Du Mardi 5 Decembre 1690.

Il nous est venu aujourd'hui quelques rafraichissemens: peu de chose; & le meilleur de tout, c'est l'ordre de mettre tous les malades à Terre. Ils y seront mieux soignez, & y recouvreront leur santé, bien plus promptement qu'à bord. Ajoutez à cela, que l'air, qu'on respire à Terre, guerit seul le Scorbut qu'on gagne en Mer, sans autre médicament que de la viande fraiche, des seignées, & le regime de vivre.

Décembre 1690.

Du Mercredi 6 Decembre 1690.

Nous avons envoyé nos malades à Terre, au nombre de cinquante six, & comme il faudra absolument que j'y aille demain matin, tant pour leur faire donner ce qui leur sera nécessaire, que pour recevoir & faire embarquer les Marchandises, qui seront livrées au Vaisseau, pour reconduire en France, je n'écrirai plus que je ne sois de retour, & les Vaisseaux sous les voiles, pour retourner à Ponticheri.

Du Samedi 30 Decembre 1690.

Départ de Balasor ou Bengale.

Je n'ai point écrit depuis le six du courant, parce que j'ai toujours été extrémement occupé, tant à Terre, qu'à Bord: à Terre, pour demander ce qui nous étoit nécessaire: & à Bord, pour recevoir les Marchandises que nous devons porter en France; mais, ayant mis à la voile ce matin avant le jour, & ayant mes Mémoires prêts sur mes Tablettes, & du tems à moi, je vais dire ce que je sçai, & que j'ai apris: après avoir dit, qu'un Emploi d'Ecrivain est très facile sous les voiles, où il ne faut que

que deux lignes par jour avec de la ponctualité ; mais, qu'à Terre c'est l'Emploi le plus tuant & le plus fatiguant, qu'un homme puisse avoir, lors qu'il est d'humeur à s'en acquitter par lui-même, sans s'en reposer du tout sur autrui. Décembre 1690.

Je commencerai par ce qui nous regarde, & qui regarde aussi tous les Navigateurs : c'est le Scorbut, maladie très dangereuse. Quoi que je n'aime, ni la Medecine, ni la Pharmacie, & encore moins à en parler, je ne puis m'empêcher d'entendre ce qu'on dit ; &, comme il y a ici quantité d'Officiers, qui ont long-tems servi à Terre, dans les Armées, voici ce que j'ai pu comprendre de leurs Discours, & de ceux des Chirurgiens auxquels ils parloient. C'est qu'il y a de deux espéces, ou de deux genres de Scorbut ; qui, quoi que différens entr'eux, ont pourtant tous deux la même source, qui est dans les Alimens & la Paresse. *Scorbut de deux especes.*

Que le Scorbut de Mer provient des Salaisons, dont le corps est nouri ; ce qui fait que la guérison ne demande que des viandes rafraichissantes, & des legumes, qui par leur douceur dissolvent les coagulations, que le sel forme dans la *Scorbut de Mer.*

Décembre 1690. masse du sang, fomentées par les sels volatils, qui s'éxallent de la Mer, & qu'on respire sur les Vaisseaux : coagulations, qui rendent enfin le sang si épais, qu'il ne peut plus circuler, ni se rarefier par le cœur & le poulmon ; ce qui fait que le corps d'un homme, qui en est attaqué, devient comme un morceau de cire, dans lequel l'impression du doit reste, & qui est par tout si peu fléxible, qu'on est obligé souvent d'avoir recours a des espéces de cric, pour lui ouvrir la bouche.

Scorbut de Terre. Que le Scorbut de Terre provient du mauvais pain, que le Munitionnaire général donne aux Soldats ; si vrai, que tant qu'ils ont mangé de bon pain, c'est-à-dire, pendant tout le tems que feu M. de Louvois a été en état d'en faire les marchés, & de les faire éxecuter, cette maladie de Scorbut sur Terre a été présque inconnue aux Troupes du Roi. Joint à cela, que les nouritures ordinaires de Terre, n'étant pas si bonnes, ni distribuées à des heures reglées, comme celles de Mer, cette maladie s'invétéroit si bien dans le corps, qu'elle devenoit insensiblement incurable, & par conséquent plus à craindre, que le Scorbut de Mer.

Que

Que l'un & l'autre Scorbut étoient encore fomentez par la Pareſſe, où le Soldat ſans argent croupiſſoit dans un Camp, ou dans ſon branle ſur un Vaiſſeau: ce qui étoit ſi vrai, que les Scorbutiques, ſur nos Navires, étoient preſque tous Soldats; cette maladie s'attaquant toûjours à eux, & rarement aux Matelots, qui ſont toûjours dans le mouvement & l'agitation: ce qui avoit donné lieu au Proverbe, *Vieux Matelot, vieux Ignorant; & vieux Soldat, vieux Faineant.*

Dé-cembre 1690.

Notre ſecond Maître Canonier eſt mort le Mardi 19. Il ſe nommoit Pierre Hervé. Il a été enterré, ayant été mis à Terre, à cauſe de ſa maladie. C'eſt domage: nous perdons dans lui un brave homme, & de ſervice; il s'étoit trouvé dans pluſieurs occaſions. Je l'ai vû deux fois dans l'Action, & je puis dire qu'il agiſſoit avec autant de ſang froid, & de tranquilité, que s'il avoit été ſimplement Spectateur d'un orage de coups de poing.

Second Canonier, mort.

M. le Vaſſeur, notre Sous-Lieutenant, ne lui a ſurvecu que de quatre jours; étant mort le Samedi 23. J'avois reçu ſon Teſtament, & j'ai fait ſon Inven-

Mort du Sr. le Vaſſeur.

Dé-cembre 1690. taire, où je puis affirmer en saine conscience, qu'il ne s'est pas trouvé la centiéme partie, de ce que tout le monde sçavoit qu'il avoit. Il avoit confié ses clefs à un homme, que son caractére devoit retenir dans la droiture ; & qui, je croi, n'a pas tout à fait rempli la confiance que le défunt avoit eue en lui. Il ne s'est trouvé, ni or, ni argent, ni monnoie, ni perles. Il est pourtant très vrai, qu'il avoit de tout cela. Je lui avois donné moi-même quarante *pistoles* d'Espagne à Moäly pour des piastres : il en avoit encore d'autres. Je me suis enquis de ce qu'il en avoit fait. L'Aumonier m'a répondu qu'apparament il avoit tout laissé à Ponticheri, pour lui achetter des Marchandises. C'est ce que je ne croi point ; lui-même m'ayant dit, que tout est à meileur compte à Bengale. Et, en effet, c'est de là qu'on envoie les Marchandises à Ponticheri. Il y avoit pris de très belles piéces de mousseline unies & brodées : il y avoit pris des courtes-pointes, d'une finesse & d'une beauté exquise ; & on disoit hautement, qu'il avoit eu le bonheur de trouver à la Flute, entre autres choses, une bourse pleine de perles, & de coupans d'or. Rick-

ward

ward m'a dit, que pour des coupans, cela se peut; mais, qu'à l'égard des perles, il n'avoit aucune connoissance qu'il y en eût d'autres que celles qui appartenoient à Mademoiselle Spelman. J'en ai parlé page 131 & suivantes. Quoi qu'il en soit, rien de tout cela ne s'est trouvé; &, pour dire naturellement ce que j'en pense, c'est que notre Aumonier a profité de tout. Décembre 1690.

Je n'avois pas pu me dispenser de recevoir le Testament de le Vasseur; &, en faisant l'Inventaire, j'ai fort bien connu que ce Testament avoit été executé, par la prise de possession, avant la mort du Testateur. Je n'ai pu m'empêcher d'en dire ma pensée, assez crûment, à notre Aumonier: il m'a paru defferé & confus. Je l'ai dit aussi à Messieurs de Porrieres & de la Chassée. Le dernier m'a répondu pour tous deux, en me demandant, D'où Diable je venois, de ne pas connoître ce qu'un Moine peut faire, & encore un Moine Bas-Breton? Nous jurerions, que tout est au Florissant, entre les mains de l'Amonier, ou dans les soutes aux poudres de notre Vaisseau, entre les mains du Maître Canonier, & de ses deux Freres; & que toute

Décembre 1690.

cette manœuvre s'est faite à plusieurs fois, & toutes avant la mort de le Vasseur.

J'étois de ses Amis avant sa lacheté du Samedi 29 Juillet, que j'ai raportée page 127; mais, les reproches publics que je lui fis, & que j'ai raportez aussi page 138, l'ont tellement frapé joint à la restitution dont j'ai parlé, page 151; qu'il n'a pas porté de santé depuis. Si cela est, je suis en partie cause de sa mort. On me l'a dit en riant. J'ai répondu sur le même ton, que je n'en croyois rien; & qu'au contraire, j'étois persuadé que sa vie & sa mort avoient été des prodiges de la Nature, qui l'avoit fait vivre sans cœur, & mourir sans rendre l'esprit.

C'étoit un assez bon Garçon, rond de toute maniere, à son avarice & à sa lâcheté près; mais, cela n'étoit que de menus grains de sable sur son globe materiel, qui en relevoient avantageusement la circonférence. Il est mort fort chrétiennement, à ce qu'on dit: du moins, il a fini sa vie par une bonne Action, mais, qui je croi sera oubliée par son Exécuteur Testamentaire; c'est, qu'il a donné aux Pauvres, & pour faire prier Dieu

Dieu pour lui, tout ce qu'il avoit à bord à l'heure de son decès, & a nommé l'Aumonier pour son Executeur Testamentaire: & ce qui s'est trouvé dans sa chambre, ne valant pas la peine d'être disputé, j'ai tout remis au Pere Querduff, qui m'en a donné ma décharge au pié de l'Inventaire, & tous les Officiers l'ont signé. Décembre 1690.

L'endroit, où nous étions mouillés, & les Terres dont il est environné, font partie de l'ancien Royaume de Bengale. *Description de Bengale.* C'est une grande Ance, ou, si on l'aime mieux, un Golfe, où se viennent perdre dans la Mer plusieu s Rivieres, entre autres le Fleuve du Gange, si fameux dans l'Antiquité, & si renommé dans ce *Gange.* tems-ci, par les vertus que les Payens & les Idolâtres ont toujours attribué, & attribuent encore à ses Eaux, qui se transportent encore aujourd'hui par toutes les Terres du Mogol, & jusques bien avant dans la Perse; mais, n'y ayant point été, il m'est impossible d'en rien dire de nouveau. Il y a une Riviere, dont l'eau est douce à un quart de lieue de son embouchure, qui se nomme Balaçor, ou Balassor: c'est elle qui donne son nom à la Ville, qui est à deux bon- *Balaçor.*

Dé-cembre 1690.

nes lieues sur ses bords Nort & Sud. On ne peut y aller, que pendant le flux ou marée montante, parce que le courant de cette Riviere est trop fort & rapide, pour pouvoir le vaincre à la rame; & qu'il est impossible de se servir de voiles, parce que cette Riviére ne fait que serpenter, par de forts petits contours. Elle est creuse, & peu large, & mal saine, & de mauvais goût.

Les Navires de sept & huit cens Tonneaux montent jusques auprès des Loges dont je parlerai, & en deça de la Ville. Cette Ville n'est qu'un assemblage confus de Maisonettes de Négres, bâties de terre délayée avec de la paille hachée, & enduite d'une autre terre glaise, ou argile, très fine & fort grasse; &, comme ils ont soin de laver tous les jours cette terre, & de la mouiller souvent, cela rend ces Maisonnettes fort propres & fort agréables à la vûe. Le dedans est le ménage de Fanchon la Vermine, un pot égueulé, un autre sans ance, des selles à trois pieds comme celles des savetiers. Un morceau de planche sur des roches leur sert de table; & deux bortes de paille à terre, avec un méchant morceau de grosse toile de coton dessus, leur

leur servent de lit. Voilà ce qui m'a paru de la magnificence de leurs meubles. Décembre 1690.

A l'Impureté près, ils vivent policez & civilisez par des Loix, comme les Européens. La volonté du Prince y est absolue. C'est un point des plus essenciels de leur Religion, de ne point s'opposer à son Autorité : ils en parlent pourtant avec toute sorte de liberté ; mais, n'en obéïssent pas moins. Ceci est assez le caractere d'une bonne partie des Européens. Il semble que ces Peuples ayent pris de M. de Montagne, ou que M. de Montagne ait pris d'eux, cette belle & sage Maxime : Nous devons notre obéïssance à nos Princes : ils sont en droit de l'éxiger, & il est de notre devoir de la leur accorder ; mais, pour notre estime, nous ne la devons qu'a leurs Actions. C'est encore là le Caractére de tous les Européens, sur tout du côté du Nord.

Mœurs des Bengalois.

Belle Maxime.

La Vertu est recompensée ici, & les Criminels y sont punis, excepté les Adulteres, & même les Incestes. On deserteroit le Païs, si on les punissoit de mort. Les Loix les y condamnent ; mais, les Magistrats coupables eux-mêmes de ces Crimes, se bouchent les yeux sur les déportemens des aures, & les laissent vivre

Adulteres & Incestes non punis : pourquoi.

Dé-cembre 1690. vivre là-dessus en pleine liberté, comme eux-mêmes y vivent.

Commerce. Le trafic est ici très grand & très riche, y ayant par l'industrie des Bengalois tout ce que la Nature produit à leur portée, & que l'Art perfectionne; & c'est d'ici qu'on envoye à Ponticheri, & par toute la Côte de Coromandel, les Marchandises les plus belles qui s'en transportent en Europe. L'Or & l'Argent n'y manquent point, & ils ont à souhait tout ce qu'il faut pour la vie.

Vaches, Moutons, Cabrits, Oyes, Poules, Canards, Pigeons. Je n'y ai vû ni mangé, ni Bœuf, ni Veau: je ne sçai ce que les Asiatiques d'ici en font; mais enfin, je n'y en ai point vû, ni pû en sçavoir la raison. Leurs Vaches sont dures, aussi-bien que toute autre viande; mais, sans mauvais goût. Leurs Moutons sont à peu près faits comme ceux d'Europe, pas si bons, moins mauvais pourtant que ceux de Ponticheri: les Cabrits, les Oyes, les Poules, les Canards, & les Pigeons, y sont faits comme ceux d'Europe, & y sont en très grande quantité, & le tout à fort bon prix. Les Vaches deux roupies, quinze Poules une roupie, Canards comme les Poules, cinquante Pigeons une roupie, huit Oyes une roupie,

pie, quatre Cabrits ou quatre Moutons une roupie, & la roupie vingt-huit sols de notre monnoye. Je ne voi pas qu'ils doivent se plaindre de la valeur des viandes. Décembre 1690.

Leur Bled n'est pas si nourissant que le nôtre; mais, il est plus leger: le pain en est assez bon, du moins sans dégoût. Leur Ris est très bon, parcequ'il est nouveau, & n'est point transporté. Le Mil, l'Orge, les Pois, les Feves, la graine de Moutarde, & la Navette, y sont comme en France. La Citrouille, le Poitiron, le Concombre, l'Oseille, la Laitue, & toutes nos Legumes y viennent en abondance: le Melon même n'y est pas mauvais; mais, il n'approche point de nos Melons de Langets. Ils ont tous les Fruits à noyau que nous avons, meilleurs que les nôtres, mais point de Fruits à pepin. En un mot, tout y est bon, & à bon prix; & je ne voi pas qu'ils manquent de rien pour la vie. *Grains.* *Legumes.* *Fruits.*

J'ignore quelle est la boisson du Peuple; mais, ceux qui sont aisés boivent du vin, extrémement cher, parce qu'il vient de loin; mais, il n'est pas possible d'en boire de meilleur, parce que le Monde

Décembre 1690.

Monde n'en produit pas de plus exquis. J'en emporte environ deux cens pintes mesure de Paris. Il est dans de grosses bouteilles de Perse, claires comme notre cristal, qui tiennent trente-cinq pintes chacune; dont de six je destine quatre à Versailles, & deux à Paris : en un mot, c'est du vin de Chiras en Perse, si renommé par toute la Terre, & si peu connu en Europe.

Encre de la Chine. J'emporte aussi un cent de bâtons d'Encre de la Chine, tant pour faire des présens, que pour moi.

Lacque. La Laque, dont on fait la Cire à cacheter, ni revient qu'à un sol la livre.

Cire & Miel. Ils ont quantité de Cire & de Miel qui fait, à ce qu'on dit, d'excellentes Confitures. *Gibier.* Je n'y ai point vû de Gibier; du moins, je n'en ai ni tué ni mangé.

Combat d'un Crocodille & d'un Cayman. J'ai dit, page 290 ci-dessus, que si le Crocodille & le Cayman ne se faisoient pas la guerre, on les prendroit pour Animaux de même espece. L'antipatie que la Nature leur a inspirée est si forte, que d'abord que l'un voit l'autre, il faut qu'il en coute la vie au plus foible. Je me promenois sur le bord de la Riviére de Balaçor, lorsque

je

je vis tout d'un coup s'élancer dans l'eau l'un de ces deux Animaux : l'autre avoit paru dans la Riviére, & celui-ci se jetta à lui. Les deux Commis du Comptoir, qui étoient avec moi, me dirent, que le Combat de ces deux furieuses Bêtes étoit assez ordinaire : mais étoit curieux. Je les regardai, ils nagérent quelque tems la tête hors de l'eau, comme pour s'animer ; &, tout d'un coup, se précipiterent l'un à l'autre, & se prirent gueule à gueule, en se secouant avec fureur. La Riviére fut bien-tôt rougie de leur sang. Après s'être tenu à la gueule un bon quart d'heure, ils se lâcherent, & plongerent, & ensuite s'élancerent hors de l'eau l'un contre l'autre à plus de six piez de haut. Il me parut, qu'ils vouloient tous deux prendre son ennemi par l'extremité de la tête, entre le corps, ou par dessous le ventre. Après une infinité de sauts, l'un alla d'un côté, & l'autre de l'autre, pour reprendre de nouvelles forces en se délassant, mais sans se quitter de vûe. Ils recommencerent trois fois leur Combat, qui dura près d'une heure & demie ; &, à la troisiéme, le Crocodille fut vaincu & tué, eut le ventre déchiré, &

Décembre 1690.

Décembre 1690. & la tête écrasée. Ce Combat est également furieux & curieux.

Gouverneurs de Bengale. Quoi que le Terroir de Bengale soit heureux & fertile, & que les Gouverneurs que le Mogol y envoye s'y enrichissent, ils ne le regardent pourtant que comme un honnorable exil, parceque ce Gouvernement est éloigné de plus de trois cens lieues d'Agra, demeure ordinaire du Mogol: tant il est vrai que, par toute Terre, les gens de distinction aiment à être proches de leurs Princes. Il n'y a pas long-tems qu'il y est arrivé un nouveau Gouverneur, qui a envoyé son Prédecesseur à Agra sous bonne garde, parce qu'il doit au Mogol plus de deux millions de Piastres; qu'il a fait plusieurs Concussions; qu'il est accusé de s'être entendu avec Sévagi, & de vouloir se lier avec lui par le mariage de sa Fille, parfaitement belle, avec Remraja, Fils de Sévagi. Beau sujet de Roman pour DeVisé, digne Auteur du Mercure Galant, & de la ridicule Histoire de Cara Mustapha. Ce Gouverneur de Bengale est toûjours fort bien accompagné, & peut mettre sous les armes autant d'hommes que bon lui semble, ou qu'il y a de Sujets du Mogol capables de les porter. Il

Il y a dans cette Ville, où plûtôt à ses extrémitez, plusieurs belles Maisons bâties par les Européens; entr'autres, une bâtie par les Anglois, qui ressemble plûtôt à un Palais, qu'à un Comptoir de Compagnie Marchande. Je ne croi pas me tromper de dire, que pour en bâtir la face, on a pris le modéle de celle de Luxembourg, que Marie de Medicis, Veuve de Henri le Grand, a fait bâtir à Paris: ces deux faces sont semblables. Le bâtiment des Anglois est fortifié d'un fossé à fond de cuve, & on y entroit par quatre Ponts-Levis. Il étoit muni de canon, & fortifié par quelques ouvráges en dehors; mais le Mogol, qui, avec raison, ne trouve pas bon que les Européens construisent chez lui des lieux assez forts pour lui résister, a fait jetter à bas à coups de canon ce Comptoir, ce Palais, ou cette Citadelle, comme on voudra l'appeller, après une très vigoureuse deffense de la part des Anglois, qui sont encore actuellement en Guerre avec lui au sujet de ce Fort. Ils demandent la Paix avec instance, & offrent d'achever de raser ou de ruiner ce Fort, ou de le lui céder. Ils l'ont abandonné, il y a cinq ou six ans; & il

Décembre 1690.

Comptoir, ou Palais, de la Compagnie d'Angleterre.

Décembre 1690.

il commence à tomber en ruine, faute d'être entretenu, à cause de cette Guerre. Il est fort bien placé sur une hauteur, qui n'est commandée de rien; & l'eau, qui remplit les fossez, est une eau de source qui sort de la Montagne où il est bâti: ainsi, c'est une eau qui ne tarit point, qui est très bonne, & qui en sortant du fossé retombe à la Riviere par son ancien chemin.

Politique des Hollandois.

Le Mogol n'auroit jamais ruiné ce Fort par ses propres forces seules. Ses Sujets ne sont pas assez hardis, pour en approcher; mais, les Hollandois, dont la Politique est de ne pas souffrir dans les Indes des Européens aussi puissans qu'eux, lui ont par dessous main fait avoir des Canoniers Portugais & Hollandois, lesquels ont si bien servi son canon de cent & six-vingts livres de balle, & qui tiroit de bien plus loin que celui des Anglois ne pouvoit porter, qu'enfin le Fort a été détruit. On croit même que les Anglois n'obtiendront pas la Paix, à moins qu'ils ne l'achettent bien cher; parce qu'on croit que les Hollandois ne la souhaitent pas quoi qu'ils fassent semblant de la désirer, & qu'ils s'y opposent par dessous main,

main, par presens secrets, & autres intrigues du Cabinet. Dé-cembre 1690.

Plus on penetrera la Politique de cette République, moins on verra qu'elle s'en écarte, & que je n'ai pas eu tort de dire page 393 &c. du premier Volume, qu'elle tend au Commerce universel. Ce tour, qu'elle a joüé aux Anglois en fournissant des Canoniers au Mogol, est le même qu'elle nous a joüé depuis à Siam, en fournissant à Pitrachard des Canoniers, pour chasser les François de Bancok; mais, pas si secretement; parcequ'elle a dans les Indes bien moins d'intérêt à nous menager que toute autre Nation d'Europe.

Mœurs des Bengalois. Les Bengalois sont assez affables, fort interessez, mais pourtant d'assez bonne foi. *Religions* Leur Religion est généralement parlant Idolâtre : c'est la dominante. Il y a quelques Juifs, & quelques Mahometans; mais, ils n'ont ni Temple ni Mosquée. Les Catholiques Romains y ont une Eglise assez propre, quoique pauvre. Elle est desservie par un Religieux Augustin, Portugais de Nation; il se nomme Padre Bernard, ou Pere Bernard. *Religieux, Archi-Fripon* Je suis le plus trompé du monde, si ce Padre Bernard n'est pas

Dé-cembre 1690.

un Ouvrier aussi subtil & aussi rusé que le Froc en puisse couvrir, & faire éclore. Il n'arrive ici aucun Vaisseau de sa Nation, qui ne lui apporte, à ce qu'il dit, des Reliques qui lui viennent en droiture de la propre main de sa Sainteté, & qu'elle a la bonté de lui envoyer tous les ans.

Aussi, en a-t-il lui seul plus que tous les trésors de la Chrêtienté n'en ont ensemble. Que le Lecteur ne prenne pas ce que je vas dire pour un Conte fait à plaisir : je le donne pour une vérité ; & tous les Européens, qui ont été à Bengale, peuvent m'en dementir. L'Etoile des trois Rois ne lui a pas échappé : il en a du moins un rayon, qui, pour rendre le Miracle plus étonnant, ne luit que pendant les nuits de Noël, jusques à celle de l'Epiphanie comprise. C'est le tems que les Mages employerent à venir de chez eux à Bethléem : ils voyoient clair le jour ; &, dans l'obscurité, l'Etoile les éclairoit, & les conduisoit. Ce rayon est enfermé dans une phiole de cristal, & n'est rien autre chose que de l'eau bien claire, qu'il fait luire par le moyen d'une bougie, qu'il met par dessous, & hors de la vue des Spectateurs,

teurs. Je lui en ai parlé ; & sa reponse a été en riant, *Ad populum phaleras.* Décembre 1690.

Outre ces Reliques, le Pape lui envoye encore des Indulgences pour des tems très considerables. Cinquante ou soixante mille ans par delà l'Eternité n'en troublent point le calcul. Cela ne fait rien au Padre, pourvû qu'à la maniere des Portugais, il les vende argent comptant; vente, dont il tire un gros profit, aussi bien que de l'Eau du Gange, qu'il benit, qu'il distribue, pour de l'argent, à son Troupeau, presque tout Bengalois, qui croit encore que l'Ame est netoyée de tout pêché, quand le Corps est lavé de cette Eau.

O nimium faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ!

C'est un Payen, qui parle; c'est Ovide: je ne le lui fais pas dire. Le Pape souffrira-t-il long-tems, que des Fripons reveillent, pour leur utilité, les Cérémonies ridicules des Payens, dont un Poëte, tout Payen qu'il étoit, se moquè?

Il y a quelqnes Portugais dans ce Troupeau. Ils viennent tous à la Messe dans cette Eglise: j'y ai assisté. Ils me

 paroiſ-

Dé-
cembre
1690.

paroissent tous également ignorans & devots, & tous fort superstitieux: &, si ce que Tacite dit est vrai, on n'en fera jamais de veritables Catoliques. *Gens Superstitioni obnoxia, Religionibus adversa.* Mais, le moyen de les défaire de leurs Superstitions? Les Ecclésiastiques, qui devroient les en retirer, sont les premiers à les y plonger; parce qu'ils y trouvent leur profit temporel. Cet excès frape & scandalise tous les Chrêtiens. Est-ce ainsi qu'ils devroient vendre les Ames.

Tous ceux qui, comme moi, ont été en Portugal, sçavent que ce n'est plus la Religion de Jésus-Christ, qui y prime; mais, seulement, celle des Moines, qui la font consister en Indulgences, en Reliques, en Images, en Confrairies, en Cordons, en Chapelets, & autres Babioles condamnables, par leur excès, qui étouffe la Parole du Sauveur. C'est l'indigne & éxécrable Tribunal de l'Inquisition, qui entretient, multiplie, & fomente ces Abus. Il ne faut que lire ce qu'en écrit un sçavant Capucin, qui a pensé y être grillé, & qui se plaint de l'ignorance des Juges, aussi-bien que Dellon. L'un & l'autre ont donné leurs

Re-

Relations au Public : on peut y voir la source de ce qui défigure dans le Portugal & l'Espagne la véritable Religion & l'Eglise de Jesus-Christ. J'ai vû à Lisbonne leur *Atto dà Fè*, *ou leur Acte de Foi* : les exécrables Inquisiteurs y representent Æaque, Radamante, & Minos ; & les Portugais sont les Diables, qui perfectionnent la vive Peinture de l'Enfer des Payens. Décembre 1690.

Je reviens aux Catholiques de Bengale. Leurs Signes de Croix, avec leurs deux mains par-dessus leurs têtes jusques à leurs piez, semblent une benediction qu'ils donnent aux autres, & un reste de leur ancienne salutation aux Idôles. Il est impossible de défaire tout d'un coup les Payens, & les Idolâtres, de leurs Coûtumes : il faut de nécessité leur en souffrir quelqu'une de peu de conséquence, pour gagner l'essenciel. Les Apôtres ont toleré quelques Ceremonies des Juifs, pour les attirer plus facilement au Christianisme ; & qui prétendroit défaire tout d'un coup les Peuples d'ici de leurs vaines Superstitions, ne gagneroit rien sur eux : c'est leur génie, ainsi que Plutarque l'a remarqué ; *Inclinant Naturâ ad Superstitionem Barbari.* Mais,

 c'est

Dé-cembre 1690. c'est assez de tolerer une partie, la moins blâmable de ces Superstitions : on ne doit pas leur en inspirer d'autres. S. Paul ne prêchoit que Jesus-Christ, & icelui crucifié. Il a réüssi. Pourquoi leur prêcher autre chose ?

Le Poisson de Mer & d'Eau douce est bon, & en quantité, & fait presque seul la nouriture des deux tiers des habitans. Leur boisson est une espece d'eau-de-vie, qu'ils appellent Raque ; liqueur très brulante & très mal saine. On a voulu nous en donner ; mais, nous l'avons refusée. Les autres Ecrivains auroient bien voulu que j'en eusse pris, & m'ont demandé, pourquoi je n'en prenois pas ? Monsieur de la Chassée, qui n'a aucun interêt à les menager, leur a répondu platement, qu'il y avoit assez d'eau-de-vie dans l'Ecueil, parce qu'on n'en avoit point vendu. Lui & moi avions gouté de cette Raque à sept heures du matin. Nous n'en avions bû à nous deux, que la moitié d'un demi septier : nous en étions encore hebetez à midi ; & en restâmes le feu dans le corps deux jours de suite. C'est la Fontaine d'Ovide :

Qui

Qui bibit inde furit. Procul hinc discedite queis est Décembre
Cura bonæ Mentis: qui bibit inde furit. 1690.

Il n'eſt pas permis ici de ſe baigner, à cauſe des Crocodilles; ni de ſe promener loin, à cauſe des Tigres, des Buffles, & des Elephans.

Les François, Anglois, & Hollandois, ont des Etabliſſemens, apellez Loges ou Comptoirs. Il y a pluſieurs Portugais habituez, qui ſont pour leur compte. C'eſt par eux qu'on a du Vin de Chiras. Ils ne trafiquent que très rarement avec d'autre Nation que la leur: quelquesfois avec les François, & jamais avec les Anglois ni les Hollandois; parce qu'ils ont la prévention de les regarder comme des excommuniés, & par conſéquent des damnez. Innocent XI n'étoit pas ſi ſcrupuleux. La Guerre d'Europe préjudicie bien fort au Commerce des François dans les Indes, parceque la Compagnie, qui, a beaucoup près, n'eſt pas ſi forte que les autres Nations, ne trafique à preſent que par Terre, ou ſous Pavillon & Paſſeport Portugais par Mer. Quelle humiliation pour une Na-

Dé-
cembre
1690.

tion aussi brave que la nôtre, d'être obligée de céder le pas, & même de mandier l'assistance de gens, qui sans nous languiroient encore dans les fers d'une Nation étrangere & dure !

Je ne puis m'empêcher de faire ici une Digression, & d'admirer les Décrets de la Providence. L'abatement, où Henri le Grand, & Louïs XIII son Fils, ont precipité la Maison d'Autriche, (effet de la Politique la plus fine & la mieux suivie qu'on ait jamais vue, & qui fait toute la gloire du Pere & du Fils,) se tourne contre Louïs XIV, leur Fils & Petit-Fils: il semble que ces Princes n'ont travaillé qu'à lui preparer des Ennemis. La Maison de Bragance, & les Etats Généraux, leur doivent leur Souveraineté: Louïs XIV y a contribué; sans les Troupes & l'Argent de France, le Portugal, & la Hollande, appartiendroient encore à l'Espagne. Ces Princes en ont fait des Souverains & n'en ont fait que des Ingrats, & de Ennemis d'autant plus necessaires qu'ils connoissent parfaitement leurs veritables interêts. Ajoûtez à cela, que notre nonchalance sur le Commerce, & le peu d'intelligence de ceux qui en ont

eu la Direction, depuis la mort du grand Colbert, & devant lui sous le Cardinal Mazarin, a laissé prendre à la Hollande cette supériorité, dont elle est tellement jalouse, qu'elle ne peut soufrir que personne la partage; parce qu'elle sçait bien, que c'est pour elle une source inépuisable de richesses, qui l'égalera toujours aux plus fortes Puissances, comme elle en fait déjà l'Etat du Monde le plus riche.

Décembre 1690.

Ce n'est pas seulement le Commerce de la Hollande, qui a abatu le nôtre: c'est nous mêmes, qui y avons le plus contribué, & y contribuons encore le plus, par l'indulgence que les Juges ont pour les Banqueroutiers; auxquels, aux depens d'un honneur que ces Scélérats ont foulé aux piés, la Justice en France conserve la vie.

Voleurs de grand chemin, & Banqueroutiers.

Un Voleur de grand chemin est moins à craindre dans le Public, & y fait sans comparaison moins de tort, qu'un Marchand de mauvaise foi. Le Voleur ne trompe pas la bonne foi, parce que personne ne s'y fie: le Marchand trompe la bonne foi, & ses Amis les premiers. Il n'y a qu'un particulier, qui se ressent du brigandage d'un Voleur,

Décembre 1690.

leur ; encore en est-il quite pour ce qu'il a sur lui : tout le monde se ressent du brigandage du Banqueroutier, qui très souvent entraîne après soi la perte de plusieurs malheureux, qui lui ont confié tout leur bien, qui sont de leur part dans la bonne foi, & véritablement honnêtes gens. Cependant, le Voleur est mis sur la roue ; & l'autre, sans doute plus criminel, en est quite pour le Pilori : & on croit le châtier assez, en infligeant une honte publique à un Fourbe, qui, comme dit le Proverbe, a toute honte bue.

Ces Banqueroutes ne seroient pas si frequentes, si on reveilloit, & si on éxécutoit, les Loix portées dans les Capitulaires de Charle-Magne, & de Louis le Debonnaire son Fils, en ce qu'elles prononcent contre les Banqueroutiers. Pasquier dit dans ses Recherches, que celle-là n'a jamais été executée. Je ne puis pas prouver l'affirmative ; mais je dis, que quand il seroit vrai, qu'elle n'eut point été éxécutée, c'est une nécessité, dans un Siécle aussi perverti que le nôtre, de l'observer à la rigueur. Qu'on mette le Banqueroutier entre les mains de ses Creanciers indignement volez, &

que

que chacun pour son argent lui coupe un morceau de chair : telle est la Loi. Que si personne n'en veut faire soi-même l'éxécution, qu'on abandonne le Scélérat, nud & vivant, aux dents de Dogues affamez : ils sçauront, en le dévorant, le punir d'avoir dévoré les autres. Ces genres de mort sont cruels, j'en conviens; mais, ils rétabliront la bonne foi, ou du moins,

Décembre 1690.

Oderunt peccare mali formidine pœnæ.

Ce que je viens de dire n'est point un Episode mandié : il faut le mettre en œuvre. La Compagnie des Indes Orientales de France a trouvé pendant longtems tout ce qu'elle vouloit sur son seul crédit. Les Banians lui ouvroient leurs Coffres & leurs Magasins. Ce qui étoit arrivé à l'Arménien Rupli, leur étoit un garant qui leur paroissoit certain de la restitution de leur prêt, par la Justice du Roi; &, de quelque côté que nos Vaisseaux abordassent, soit à Ormus, Suratte, Mazulipatan, Bengale, ou autres endroits des Indes, ils y trouvoient leurs charges en telle Marchandises qu'ils vouloient : tant ces Peuples comptoient sur l'integrité des François & la Justice du Roi, & tant ils étoient fra-

De-cembre 1690. pez de ce qui étoit arrivé à l'Arménien Rupli.

Comme peut-être on ne se souvient plus du Procès qu'il eut à soûtenir contre les Fermiers Généraux, j'en retracerai l'idée, avec d'autant plus de plaisir, que sa décision influe sur le Commerce, & que le Lecteur en poura tirer les conséquences. Le Factum en est entre les mains de tout le Monde : mais, je puis y ajoûter quelques faits, qui n'y sont point imprimez, parce qu'ils se sont passez depuis son impression, ou pour parler plus juste, parcequ'on n'a pas voulu les rendre publics, & dont je puis parler sçavament, étant pour lors Clerc chez Mr. Monicault, Avocat au Conseil, que je vas introduire.

Histoire de Rupli. Rupli étoit Arménien, natif d'Erzerum. Il avoit lié amitié & commerce avec Tavernier, Baron d'Aubonne, fameux Voyageur. Le bien qu'il lui entendit dire de la Nation, & la probité qu'il avoit remarquée en lui, lui donnerent envie de venir en France. Il prit beaucoup de pierreries, & son dessein étant de venir à la Foire de Beaucaire, il débarqua à Marseille, & se rendit à Nîmes. Un nommé Marti-

non, très ardent Fripon, y étoit Di- Dé-
recteur pour les Fermiers Généraux. Il cembre
vit les Diamans de Rupli, & les garda: 1692.
heureusement, il y avoit des témoins; sans cela, il auroit payé de négative. Rupli redemanda ses Diamans. Martinon offrit de partager. L'Arménien n'y voulut pas entendre; & Martinon, pour d'un côté n'en avoir pas le dementi, & sachant de l'autre, que les Fermiers Généraux appuyeroient ses friponneries à cause du gain, fit une saisie de ces Diamans, sous prétexte qu'ils n'avoient pas été déclarez: saisie mal faite, puisque ce qui enrichit le Royaume n'y doit aucun droit d'entrée. Il ne put antidater cette saisie, à cause du Controlle des Exploits, que Mr. Colbert avoit sagement établi peu d'années auparavant: elle fut faite seize jours après la rétention; cependant, elle fut confirmée à l'Election. Il ne faut pas s'en étonner, Mr. Colbert dit lui-même dans son Testament Politique, que ces Tribunaux sont Pensionnaires des Gens d'Affaires. Apel de cette Sentence à la Cour des Aides de Montpellier; mais les Fermiers, ne comptant pas beaucoup sur leur crédit dans le Languedoc, évo-

Dé-cembre 1690.

quérent l'Affaire à Paris, où ils comptoient de l'emporter de haute lutte.

Rupli manquoit d'argent, & outre cela avoit pour Procureur un très afamé Fripon: c'étoit Arouard, dont le Fils étoit dans la dépendance & aux appointemens des Fermiers. Je l'ai vû Receveur des Douanes à la Rochelle en 1685, tout tel que son Pere, qui de sa part étoit, vraisemblablement, payé par les Fermiers Généraux, pour ne rien faire en faveur de Rupli, & le laisser condamner par deffaut, ou forclusion: & l'Arménien l'auroit certainement été, si Dieu ne lui eût suscité une ressource à laquelle il ne s'attendoit pas.

C'étoit M. Monicault, homme violent, sçavant, aimant la joye; mais, vrayment Chrétien, droit, de probité, & Ennemi mortel des Fourbes: en un mot, un Genie Gaulois de la vieille roche, actif, & laborieux. Il entendit parler du Procès, & fit ensorte de joindre Rupli au Palais. Il le mena déjeuner, & s'informa de son Affaire. L'Arménien la lui expliqua le mieux qu'il put: à peine entendoit-il le François, bien loin de le parler. Monicault lui demanda ses Papiers. Ce fut ici qu'il fut instruit de

la

la friponnerie : Rupli lui dit qu'il ne les avoit pas, qu'il les avoit remis à Arouard, qui refusoit de les lui rendre, parce qu'il n'avoit pas de quoi le payer de quelques Ecritures qu'il avoit faites, à ce qu'il disoit. Monicault, frappé d'horreur d'un tel brigandage sous les yeux de la Justice, alla lui-même chez ce Procureur, dont il ne retira les Papiers, qu'en le menaçant de M. de Harlai. Rupli lui jetta trente Louis, & lui dit de se payer, & de lui donner quittance. Arouard eut le front de lui demander où il avoit pris cet argent ? Monicault, qui n'entendoit pas raillerie, lui demanda de quoi il se mêloit, le traita comme il méritoit de l'être, prit les Papiers, & sortit.

Décembre. 1690.

Il emmena son nouveau Client dîner chez lui, & ayant examiné les Papiers, il vit bien que Rupli étoit un homme perdu, si la Cour des Aydes décidoit de son sort : non, que les Magistrats qui la composent ne soient très integres ; mais, parce que, par la malice d'Arouard, très pendable en très bonne Justice, la procedure étoit tellement vicieuse, & insoutenable, que la forme auroit emporté le fond. Monicault prit son parti : il fit en peu de mots, mais expressifs, un Nar-

Dé-cembre 1694.

ré de l'Affaire; &, pendant qu'un Clerc le mettoit au net, il mena Rupli chez M. le Duc de Lediguieres, en faveur duquel il avoit, il n'y avoit que trois mois, gagné un Procès contre Messieurs de Créqui, l'un Maréchal de France, & l'autre Gouverneur de Paris.

Il lui conta l'Affaire de l'Arménien, lui fit connoitre l'injustice criante qu'on vouloit lui faire; &, en même tems, qu'il n'y avoit que la seule Autorité du Roi, qui pût empêcher un vol si grand, si volontaire, & si bien prémédité & soutenu: & acheva, en le supliant de présenter Rupli au Roi. M. de Lediguieres le promit, & encore plus, puis qu'il promit de faire ensorte que M. de la Feuillade se joignît à lui. Monicault connoissoit trop l'aversion que ce Maréchal avoit pour les Gens d'Affaires, pour douter de son entremise. Le rendez-vous fut pris pour le lendemain matin, au levé du Roi à Versailles, où M. de Lediguieres, autant bien faisant que la France en ait jamais produit, alla coucher, pour disposer en soupant M. de la Feuillade. Monicault, accompagné de Rupli, revînt chez lui, où il dressa un Placet pour être présenté au Roi, & le joindre au Mémoire qu'il avoit dressé.

A peine avoit-il été sorti de chez A- Dé-
rouard le matin, que celui-ci avoit été cembre
au Bureau des Fermes, & avoit instruit 1690.
les Fermiers Généraux, que cet Avocat au Conseil entreprenoit pour Rupli. Ces Messieurs le connoissoient d'autant mieux, qu'il avoit refusé d'être leur Avocat, ne les regardant tous que comme des gens sans foi ni probité. Ils connoissoient sa vivacité & son ardeur, & tâchérent d'écarter de leur chemin une pierre si dure. Ce fut Batonneau, l'un d'eux, qui se chargea de négocier avec lui, & de lui porter parole. Il vint le trouver l'après-midi sur les cinq heures, accompagné de trois de ses Confreres: j'y étois présent. Je ne sçai comment Monicault, rouge comme feu, se donna la patience d'écouter sa Harangue; mais, je sçai bien, que pour toute réponse, il jetta dans la cour une bourse de cuir pleine de mille Louis, ne pouvant les jetter dans la Rue, parce que son Cabinet étoit sur le derriére; & le poussa lui & les autres hors de son Cabinet, en les donnant à plus de chartées de Diables, que leurs Louis ne valoient de deniers. Cet incident ne fut point oublié: le Roi en fut informé; mais, il n'a point été mis dans le Fac-

tum,

Dé-cembre 1690.

tum, par des raisons faciles à deviner.

Dès la pointe du jour du lendemain; Monicault partit pour Versailles avec Rupli, bien instruit de ce qu'il devoit faire. Ils trouvérent Messieurs de Lediguieres & de la Feuillade, dans le Salon des Peintures: celui-ci, Capitaine des Gardes, fit entrer l'Arménien & son Avocat. Rupli se jetta aux piés du Roi, & lui présenta le Placet. Le Roi le lut: il n'étoit pas long; en voici la substance. Il y felicitoit le Roi de ses Victoires, & de sa grandeur d'Ame, & de la moderation d'avoir mieux aimé accorder & prescrire la Paix à ses Ennemis, que d'achever de les assujettir (la Paix de Nimegue venoit d'être faite.) Il continuoit par lui représenter, que tout l'Orient étoit imbu de sa Gloire, que tout en parloit, & que tout l'admiroit; mais, qu'on n'avoit point encore entendu parler de sa Justice, parce qu'il n'y avoit que ses heureux Sujets, qui en ressentissent les effets. Qu'un malheureux Arménien, prêt de retourner dans ces climats éloignez, étoit sûr de la faire éclatter par lui-même, parce qu'il espéroit que Sa Majesté voudroit bien être elle-même son Juge d'un vol qu'on vouloit lui faire, & des droits d'hos-

d'hospitalité violez dans lui ; que Sa Majesté partageoit la gloire de ses Exploits militaires avec ses Généraux, & ses Soldats ; mais, qu'elle jouïroit seule de celle que lui acquereroit sa Justice ; &, que si sa sacrée bouche condamnoit le Supliant, il offroit pour réparation de sa témérité, sa vie, qui étoit le seul bien que les Scélérats qui l'avoient volé lui avoient laissé. Dé-cembre 1690.

Après que le Roi eut lu le Placet, il s'informa de l'Affaire, M. de Lediguieres lut le Mémoire en entier ; &, Monicault, à qui le Roi permit de parler, explica ce qui auroit rendu ce Mémoire trop long : il n'oublia pas la visite des Fermiers Généraux, & la tourna d'une maniére si boufonne, que le Roi, malgré son sérieux, ne se put empêcher d'en rire. Sa Majesté mit le Mémoire dans sa basque ; &, dès le jour même, il y eut Arrêt, qui évoquoit au Conseil la connoissance du Procès, & l'interdisoit à tous autres. Cet Arrêt fut signé & expédié le même jour, & dès le lendemain signifié aux Fermiers Généraux, & au Greffier de la Cour des Aydes.

M. Colbert étoit Chef du Conseil des Finances : il falut le solliciter. L'Affaire, du

côté

Dé-cembre 1691. côté de l'Arménien, fut bientôt mise en état d'être jugée; mais, les Fermiers Généraux, qui avoient fait instance sur instance à la Cour des Aydes, ralentirent leur ardeur au Conseil; & c'est ce qui donna lieu à un autre incident digne d'être sçu.

Rupli n'alloit jamais chez M. Colbert, que Monicault ne l'accompagnât: c'étoit celui qui portoit la parole; &, pendant qu'il parloit, l'Arménien reconnut au doit du Ministre un des Diamans qui lui avoient été volez. Il le dit après l'Audience à Monicault, qui, prevoyant de quelle vertu seroit le Diamant, y reconduisit Rupli, avec ordre de bien l'éxaminer, & de bien prendre garde à ne se pas méprendre, parce que la perte ou le gain de son Procès en dépendoit. Rupli le fit, & fut convaincu que c'étoit en effet un des siens. Monicault ne demeuroit qu'à un pas, puis que sa maison est à côté de celle de M. de Charôt, Rue Montmartre. Il y vint, & dicta un Placet très court, adressé au Ministre, auquel il réprésentoit, que quiconque lui avoit vendu le Diamant qu'il portoit au doit, étoit un malheureux digne de la corde, puis qu'il lui avoit vendu ce qui

ne

ne lui appartenoit pas, étant un de ceux qui avoient été volez au Supliant Rupli; que si c'étoit un present qu'on lui eût fait, ce n'avoit été qu'en vûe de corrompre sa justice; mais que lui, tout misérable qu'il étoit, lui en faisoit un present légitime, pour la soliciter d'agir dans toute sa rigueur. Dé-cembre 1690.

Jamais Mr. Colbert n'avoit été si surpris, qu'il le fut à la lecture de ce Placet. Il avoüa que c'étoit un present: il l'ôta de son doigt, & voulut le rendre; &, sur le refus de l'Armenien de le reprendre, il le jetta à ses piez. Monicault le ramassa. Rupli, qui avoit le mot, dit que celui-là n'étoit qu'un des moindres de ceux qu'on lui avoit volez. L'Avocat le posa sur le Bureau de Mr. Colbert, & à un clin d'œil ils sortirent promptement tous deux, & laisserent le bijoux. Cet incident alla encore au Roi, par le canal de Mr. de la Feuillade. Ce Monarque en parla à Mr. Colbert dans des termes qui firent un effet admirable pour Rupli; ce Ministre rejettant tous ses ressentimens sur les Fermiers Generaux.

Ceux-ci firent parler d'Accommodement à l'Arménien, qui fatigué, & re-

Dé-cembre 1690. buté de tant de chicannes inconnues dans son Païs, étoit en intention d'y prêter l'oreille: mais, Monicault lui fit comprendre, qu'après avoir reclamé la Justice du Roi, ce seroit l'offenser, que de n'en pas attendre les effets; &, faisant agir Messieurs de Lediguieres & de la Feuillade, il y eût Arrêt, qui ne donnoit que huitaine aux Fermiers Généraux pour tout délai, pour achever leurs Ecritures, lequel tems expiré il seroit passé outre: & Mr. Ponce, Raporteur, eut ordre pour ce jour fixé, si le Roi se trouvoit au Conseil; si non d'en differer le Raport jusques à ce qu'il y fût, voulant être présent au Jugement.

Les Fermiers Généraux redoublerent vainement leurs instances d'Accommodement. Le Procès fut jugé à jour fixé: l'Arrêt est à la suite du Factum. La restitution fut ordonnée à quatre cent cinquante mille livres à quoi Rupli avoit apprecié ses Diamans, cent vingt mille livres de dommages & interêts: les Fermiers Généraux condamnez aux dépens, & Martinon à une prison perpetuelle. Si le Conseil condamnoit à mort, il auroit dancé en Greve. L'Arménien alla remercier le Roi d'un Juge-

ge-

gement si favorable, & Sa Majesté lui fit present de son Portrait. Dé-cembre 1690.

Cet Arrêt, qui fut traduit en toutes les Langues Orientales, y fit regarder le Roi comme un nouveau Salomon, & releva si bien le Nom François, que la Compagnie pouvoit se vanter que tout y étoit à sa discrétion. Les Orientaux se figuroient, que si elle ne les payoit point, ils n'auroient qu'à recourir à la Justice du Roi: mais, ils ont bien changé de sentiment, parceque la Compagnie, ayant souffert des Banqueroutes, a été obligée de reculer les payemens; & les interêts courant toûjours, elle doit à present à Suratte environ six millions de livres, & y est tellement perdue de crédit, que qui que ce soit ne lui veut rien avancer: ce qui concerte avec l'interêt qu'ont les Hollandois, les Anglois, & les autres Nations d'Europe, de perdre la nôtre de réputation. Aussi, la nôtre y est regardée comme la plus fourbe & la plus indigne du Monde; & les lâchetez, qui se sont faites à Siam, nous vont faire regarder par toutes les Indes comme la plus vile canaille de la Terre.

Ceci n'est nullement concerté avec

De

Dé-cembre 1690. De Vizé, Auteur du Mercure Gallant, ni avec celui de la Gazette de France. Ils peuvent être payez pour mentir; mais moi, je ne prétens dire que la vérité. *Amicus Patriæ, magis amica Veritas.* Qu'on tire de ce que je viens de dire les inductions naturelles, on verra que la mauvaise foi qui regne en France influe ici; & c'est où j'en voulois venir, pour faire finir à une Potente tous les Banqueroutiers, sans en excepter un seul, & du moins faire rouër vifs les frauduleux. C'est par là qu'il faut commencer pour rétablir le Commerce intérieur du Royaume; &, à l'égard du Commerce exterieur, que le Roi fasse ce qu'a fait Phippe le Bon, Duc de Bourgogne, & que j'ai raporté page 402 du premier Volume: j'y renvoye le Lecteur.

Le Siam. Il y a dans la Riviére, devant la Loge des François, un Navire qui a été bati à Siam, plus grand, plus fort, & plus beau, qu'aucun de notre Escadre. Il paroît de huit à neuf cens Tonneaux, & on l'appelle le Siam: & on n'ose l'exposer à la Mer, crainte d'accident. C'est certainement dommage, qu'un si beau Vaisseau reste inutile & à pourir. Les

autres

autres Nations y ont auſſi des Vaiſſeaux; & ont à préſent autant de peur de nous, que dans un autre tems ils peuvent en donner à un Navire ſeul. Leurs Vaiſſeaux navigent; mais, le Siam reſte.

Décembre 1690.

Les Loges des Anglois & Hollandois ſont proche de celle des François. Pendant le tems de la Paix d'Europe, ils étoient toujours enſemble bons Amis, & ſe feſtinoient très ſouvent. A préſent, chacun ſe tient clos dans ſa chacuniere. Ils voudroient bien ſe faire piéce l'un à l'autre, & ne manquent pas de bonne volonté; mais, s'ils en venoient à quelqu'excès, ils ne s'en trouveroient pas bien; car, outre que le Mogol donneroit congé à celle des Nations qui auroit tort, & qui auroit commencé la noiſe, ſon Commerce ſeroit interrompu ſur toutes les Terres qui ſont dans la dépendance de ce Prince, lequel obligeroit les Infracteurs de la Paix à reſtituer, à ceux qui auroient été vexez, le centuple de ce qu'on leur auroit pris; ce qui eſt déjà arrivé. L'Intention très judicieuſe de ce Prince étant, que les Européens ne venant ici que pour le Commerce, ils obſervent éxactement entre eux la Paix & la tranquilité que le

Sageſſe du Mogol.

le Négoce demande, sans se faire entre eux aucun tort, ni violence.

Décembre 1690.

Loges des Nations.

Je n'ai point vû les Loges des Nations Etrangéres : j'ai seulement vû celle des François, qui est aussi-bien que les autres à un quart de lieue de la Ville, où se tient le Bazar ou Marché. C'est un Bâtiment quarré, sans force, sans canon, & sans garnison, & très assurément hors d'état de donner envie, ni jalousie. Six François & des Pions ou Valets y sont, & c'est tout. J'ai passé devant les autres Loges, qui ne m'ont pas paru plus magnifiques.

Oiseau de Ramage.

J'ai vû dans celle des François un Oiseau de ramage très mélodieux, & fort beau. Il n'est pas plus gros que nos Terreins, d'un plumage gris de maure, avec des plumes blanches mêlées, qui marquent les angles d'un quarré. Ce qu'il a de plus particulier, c'est que le bec, fait comme celui d'une Linotte, est d'un vermillon plus beau & plus vif que notre belle Cire d'Espagne. J'en ai vû au Port Louis ; &, j'en emporte douze avec du mil, pour leur nouriture.

Le principal Comptoir de la Compagnie, est à Ougli, à soixante lieues plus haut sur le Gange : les François y ont un

un très bel Etabliſſement. Celui de Balaçor est tout nouveau. C'eſt un nommé M. Pelé, très vilain Monſieur, mais auſſi très honnête & très entendu, qui eſt Directeur de Balaçor. M. Bureau des Landes, Gendre de M. Martin, eſt Directeur à Ougli, qui eſt, dit-on, le plus bel Etabliſſement que les François ont ſur les Terres du Mogol. N'y ayant point été, je n'en parle que par ouï-dire: il n'eſt point fortifié; &, il ſeroit inutile qu'il le fût, le Mogol, comme j'ai dit, ne trouvant pas bon, que les Européens conſtruiſent des Bâtimens capables de lui reſiſter: ce que j'ai dit des Anglois en eſt une preuve.

Décembre 1690.

Pendant que nous avons été à Balaçor, il eſt venu un Exprès de Ponticheri, qui parle fort du Mogol. Comme nous y retournons, je ne dirai rien ici ſur la Guerre de ce Prince contre Remraja, on m'en a promis la Rélation; &, étant ſûr d'en ſçavoir là, plus que je n'en ai apris à Balaçor, je me prépare à écrire d'un ſeul Article tout ce que j'aurai pu en apprendre.

Je dirai cependant que cette Guerre du Mogol ne me paroît pas faire l'unique

que

Dé-cembre 1690. que motif de cet envoi d'un Exprès : j'y soubçonne un autre sujet ; &, cela avec d'autant plus de raison, que nous n'avons pas pris les Vivres qui avoient été demandez pour deux mois d'augmentation de Campagne. La suite me fera connoître si je me suis trompé, ou si je suis juste ; mais, je croi ne me pas tromper.

Nous sommes à la voile dès le matin, comme j'ai dit ; mais, nous avons peu avancé, n'y ayant point eu de vent.

Du Dimanche 31 & dernier Décembre 1690.

Il a fait beaucoup de brouillard ce matin : il est tombé, & à midi il faisoit fort beau ; mais, pas un soufle de vent.

Fin du II Tome.

